AUTOMATION LABEL

[redacted]

Sr Dooley

Nous avons été, mes collègues et moi, très heureux de décerner la mention Très honorable à cette thèse qui la mérita si bien. Et, personnellement, je n'oublierai la gentillesse souriante de Soeur Dooley. Tous mes voeux Ora pro nobis!

[illegible]

6 juillet 1968

PHD
1968
.D69

FACULTE DES LETTRES

THESE

PRESENTEE

A L'UNIVERSITE DE PARIS

POUR OBTENIR

LE DOCTORAT D'UNIVERSITE

par

MARY AGNES DOOLEY

DANIEL-ROPS

ESSAYISTE et ROMANCIER de 1926 à 1947

JUIN 1968

ALUMNAE LIBRARY
ELMS COLLEGE
CHICOPEE, MA 01013-2839

Lefèvre (2000)

ABREVIATIONS

AO	L'Ame obscure	1962	Plon
AT	Les Années tournantes	1932	Editions du Siècle 1932
CD	Combat pour Dieu	1963	Fayard, 1963
CE	Carte d'Europe	1928	Perrin
CM	Ce qui meurt et ce qui naît	1937	Plon
CA	Chants pour les abîmes	1949	Guilde de l'amitié
CC	Le Coeur complice	1935	Plon
DH	Deux hommes en moi	1948	Plon
ED	Eléments de notre destin	1934	Spes
EF	L'Epée de feu	1961	Plon
IG	Des Images de grandeur	1945	Spes
MS	La Maladie des sentiments	1948	Plon
MN	La Misère et nous	1950	Grasset
MA	Le Monde sans âme	1932	Plon
MV	Mort, où est ta victoire ?	1965	Plon
N	Nocturnes	1956	Grasset
NI	Notre inquiétude	1953	Perrin
OD	L'Ombre de la douleur	1941	Plon
O	Orphiques	1947	Guilde de l'Amitié
PA	Où passent les anges	1957	Plon
PD	Par delà notre nuit	1943	Laffont
PC	Pascal et notre coeur	1948	X. Le Roux
PE	Péguy	1935	Pascal
PH	Le Proche du Dieu fait homme	1951	Plon
PS	Psichari	1953	Plon
R	Rimbaud, le drame spirituel	1936	Plon
TL	Sur le théâtre de Lenormand	1926	Cahiers Libres
TS	Témoins des saints	1956	Blanchard
TF	Tournant de la France	1937	Spes
TT	Trois tombes, trois visages	1946	La Colombe
V	Vouloir	1948	Plon

191900

7 Jy 88

I N T R O D U C T I O N

En juillet 1965, le monde chrétien apprenait la mort du grand écrivain catholique, Daniel-Rops. Ce décès inattendu et prématuré attrista ses innombrables lecteurs, non seulement en France, mais aussi à l'étranger, particulièrement au Canada et aux Etats-Unis. Ses admirateurs l'ont connu et apprécié, grâce surtout à son oeuvre monumentale, Jésus en son temps, un des plus grands succès littéraires de tous les temps, digne de figurer parmi les quinze meilleurs "best sellers" parus jusqu'ici (1).

Plus encore que les mérites de l'éminent académicien, de l'érudit, de l'historien, il me semble que les hommages qui s'élevèrent sur sa tombe ont voulu mettre en lumière et exalter d'autres aspects moins connus mais plus émouvants peut-être de cet homme complet que fut Daniel-Rops. "Il était avant tout l'ami", dit Monseigneur Gouet, alors Secrétaire général de l'Episcopat Français (2). Dans un article écrit pour les Informations Catholiques internationales, J.P. Dubois-Dumée fait l'éloge de "ce travailleur acharné qui avait toujours le temps de recevoir les jeunes et les aider" (3) tandis que son collaborateur à la publication de l'Encyclopédie, Je sais, je crois, Jean-Marie Paupert, voit en lui "un homme de foi, un homme d'espérance" (4). Le Père Daniélou, s.j., l'estime comme un "artisan de

paix" (5), et le Prieur de Taizé, Roger Schutz, avec qui il avait espéré collaborer pour la publication d'une collection oecuménique note sa "sensibilité à l'unité entre tous les chrétiens" (6). Mais la meilleure louange ne lui vient-elle pas de Paul VI qui le salue comme "un si bon serviteur de l'Eglise" (7). Frappée par ces aspects si attirants de l'homme Henri Pétiot, devenu l'écrivain Daniel-Rops, j'ai éprouvé le désir de puiser dans son oeuvre quelque sujet de thèse. Mais cette oeuvre est si vaste, si variée : critique, romans, essais, histoire, qu'on a peine à l'aborder. Cependant, son collègue de l'Académie française, Henri Massis, devait m'apporter la lumière qui éclaira mon choix. Il maintient, en effet, depuis longtemps, que Daniel-Rops réputé comme historien de l'Eglise, et à juste titre d'ailleurs, n'en fut pas moins conduit vers l'histoire par ses oeuvres de jeunesse où il a manifesté :

> " le souci de son temps ; un besoin de garder le contact avec ceux de son âge, d'en pénétrer les aspirations afin de les aider et de s'aider soi-même à surmonter les difficultés, les incertitudes qui les avaient troublés ; c'est un souci de servir, un souci des âmes et de leur destinée" (8).

Il a suffi, dès lors, d'une courte phrase, pour me décider à tenter l'aventure, après m'avoir précisé le sujet de ma thèse : "Très rares sont aujourd'hui ceux qui connaissent le

Sur 1900

La phrase d'Albérès est :

"Les classes dirigeantes, qui pendant deux siècles avaient fondé leur culture sur le libre examen rationnel, refusaient de suivre davantage le rationalisme"

Daniel-Rops des années vingt et trente" (9). Au fait, quel thème dominait en ces années évoquées par Massis ? Daniel-Rops nous répond : "Qu'on le veuille ou non, notre époque demeurera celle de l'inquiétude" (TL,33). Née juste à l'aube du 20ème siècle, sa génération avait hérité du 19ème une confiance dans l'homme qui refusa "de suivre davantage le rationalisme" (10). "Tout ce qui était réel cessa d'être rationnel" (11). Nietzche prêchait "la mort de Dieu" et pour le remplacer, ses disciples érigeaient leurs idoles : le surhomme, l'argent, la machine (12). Gide invitait ses lecteurs à savourer les "nourritures terrestres". On pourrait vivre et espérer beaucoup de l'avenir ! Hélas ! de tristes événements ne tardèrent pas à démentir cet optimisme : guerre, crise économique, révolutions, et c'est dans ce monde troublé et inquiet où toutes les valeurs se confondent que va grandir notre jeune auteur.

Benjamin Crémieux, critique littéraire aux alentours des années 20, a bien dessiné les lignes générales de l'inquiétude telle qu'elle m'apparaît chez Daniel-Rops. La guerre de 1914-1918 a démontré brutalement "l'instabilité du monde, l'instabilité de la civilisation, l'instabilité des régimes collectifs, l'instabilité de la vie et de la personne" (13).

De cette incertitude est né ce "nouveau mal du siè-

cle" (14) baptisé l'inquiétude (15). Pour quelques-uns cet état d'esprit "aboutit à la faillite du monde extérieur" (16) ; il en conduit d'autres "à une sorte de démission de l'homme" (17) ; il éveille chez les meilleurs "un besoin d'absolu, de pureté, une volonté de révision des valeurs humaines" (18). Ces derniers s'interrogent sur le pourquoi de la vie ; ils repensent activement le "Qui suis-je?" Suit une période de "reconstruction" (19) qui les amène au néo-thomisme de Maritain ou à un nouvel humanisme. Or ce que Crémieux appelle "la période de reconstruction" (20), Daniel-Rops et d'autres avec lui, Gabriel Marcel par exemple, la définissent comme l'oeuvre de l'inquiétude positive, c'est-à-dire du désir de remuer le monde et de remettre tout en ordre (21).

Dans les pages qui suivent, notre intention serait de montrer la nature de l'inquiétude, son évolution pendant la période 1926-1941 chez Daniel-Rops et dans la société contemporaine, d'analyser ses causes ou plutôt sa cause déterminante et d'envisager enfin les solutions que notre auteur propose pour en triompher. Lorsqu'il écrivit en 1951, la préface de la nouvelle édition de Notre inquiétude, l'auteur passant en revue son oeuvre, critique quelques idées qui ne sont plus justes, "un style un peu somptueux" (NI, 5), mais il constate qu'une chose n'a pas changé en un quart de siècle :

" cette inquiétude morale, psychologique et métaphysique qui constitue le thème fondamental du livre et qui correspond à une crise d'ordre social, politique, historique" (NI,6).

C'est ce thème-là que nous retiendrons pour notre étude, en limitant le champ de nos réflexions aux vingt recueils de ses essais et à son oeuvre romanesque si réduite soit-elle - trois grands romans et vingt-cinq nouvelles - par rapport à l'ensemble de sa production littéraire, car elle est au premier plan en raison du développement des caractères qu'elle présente et du climat de tension dramatique où ils évoluent.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, nous voudrions examiner la notion d'inquiétude, essayer de deviner les différentes significations que ce mot revêt pour Daniel-Rops, aux diverses étapes de la période envisagée. Mais quoi de plus indéfinissable que l'inquiétude ? Ce mot présente des significations variables qui importent beaucoup à notre sujet. Le sens fondamental attribué à ce terme est d'ordinaire celui d'agitation, de crainte, d'appréhension, d'incertitude qui empêchent l'homme de se tenir en repos tant au point de vue physique, qu'au point de vue moral, qui l'empêchent surtout d'être satisfait de son état. Si nous nous référons au Littré, nous noterons qu'il établit une gradation entre l'inquiétude, l'anxiété et l'angoisse, bien que dans le

langage courant et la vie quotidienne, ces termes soient à peu près synonymes (22). Le Dictionnaire de l'Académie Française nous dit que l'inquiétude est "le trouble, le souci, l'agitation d'esprit, l'impatience causée par quelque passion" (23). Ce mot signifie parfois "inconstance d'humeur, amour du changement qui fait que l'on est toujours mécontent de l'état où l'on se trouve" (NI,21). Cette définition s'accorde bien avec celle du Littré : "inconstance d'humeur qui fait qu'on ne demeure pas content de ce qu'on est ou de ce qu'on a" (NI,21).

L'inquiétude telle que l'entend Daniel-Rops s'étend d'une manière très large, à tous les domaines. Dans l'analyse du mot, il écarte d'abord ce qu'elle n'est pas. Est-ce le "frisson épidermique" provoqué par la mort ? "une simple peur de l'inconnu" ? "une maladie" ? "le scepticisme" ou "la foi" ? (NI,21). Non ! des manifestations tout au plus ! Si ses caractères essentiels sont perçus dans "l'inconstance d'humeur, dans l'amour du changement", ces derniers sont loin d'épuiser sa définition.

Au reste, il y a bien des formes de l'inquiétude, qui peut être psychologique, morale ou métaphysique. Pour Daniel-Rops, celle qui s'interroge sur le sens de la vie et de la mort est la plus intéressante de toutes, bien qu'il refuse de s'y cantonner. Cette inquié-

tude métaphysique consiste en une option fondamentale que tous les hommes ont à prendre : choisir Dieu ou Le refuser. L'homme s'interpelle, qui suis-je ? qu'est-ce que cette vie ? quel en est le sens ? peut-on vivre au-delà de ce monde ? la mort est-elle éternelle ou y a-t-il une survie ? Il tâche de déchiffrer ces troublantes énigmes, et son inquiétude lui sera suivant le cas une entrave ou un stimulant ; elle peut mener à Dieu ou au néant.

L'inquiétude morale qui dérive du péché, orgueil, haine, jalousie, est peut-être la plus répandue. D'après M. l'Abbé Marc Oraison, de toutes les inquiétudes, celle du péché est l'une des plus centrales car elle "habite inévitablement le coeur humain" (24). On verra à travers les héros que met en scène Daniel-Rops, comment cette hantise du péché ne laisse jamais en repos ceux qui refusent de vivre avec l'espérance.

Quant à l'inquiétude psychologique, Daniel-Rops la décrit aussi bien chez les gens normaux que chez des tempéraments morbides aux prises avec des conditions qui exercent sur eux, pour le meilleur ou pour le pire, une influence puissante. Dans son admirable livre Vouloir il a traité "des forces obscures" qui peuvent influer sur la conduite de l'homme" (V.26). Ce n'est pas qu'on ait

découvert absolument ces forces pendant les années 20. La psychologie classique en avait le pressentiment et il suffit de parcourir l'oeuvre des grands dramaturges et romanciers de tous les temps et de tous les pays pour voir l'utilisation que leur génie a su en faire dans l'exploration de l'âme humaine. Mais un pas décisif fut franchi avec les travaux de Freud et de bien d'autres après lui. Ainsi on peut dire que les écrivains, dans les années vingt et trente, s'intéressèrent particulièrement à la psychologie des profondeurs et se montrèrent soucieux de faire bénéficier leur oeuvre de ses acquisitions. A cet égard l'oeuvre de Lenormand devait séduire Daniel-Rops qui, à son tour, fera appel à l'inconscient et à toutes ces forces obscures : dédoublement de la personnalité, éléments de la nature, hérédité, puissance des instincts, intuition et surtout féminine.

A noter que le phénomène de l'inquiétude en général n'est pas l'apanage d'une époque ou d'un pays mais, comme le dit Paul Archambault dans Plaidoyer d'inquiétude : "ce fait d'hier et de toujours est tout spécialement, un fait d'aujourd'hui" (25). Daniel-Rops constate, à son tour, que "c'est toujours la même chose et cependant entièrement différente" (NI,5)Ce que l'on ne peut nier, c'est que l'inquiétude est un état d'âme, un milieu dont on ne peut sortir sans sortir de l'humanité elle-même puisque "le fondement

de l'inquiétude est enraciné dans la nature même de l'homme" (26).

Les exemples d'inquiets abondent dans la Sainte Ecriture et notamment dans l'Evangile. Tenons-nous en à la parabole de l'Enfant Prodigue. On y compte trois principaux personnages dont aucun ne jouit d'une paix parfaite. Voici d'abord le jeune fils qui mécontent quitte la demeure paternelle avec "sa part de fortune", pour courir l'aventure en pays lointain où, après avoir dépensé tout son argent, il s'expose à mourir de faim. "Rentrant en lui-même", il songe à revenir au foyer où il pourra peut-être travailler comme un simple journalier. Et voilà que le père qui attend dans l'anxiété le retour de son fils, lui prépare une grande fête. Arrive le fils aîné, troublé, révolté presque, parce que le père célèbre le retour du prodigue, alors que lui, le fidèle, n'a jamais bénéficié d'un repas extraordinaire avec ses amis !
Combien d'autres exemples ne pourrions-nous pas citer dans l'Evangile ! La préoccupation constante du Seigneur n'est-elle pas, en toute circonstance, de préserver ses disciples de l'agitation, du souci et de "l'inquiétude" ? Saint-Paul se fera l'écho fidèle de son maître : "Réjouissez-vous et ne vous inquiétez de rien" (27). C'est le leitmotiv de presque toutes ses lettres aux premiers chrétiens.

Vous auriez pu citer Gide : cultiver l'inquiétude

Marc Oraison, que nous avons déjà eu l'occasion de citer, interprétant ce passage, le traduit ainsi : " Ne soyez pas anxieux " (28). Il est impossible, selon la pensée de ce prêtre - qui est aussi médecin et psychologue - de ne pas être "inquiet". La mère de famille dont le mari tarde à rentrer, après trois heures d'attente par exemple, ne peut ne pas être inquiète. De même, alors que l'on voit partout s'étaler la misère sous toutes ses formes, il est plus que normal que la société s'inquiète d'améliorer la condition des hommes. Certes, il y a de quoi s'inquiéter de par le monde. On peut toujours se boucher les yeux pour ne pas voir, mais celui qui agit de la sorte est comme une personne sclérosée. Pour citer encore une fois Marc Oraison, le Christ n'est pas venu pour "supprimer, pour éviter l'inquiétude ; plutôt il est venu l'habiter, la prendre" (29).

Que nul n'échappe à l'inquiétude, Saint Paul nous en avertit. Il pense que ceux qui entreront dans la bonne voie "trouveront des troubles et des inquiétudes en grand nombre" (30) et Daniel-Rops fera écho à cette même pensée :

> " Il semble qu'un appel retentisse au fond de chaque âme, dont nous ne connaissons point la raison, mais dont nous savons seulement que son nom sur la terre est inquiétude " (NI, 15).

De fait, c'est l'esprit d'inquiétude qui enlève l'hom-

me à un état de repos et de satisfaction et même de plaisir et de certitude trop passif. Quelle véritable joie éprouva Daniel-Rops quand il put proclamer après des périodes de doute angoissant : l'inquiétude, je l'ai acquise ! C'est en effet le moment où ayant atteint le seuil de la maturité, sa vraie vie commence parce qu'il possède une fois pour toutes l'esprit d'inquiétude qu'il regarde comme "la preuve la plus haute que l'homme donne de sa noblesse" (30).

Introduction satisfaisante — Correcte, cernant bien le problème

Références - Introduction

1.	"Jésus en son temps"	dans La Croix, 9 avril 1955, p.1.
2.	Monseigneur Gouet,	"Serviteur de l'Eglise", dans Ecclésia, sept. 1965, p. 17
3.	J.P. Dubois-Dumée,	"La mort de Daniel-Rops", dans les Informations Catholiques internationales, sept. 1965, p. 36.
4.	Jean-Marie Paupert,	"Un homme et trois vertus", dans Ecclésia, sept. 1965, p. 33.
5.	Jean Daniélou, s.j.,	"Adieu à Daniel-Rops", dans Ecclésia, juillet, 1966, p. 15.
6.	Roger Schutz,	"Daniel-Rops, ouvrier d'oecumenisme", dans Ecclésia, sept. 1965, p. 19.
7.	Paul VI,	télégramme du Pape imprimé dans Ecclésia, sept. 1965, p. 24.
8.	Henri Massis,	"Daniel-Rops, témoin de sa génération", dans Ecclésia, sept. 1965, p. 21.
9.		Ibid.
10.	R.M. Albérès,	L'Aventure intellectuelle du XX siècle, p. 15
11.		Ibid.
12.	Daniel Duc,	Les enfants de ce siècle, entre l'espoir et l'angoisse, p. 75.
13.	Benjamin Crémieux,	"De l'esprit d'inquiétude à l'esprit de reconstruction", conférence prononcée le 7 avril 1930, p. 7.
14.		Ibid., p. 8.
15.		Ibid.
16.		Ibid., p. 9.
17.		Ibid., p. 11.

18. *Ibid.*

19. *Ibid.*, p. 13.

20. *Ibid.*

21. Gabriel Marcel, *L'Homme problématique*, p. 101.

22. E. Littré, *Dictionnaire de la langue française*, édition 1863, t. II, p. 108.

23. *Dictionnaire de l'Académie Française*, édition 1878, t. 2, p. 41.

24. Marc Oraison, *Amour, péché, souffrance*, p. 38.

25. Paul Archambault, *Plaidoyer d'inquiétude*, p. 19.

26. Daniel Duc, *op. cit.*, p. 10.

27. S. Paul, *Philippiens*, 4, 6.

28. Marc Oraison, dans une conférence prononcée à l'Eglise de la Trinité, 18 décembre 1967.

29. *Ibid.*

30. Daniel-Rops, Le Monde sans âme, p. 12.

PREMIERE PARTIE

LES MAITRES A PENSER

Il y a de par le monde une Force qui de génération en génération a travaillé à modeler son visage. Tout au long des siècles, elle fut un élément déterminant de la civilisation humaine ; elle constitue en quelque sorte la nourriture essentielle de la pensée de l'homme. Cette Force n'est autre que la puissance de la littérature universelle. Ces mots "Tolle, lege" ont incité Augustin à ouvrir la Parole de Dieu où il a découvert, nous dit-il, dans ses Confessions, "une lumière pacifiante qui dissipa toutes les ténèbres de (son) irrésolution". (1) Ces mêmes mots ont retenti à leur tour dans l'esprit de Daniel-Rops ; et très tôt il commença d'assimiler les grandes pensées de la littérature. Aussi est-ce en étudiant leurs rapports réciproques que nous pourrons mieux situer et comprendre notre auteur comme essayiste et comme romancier.

Le champ de notre recherche dans la première partie de cette thèse s'étendra à une double catégorie d'hommes pour y découvrir quelles sources ont pu nourrir la pensée de Daniel-Rops, qui

s'est formée lentement par les lectures les plus variées dont ses oeuvres nous donnent quelque aperçu. Il ne s'est pas borné à une nation, à une période, il a consulté plutôt une bibliothèque universelle où voisinent pêle-mêle : Tchekov, Unamuno, Pirandello, Racine, Shakespeare, Dostoïevski, Thérèse d'Avila et combien d'autres !

Mais pour notre étude, il vaut mieux nous limiter à ceux qui ont marqué son oeuvre davantage car nous n'envisageons notre travail que dans l'optique précise qui nous intéresse et qui est la notion de l'homme et de son inquiétude. Les écrivains du premier groupe appartiennent à un passé, plus ou moins reculé, tandis que ceux du deuxième sont tous contemporains de Daniel-Rops. Il semble que parmi ses prédécesseurs, ceux qui ont le plus façonné sa pensée et dont l'empreinte se discerne facilement à travers ses oeuvres, soient Pascal, Saint-Augustin et Nietzsche. Tandis que parmi les contemporains, Gide, Psichari, et Péguy se détachent, à côté de bien d'autres, tels par exemple Kafka, Blake, Estaunié, pour lesquels Daniel-Rops conserva toujours admiration et fidélité. ? contemporain

Dans son premier recueil d'essais Notre inquiétude, il avoue la lumière jetée par ces auteurs sur son oeuvre :

" Dans la lutte quotidienne que l'inquiétude livre à chacun de nous, chacun trouve des appuis parmi les penseurs du passé ou du présent. Ces guides agissent profondément sur l'âme, la modèlent, la transforment. Une parole, un silence, un livre (...) et le sens de notre inquiétude peut se trouver modifié" (NI, 155).

*

* *

CHAPITRE PREMIER

LES PREDECESSEURS - SOUVENIR DE L'INQUIETUDE

Pascal, Augustin, Nietzsche ! On ne pourrait aborder ce sujet passionnant, l'inquiétude, sans tenir compte de ces trois illustres "inquiets" qui ont exercé à travers le temps et l'espace une influence considérable. Au premier rang nous placerons l'auteur des Pensées, car c'est bien l'angoisse pascalienne qui a d'abord saisi Daniel-Rops et ne l'a jamais abandonné. Mais au centre de la pensée pascalienne n'y a-t-il pas le "cor irrequietum" de Saint Augustin. Aussi est-il tout naturel que Daniel-Rops se soit également tourné vers l'auteur des Confessions pour qu'il lui livre le secret souterrain. N'est-il pas né à l'aube du vingtième siècle à l'heure où le Zarathoustra de Nietzsche livrait en pâture à ses lecteurs la puissance de sa volonté et de sa parole comme une solution à leur inquiétude?

Blaise Pascal - "L'écho de notre inquiétude"

Inconstance, ennui, inquiétude (2). Ces trois mots décrivent aux yeux de Pascal la condition de l'homme au dix-septième siècle, tout comme ils traduisent la pensée de Daniel-Rops à propos de son état d'âme, en 1926, et l'idée qu'il se fait de l'homme à cette époque. Ces thèmes pascaliens, notre auteur les a inscrits sur la page-titre de son premier recueil d'essais : Notre inquiétude.

Il va de soi que Pascal a exercé une influence profonde sur Daniel-Rops ; dans ses essais, sa première réflexion sur les coeurs humains "meurtris par les tourments multiples" et "incapables de goûter le repos" (NI,1) reflète la pensée de son maître. Du reste, Daniel-Rops n'a nul souci de déguiser cette influence ; dans l'Ame obscure, son premier roman, le personnage principal se nomme Blaise. Cet adolescent "éprouvant jusqu'à l'angoisse le sentiment de sa liberté et de sa solitude" (AO, 3), incarne l'esprit de la jeunesse de l'après-guerre (14-18).

Trois siècles séparent Pascal de Daniel-Rops, c'est vrai ; mais cela n'empêche pas que notre auteur voit en la démarche

pascalienne l'écho non seulement de ses propres tourments, mais aussi des angoisses dont souffre toute sa génération. Comment expliquer que cette vision convienne à la pensée de Daniel-Rops dans la première moitié du vingtième siècle ?

On pourrait croire que Pascal, marqué par l'esprit de son temps, s'adresse plutôt au "libertin", ou à l'athée qui préfigure un "type" qui subsistera tout au long de trois siècles. Il me semble plutôt que ce rapport entre Pascal et Daniel-Rops s'explique par le fait que pour l'un comme pour l'autre, le point de départ aussi bien que le point d'arrivée est toujours l'homme. Qu'il s'agisse d'un problème analysé ou d'une solution proposée, pour Daniel-Rops "c'est de l'homme concret qu'il faut partir, de l'homme total" (CM,124). Quant à Pascal, c'est un homme qui s'adresse à un autre homme dans le langage de la raison et du coeur, lorsqu'il disserte sur la condition humaine.

Daniel-Rops le souligne dans l'introduction de son Pascal, anthologie éditée à l'occasion du tricentenaire de la mort du philosophe des Pensées :

> " Il est encore, et par dessus tout, l'homme dont le cri d'angoisse et d'espérance éveille, de génération en génération, dans le coeur des mortels des échos qui ne ressemblent à nul autre, ce frère éternel que chacun peut rencontrer sur son chemin" (3).

De même que le poète anglais Keats lisant l'Homère de Chapman ressent quelque chose d'analogue à ce qu'éprouve le savant voyant pour la première fois une planète naissante, de même Daniel-Rops découvre dans les Pensées "un nouvel univers" (PC,10) où, dit-il, "Pascal ne s'était jamais adressé qu'à moi" (PC, 14). C'est à l'âge de seize ans que le futur écrivain, livré à une certaine solitude, en proie à une certaine mélancolie, s'habituait à gravir les Alpes françaises de Savoie, emportant pour être "lues, absorbées et méditées" (PC,10) ces Pensées qui devaient devenir pour lui "comme une main amie dans la nuit" (PC,13). Dès lors il n'est pas surprenant qu'à chaque fois qu'il reprend la lecture de Pascal Daniel-Rops y trouve de nouvelles souffrances et de nouvelles aspirations car l'imagination pascalienne se figure qu'elle joue "des orgues ordinaires en touchant l'homme. Ce sont des orgues, à la vérité, mais bizarres, changeantes et variables" (4).

Comment se fait-il que Pascal, modèle achevé de toute inquiétude qui devait séduire Daniel-Rops, l'ait touché dès la première lecture ? En voici la raison :

> " La plus immédiate leçon des Pensées est bien une apologie de l'inquiétude ; elles l'expliquent, elles la justifient" (PC,19).

Cet aveu rejoint la philosophie pascalienne qui énonce

tant de fois : "Rien n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos ..." (5). Et Daniel-Rops de nous expliquer cette première rencontre avec son maître :

> " A seize ans, on n'a aucune envie de dormir ni de 'jouer au piquet', et ce dont on souffre le plus, c'est de voir autour de soi tant de 'divertissement' et d'égoïsme confortable". (PC,19)

Ce "divertissement" que Pascal dénonce est ce qui détourne le plus l'homme de penser à sa propre condition ; c'est l'action de s'aveugler volontairement les yeux pour "courir sans souci dans le précipice" (6). C'est le refus de voir les choses comme elles sont. Daniel-Rops réfléchit profondément sur cette manière de vivre et c'est ainsi que, pendant cette première étape, les Pensées l'arrachent à son indifférence et éveillent en lui l'inquiétude. Il lui reste de ce contact initial avec Pascal une impression ineffaçable qui imprègnera sa pensée, tout au long de sa vie :

> " Il n'y a rien à attendre d'un être jeune qui se sent à l'aise dans l'existence et que l'injustice, le désordre et la misère ne révoltent pas : à commencer par l'injustice, le désordre et la misère qu'il découvre en soi" (PC,19).

De cette rencontre il aurait pu retenir davantage, car la richesse et l'originalité des idées et du style ne manquent pas chez Pascal ; mais "c'était trop tôt encore" (PC,20) pour recevoir la plé-

nitude de ce trésor.

Lorsque pour la seconde fois, Daniel-Rops se replonge dans la lecture de son premier maître, il le voit dans une autre perspective ; car avec le temps "non seulement nous regardons les choses par d'autres côtés, mais avec d'autres yeux, nous n'avons garde de les trouver pareilles" (7). C'est un dimanche de mai, à Port-Royal des Champs, dans la Vallée de Chevreuse, que Daniel-Rops est entré dans un dialogue intime avec son interlocuteur. Solitaire et pensif mais tout plein du bonheur de vivre, il errait parmi les vestiges de cette ancienne et fameuse abbaye. A ce moment, dit-il, il a :

> " depuis longtemps dépassé l'inquiétude parce qu'elle est devenue la chair de sa chair, le sang de son sang, parce qu'on sait par la plus secrète expérience qu'il faudra, jour après jour, s'accomoder de sa présence et vivre avec cette plaie au flanc" (PC,29).

Le dessein de Pascal a réussi ; la rhétorique pascalienne a touché et gagné le coeur de Daniel-Rops. Depuis longtemps il avait conscience de sa misère, de sa bassesse, il est maintenant "disponible à la grâce qui le convertira à Jésus-Christ" (8). Déjà Pascal l'avait arraché à son indifférence et maintenant il sème le grain de vie, l'argument qui va droit au coeur : "... voici qu'il nous invite à relever la tête pour regarder plus haut(...) et il nous oblige à

conclure (PC,42s) :

> " Le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, le Dieu des Chrétiens est un Dieu d'amour et de consolation, c'est un Dieu qui remplit l'âme et le coeur de ceux qu'il possède ; c'est un Dieu qui leur fait sentir intérieurement leur misère, et sa miséricorde infinie ; qui s'unit au fond de leur âme ; qui la remplit d'humilité, de joie, de confiance, d'amour, qui les rend incapables d'autre fin que lui-même" (9).

C'est le Christ vivant que Pascal propose à Daniel-Rops. Celui-ci a franchi le seuil et il a rencontré le Christ face à face, après des années de doute et d'incertitude, de solitude et de silence. Il apprend alors sa véritable dimension car "nous ne connaissons la vie, la mort que par Jésus-Christ" (10). En lui, l'homme peut contempler ce que le Père veut accomplir pour l'homme. En lui, la volonté du Père se voit, et cette volonté, c'est la sainteté. Dans cette présence du Christ, Daniel-Rops a entendu "Votre Voix, Seigneur" (PC,48). La communion intérieure avec Pascal, si intimement personnelle, lui communique une certaine sérénité, une certaine paix du coeur qui lui permet d'entendre ces mots consolants : "C'est mon affaire que ta conversion ; ne crains point et prie avec confiance comme pour moi. Ne t'inquiète pas".(11)

A la troisième lecture, Daniel-Rops voit se dresser devant lui l'image pascalienne la plus expressive : Pascal lui-même,

cet homme enflammé du désir de "vivre jusqu'à l'extrême du possible le drame de l'engagement humain" (PC,54). N'avait-il pas incarné le triple caractère de son époque : génie scientifique, inventeur de machines mathématiques ; jeune mondain, cherchant le "divertissement" chez les libertins ; chrétien jusqu'au jansénisme, dans les Provinciales et les Pensées ? Ce que le disciple a le plus admiré en son maître, c'est l'intensité extraordinaire qu'il a mise dans chaque activité. Pascal a vécu à plein son existence comme en témoigne le fragment 550 où il affirme, d'une part, son amour de la pauvreté de Jésus-Christ, de l'autre, son amour des biens qui lui permettent d'assister les misérables, où il exprime son désir d'être "juste, véritable, sincère et fidèle à tous les hommes". Il n'a jamais cessé de s'engager dans le jeu de la vie, mais il ne lui suffisait pas de vivre. Il s'agissait surtout d'élucider ce problème, cette énigme : le sens de notre vie. Sous maintes formes, dans les Pensées, revient la question fondamentale sur la nature de la vie : Quel est son sens ? à quoi tend-elle ? C'est pour Pascal la plus pressante des questions, et c'est également la première préoccupation de Daniel-Rops qui constate la nécessité de savoir pourquoi l'on vit et quel sens a la vie.

Dans un fragment de ses Pensées, Pascal affirme fortement sa propre réponse : "(...) et, que je sois seul ou à la vue des hom-

mes, j'ai en toutes mes actions la vue de Dieu qui les doit juger et à qui je les ai toutes consacrées" (12). Ainsi c'est Dieu qui est au centre de la vie et c'est à l'homme qu'il appartient d'établir entre lui-même et Dieu le lien qui donne un sens à la vie. Daniel-Rops voit en Pascal le témoin exceptionnel d'une humanité en quête de ce lien qui relie à Dieu, et dont "l'inapaisable inquiétude ne s'apaise que dans le sacrifice de l'orgueil, l'oubli de soi et l'oblation" (PC,67). Comment atteindre à cette union avec Dieu ? Dans l'optique pascalienne c'est "par la vraie et unique vertu de se haïr" (13) laquelle ne s'applique pas à notre personne mais plutôt à tout ce qui, en notre personne, s'oppose au Christ : l'orgueil, l'amour-propre qui excluent de notre vie, non seulement Dieu mais aussi tous les autres êtres. Cette union exige que l'homme se renonce, se vide pour se donner. C'est là l'oubli de soi, le sacrifice indispensable pour vivre par le Christ. A maintes reprises, Pascal dit que Dieu se cache pour se révéler à ceux qui, à genoux, le cherchent et travaillent à le trouver. De cette troisième rencontre, Daniel-Rops garde l'image vivante de cet homme "du monde" (PC,57) qui "participe en acteur et en témoin" (PC,57) à toutes les formes de l'activité humaine ; c'est un homme qui "se cherche" (PC,58), qui vit sa vie "dans toute sa vérité" devant les hommes et devant Dieu (PC,58).

Pour établir un royaume libéré de "l'inconstance", de "l'ennui" et de "l'inquiétude" (14), Pascal fraye la voie à l'Absolu par un engagement total au service de Dieu. Il propose un christianisme, éclairé par la lumière de la Bible, fortifié par la sainteté d'un Paul ou d'un Augustin et composé d'hommes pléniers, corps et âmes, à qui "rien d'humain n'est étranger" (PC,). La science, la vie mondaine d'affaires et de relations humaines peuvent occuper dans la vie chrétienne une place importante sans nuire à l'union avec Dieu, pourvu que la créature reste en liaison avec son Créateur.

Le célèbre masque mortuaire de Pascal synthétise pour Daniel-Rops tout l'essentiel de son message. Toutes les leçons apprises de lui s'y inscrivent d'une façon émouvante. En étudiant ce visage vu de profil, sur la partie gauche apparaît l'expression de l'inquiétude, "la figure charnelle d'une âme pour qui la chair était une prison" (PC,74). Tandis que la partie droite, reflète le sens "d'une sainteté qui s'est détachée de la terre" (PC,75). Mais c'est en regardant l'image de face que la vision totale s'impose et Daniel-Rops la saisit pour nous : "la suprême leçon que ce visage serein nous enseigne, qu'est-elle, sinon celle d'une miraculeuse confiance au sein d'un complet abandon" ? (PC,75).

Blaise Pascal par son oeuvre et par sa vie est la personnification très fidèle de cet humanisme chrétien que Daniel-Rops veut vivre lui-même et qu'il va proposer à ses lecteurs comme une solution aux problèmes de l'inquiétude.

Augustin

C'est en étudiant le rapport entre Pascal et Daniel-Rops qu'on découvre le lien entre ce dernier et saint Augustin. Dans *Pascal et notre coeur*, Daniel-Rops affirme que les *Confessions* d'Augustin "l'ont atteint en un point plus secret" (PC,54) et plus profondément que tout autre livre, sauf les *Pensées* de Pascal. Il semble que Daniel-Rops ait senti en ce saint génial la "trace de Dieu" sous la triple forme de l'inquiétude, d'une recherche ardente de la vérité et de cette soif d'amour dont le fils de Monique nous a fait la confidence par cet aveu magnifique, "J'aimais aimer". impropre

L'inquiétude ! Il n'est pas difficile de comprendre comment Daniel-Rops s'identifie avec saint Augustin qui souffrait dans sa jeunesse pleine de rancoeurs, d'un "tourment inapaisé, inapaisable" et "d'un tremblement du coeur et de l'âme devant les énigmes du monde

et de la vie" (TS,28). Il ne pouvait concevoir ni ce qu'il était, ni où il allait. "L'homme tel que nous sommes" (TS,39), dit Daniel-Rops, "se retrouve tout entier en Augustin" (TS,39). Cette inquiétude chez le grand Africain est devenue un ferment, un levain sans lequel son âme ne pourrait se convertir car Dieu semble opérer à travers ce levain.

"La trace de Dieu, en lui, c'était encore autre chose", constate Daniel-Rops, "la soif de la connaissance, l'exigence de l'esprit (TS,28). Inquiet et tourmenté, il se cherchait d'abord à Thagaste et à Carthage, puis à Milan et à Rome. Dans sa quête de la vérité, il se perdit dans les doctrines esotériques, dans les sectes manichéennes, puis dans le probabilisme de la Nouvelle Académie, mais pour être encore déçu. C'est à Milan qu'il devait subir l'influence d'Ambroise, le grand évêque, qui lui inspira un pressant besoin de l'Absolu. Alors Augustin se jette dans Platon et Plotin et voilà qu'il découvre l'univers de Dieu. Mais il se demandait, comme fera plus tard son disciple, Daniel-Rops : Est-ce qu'il y a en moi une place pour Dieu ? L'interrogation, l'inquiétude métaphysique l'absorbait. Mais il ressentait l'insuffisance de ses propres efforts pour s'orienter vers Dieu. Comme il le dira plus tard, "C'est Vous qui engagez l'homme à chercher sa joie dans Vos louanges, car Vous nous avez fait pour

Vous et notre coeur est inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en Vous" (15).

Peu satisfait de la métaphysique platonicienne, Augustin se tourne vers la Sainte Ecriture dont parle Ambroise et c'est en lisant saint Paul qu'il va découvrir la véritable Sagesse, le Christ. Il prend alors comme mot d'ordre une phrase de l'apôtre et tout de suite il veut se dépouiller pour revêtir le Christ. Celui qui deviendra un jour le grand saint Augustin se décide à trente-deux ans à demander le baptême qu'il reçoit des mains de l'évêque Ambroise. Son itinéraire orageux qui devait se terminer par sa consécration totale au Christ en qui seul se trouvent la paix et le repos, il le retracera dans ses Confessions.

"Que j'ai tardé à T'aimer !" (16). La vraie vie d'Augustin commence dès maintenant avec le baptême. L'homme nouveau, ressucité avec le Christ, va accomplir une oeuvre magnifique pour l'Eglise. Son inquiétude de jadis revêt une valeur féconde et positive. Désirant sa conversion à la vie parfaite et pour satisfaire en totalité son appêtit de Vérité et de Sagesse, il voulait s'adonner à la contemplation. De fait avec quelques volontaires, il organise une sorte de vie monastique mais Dieu en avait décidé autrement ... Une suite d'événements extraordinaires devait conduire Augustin, proclamé prêtre

aux acclamations de la foule, à l'ordination sacerdotale puis à l'Episcopat. Il commence aussitôt son apostolat par l'action, la voix, la plume afin de maintenir le christianisme dans sa pureté intégrale. Evêque exceptionnel, il s'ouvre largement aux problèmes du jour, aux besoins de la vie et de l'homme, au service des autres, tout cela à la manière du Christ. Pour Augustin le christianisme n'est jamais "un ensemble de positions à tenir, un corps de doctrine à défendre mais une façon d'être et de vivre un engagement total" (TS,45).

Cette conception large et accueillante du Christianisme que nous notons chez Augustin s'accordait bien avec celle de Daniel-Rops. Pas du tout "une religion fermée sur soi" mais "ouverte à toutes âmes en marche et sans cesse prête à les recevoir" (N,77). Ainsi Augustin l'a conçue. Pas davantage, le christianisme ne se borne ni à l'espace ni au temps. Dans Nocturnes, Daniel-Rops cite une phrase d'Augustin riche de sens :

> " Cette chose même que nous nommons maintenant religion chrétienne existait déjà chez les Anciens et n'était même pas absente des origines du genre humain, bien avant que le Christ vint dans la chair" (N,76).

Les âmes de l'Ancien Testament et les païens ont connu une misère, une souffrance et une angoisse que le Christ immolé a assumées. L'Incarnation, la Rédemption et la Résurrection étaient

présupposées au commencement du temps. La pensée que nous venons de citer montre la largeur d'esprit de l'évêque Augustin. Comme Daniel-Rops le dit : "Ce à quoi la petite phrase de saint Augustin nous introduit est bien autre chose que cette religion close aux rites stéréotypés, et au fond si satisfaite d'elle, dont trop de chrétiens se contentent" (N,81). Cet esprit chrétien rencontré chez Augustin est bien celui que Daniel-Rops cherchait en vain dans trop de chrétiens de son temps.

Mais ce qui provoque le plus l'admiration de Daniel-Rops pour saint Augustin, il nous en fait la confidence : "La charité est le centre vital de l'Augustinisme" (CA,240). Or la charité, c'est le message essentiel de l'Evangile que le Christ nous enseigne. L'apôtre des gentils l'a désignée comme la seule voie : les premiers chrétiens l'ont vécue à la perfection. Il suffit d'ouvrir les oeuvres du saint pour voir combien de fois "amour" et "charité" sont mentionnés. Daniel-Rops constate que les deux plus grands maîtres de la pensée chrétienne, Augustin et Thomas d'Aquin, tiennent sur ce point une doctrine identique : "la charité est une sorte de puissance d'illumination qui transforme, qui transfigure l'homme ; c'est par elle que tout, dans la vie, prend sa vraie signification" (CA,240). C'est la charité unie à la justice qui est à la base de toute politique, selon la Cité de Dieu. Ces termes ne sont pas des idées abstraites ; ils prennent leur signification

"par rapport à l'homme véritable, de chair et de sang, d'espoir et de souffrance" (N,45).

De toutes les pages écrites par ce docteur de l'Amour que fut Augustin de Thagaste, il en est de très humbles et qui pourtant "émeuvent jusqu'aux larmes" (N,42) à cause de leur résonnance humaine, ce sont celles qui racontent sa rupture avec la femme si longtemps aimée :

> " Lorsque fut arrachée de moi celle à qui j'étais lié, là où mon coeur était attaché au sien, il se déchira, et je traînais mon sang avec ma blessure" (N,43).

Il a aimé intensément cette femme et leur amour était réciproque. Le sacrifice de cette liaison marque "le premier échelon vers l'accomplissement du saint" (N,48). Mais Augustin n'a pas accompli tout seul cette ascension redoutable. Personne ne saura jamais l'importance du sacrifice fait par la femme quand elle a "offert à Dieu, en chrétienne qu'elle était certainement, cet amour qu'elle immolait" (N,48). Le drame du sacrifice de l'amour pour l'Amour a éveillé en Daniel-Rops des pensées très consolantes car il s'est rendu compte que "les saints ne sont pas faits d'une autre argile que la nôtre, qu'ils sont capables des mêmes passions, des mêmes tentations, des mêmes souffrances que nous"(N,43). L'histoire sublime de l'évolution de l'amour en saint Augustin l'a beaucoup impressionné.

En 1948, Daniel-Rops ouvrit à l'Institut Catholique de Paris la semaine spéciale d'étude ayant pour thème : "Les Intellectuels devant la Charité de Christ" (CA,237). Dans sa conférence inaugurale, il évoqua à maintes reprises le souvenir d'Augustin mais toujours comme "saint de l'amour". Il cita son admirable formule : "Aimez et faites ce que vous voudrez", qu'il commentait ainsi :

> " la plus humble des actions charitables, si elle est faite en pensant à Jésus, prend une portée immense parce qu'elle établit entre l'âme et Dieu lui-même une mystérieuse communication" (CA,245).

Quand il s'agira de conseiller et de guider les jeunes écrivains catholiques par rapport à leur responsabilité morale, Daniel-Rops ne saura que leur répéter le message d'Augustin si simple et si exigeant à la fois : "Aime et fais ce qui te plaît" (CA,277).

Frédérick Nietzsche

"Frédérick Nietzsche ... On ne parle pas sans affection de cet homme, en qui le monde athée reconnaît cependant un de ses guides" (CD,34). Il est certain que Daniel-Rops, comme ces mots nous l'indiquent, a éprouvé pour le philosophe allemand une certaine

sympathie. Et nous nous demandons en quoi a pu consister cette attirance que notre auteur a ressenti pour "le prophète des ténèbres" ? (CD,34). Ce n'est certainement pas parce qu'il a parlé de la mort de Dieu et répudié la foi chrétienne. Alors laissons Daniel-Rops nous livrer lui-même son secret :

> " ... Voilà ce pour quoi un chrétien ne saurait le regarder avec indifférence, le combat contre l'ange que tout homme doit livrer, il s'y engagea tout entier, à tout risque, sachant qu'il exposait plus même que sa vie, affronté au mystère dans une angoisse presque pascalienne, témoin génial de nos pires tentations" (CD,34).

Il est clair que Daniel-Rops est séduit par cet homme qui lutte désespérément après avoir proclamé "la mort de Dieu" (CD,34), car il voit avec horreur sa place vide et qu'il n'y a plus de sens à donner à la vie.

Parce que Daniel-Rops ne pouvait éprouver de l'indifférence à l'égard de Nietzsche, il en a subi l'influence. Il sera bon de chercher à travers son oeuvre où se situe précisément cette influence. Un grand critique contemporain, Albérès, va nous éclairer: "Nietzschéenne et tragique est avant tout, la révolution romanesque (...) C'est lui (Nietzsche) qui a orienté le roman vers l'inquiétude éthique" (18). La dichotomie entre la vie et la connaissance qui était à la mode depuis la Renaissance, Nietzsche a essayé de l'abolir et de "réintroduire la passion dans la connaissance" (19). Ce postulat nietzschéen qui se dis-

cerne déjà au début du siècle dans les essais de Claudel, de Péguy, ou de Chesterton devait aboutir plus tard à une véritable révolution dans le roman français qui "fondé sur la vie remplace la littérature fondée sur la pensée" (20). Le roman apparaîtra dès lors comme un moyen d'instruction, parce qu'il dépeint la vie de "l'homme total avec ses inquiétudes, autrefois étrangères, de la morale et de la philosophie" (21). L'oeuvre romanesque de notre temps - celle de Bernanos comme celle de Sartre - est le drame intérieur d'une âme en lutte avec les forces du Mal ou du Néant. Le thème tragique à la fois nietzschéen et chrétien culmine dans le roman de Daniel-Rops, Mort, où est ta victoire ? L'auteur y évoquera d'une manière pathétique le destin des violents par le récit de la vie de Laure, sa belle et sombre héroïne nietzschéenne et chrétienne.

En examinant cette influence, il semble que quatre grands thèmes dominent le Zarathoustra de Nietzsche : "le thème de 'la mort de Dieu', le thème de 'la Transmutation des valeurs', le thème connexe du 'Surhomme' (...) le thème enfin du 'retour éternel'" (...) (22). Certains peuvent être décelés à travers l'oeuvre de Daniel-Rops. Puisque "Dieu est mort" (23), "le souffle glacé" (24) du vide frappe Nietzsche et de là procède l'immense solitude et la souffrance. Après avoir parlé des "funérailles de Dieu" (25), il écrit : "Depuis

qu'il n'y a plus de Dieu, la solitude est devenue intolérable" (26) ou c'est cette profondeur de solitude et de souffrance de l'homme sans Dieu que Daniel-Rops emprunte à Nietzsche et il bâtit sur cette donnée la grandeur tragique de Laure Malaussène.

Il semble que le destin de cette âme, excessive, violente et mystique à la fois se noue depuis toujours au tragique. Orpheline, porteuse d'une lourde hérédité, après la mort violente de ses parents, elle est recueillie par des amis de son père, la famille de M. Détrerieux. Sa situation devient intolérable le jour où elle a rejeté les avances cyniques de Thierry et les manoeuvres hypocrites de son père. Faussement accusée, elle s'enfuit emportant avec elle "le sens du mal" (MV,60), le terrible souvenir d'une injustice qui la poursuivra sans répit. Ayant trouvé asile dans un pensionnat où elle donne des leçons de musique, elle y éprouve terriblement l'angoisse et la solitude : "Seule, elle serait seule, encore et toujours seule" (MV,73). Amies, élèves, mari : qui aurait pu combler ce vide ? Personne ! Sauf Dieu qui après l'avoir purifiée par le feu pourrait donner un sens à sa vie. Mais l'étape serait longue avant d'en arriver là.

Un carnet de notes, trouvé dans un train et contenant des maximes de Nietzsche lui ouvre soudain des perspectives d'épa-

nouissement "par delà le bien et le mal" (27). Elle en fait son livre de chevet et ne se lasse pas de boire à cette source jusqu'au moment de sa rencontre avec le traducteur du message nietzschéen, un professeur d'une ville voisine. Rejetant la loi de Dieu et ne voulant agir que suivant sa propre loi, elle devient rapidement sa maîtresse et la secrète complice de l'empoisonnement de sa femme. A partir de cette mort, elle éprouve le pire dégoût de sa vie. Ses "plaies intérieures" (MV,50) déjà sensibles se sont envenimées par la lâcheté sordide de celui qu'elle admira jadis :

> Jean ? c'était fini. Elle ne l'aimait plus. Il lui semblait qu'il venait de se dédoubler. Un homme qu'elle avait passionnément aimé, auquel elle était prête à tout sacrifier, et son bonheur et sa vie même. Un autre homme dont les yeux louches, la bouche mauvaise, tout le visage hypocrite et pusillanime, la soulevaient de dégoût (MV,207).

Son mariage avec Jean Paleyzieux enfonce Laure dans une solitude de plus en plus pénible. Il semble que le tragique n'est jamais absent de son existence, qu'il déchire son âme, provoquant de nouvelles chutes de jour en jour. Et cependant la lumière jaillira enfin, lors d'une rencontre fortuite avec ce Thierry, qui fut à l'origine de son malheur et qui n'a cessé de sentir au long des années écoulées la terrible responsabilité de sa brutale injustice. Après cette rencontre, la souffrance et la solitude nietzschéenne ont revêtu une

valeur chrétienne. Non seulement Thierry consent à une vie de sacrifice à la Trappe pour réparer sa faute, mais il éveille chez Laure la volonté d'accepter de souffrir. Que la souffrance ait un sens dans la théologie chrétienne, c'est ce qu'elle découvre peu à peu : "C'est à cette souffrance qu'il faut trouver un sens ; celui d'un repentir, d'une rémission" (MV,348).

Avec une maîtrise incomparable Daniel-Rops nous a dépeint cette âme nietzschéenne et chrétienne qui au plus secret de son coeur a connu la rebellion luciférienne, l'orgueil, la haine et la révolte, puis lentement, la résignation, le consentement au sacrifice et enfin la victoire finale et la paix divine dans la solitude brûlante d'amour du Carmel.

Un autre thème, cher à Nietzsche, la transmutation des valeurs, occupe une place assez large dans l'oeuvre romanesque de Daniel-Rops. Le monde de Nietzsche, on le sait, est un lieu où "le bien et le mal s'enchevêtrent et semblent se conditionner mutuellement" (26). Il en sera de même chez notre romancier, la fausse idée du bien et la fausse idée du mal sont à l'origine de plusieurs de ses nouvelles. En examinant les vertus de l'homme, il avait acquis la conviction qu'il dissimule le plus souvent les mobiles de ses actes les moins recommandables : un acte de charité sert peut-être à masquer

un vil égoïsme ; le zèle, un désir inavoué de pouvoir. Il arrive ainsi que les meilleures intentions tournent à leur contraire. Ce sujet-là, plus d'un récit de Daniel-Rops nous invite à l'approfondir. Il est certain, par exemple, que les nouvelles contenues dans le recueil intitulé : La Maladie des sentiments, nous montrent les coeurs des hommes comme des sépulcres blanchis à l'extérieur, mais, en réalité, pétris de péché dont ils sont à peine, ou ne sont même pas du tout, conscients.

Sous prétexte d'élever l'âme de Richard vers les cimes, la Dominique du "Corps aux flammes" a brisé en fait un ménage. Gouvernante pendant deux mois des enfants de Richard et de Jeanne, et constatant que des rapports trop étroits ont tendance à se nouer entre elle et le mari de son amie, elle se décide à partir. Pourtant, avant de quitter le foyer, par le moyen d'une lettre ambigüe (c'est le moins qu'on puisse dire), elle a "(tranché) d'un seul coup" (MS,129) le lien qui unissait le couple disparate. En effet, la séparation de Dominique et de Richard serait marquée, dans son optique à elle, par une union, une communion spirituelle, "chacun étant un instrument entre Ses mains" (MS,131) "afin que (Son) oeuvre s'accomplisse en eux" (MS,131). Ce qui laisse perplexe à la vérité ! Le but de Dominique est-il d'accomplir la Volonté de Dieu ou de "mettre mat un adversaire invisible" ? (MS,129).

Un cas analogue : "La main d'un juste". Le haut fonc-

ALUMNAE LIBRARY
ELMS COLLEGE
CHICOPEE, MA 01013-2839

tionnaire Vesce-Theulié, "rigide et respecté" (MS,78) obéit-il à l'esprit de stricte justice lorsqu'il juge la faute d'un subordonné accusé de vol et son ancien camarade de lycée ? Ses sentiments sont-ils purs de toute passion ? Ou bien ne satisfont-ils pas à son insu "une passion secrète de vengeance" (MS,77) pour les persécutions mesquines subies jadis par le juge au cours de son enfance humiliée ?

Le désir d'une pureté farouche dissimule mal la jalousie et le scrupule - jusqu'à l'obsession - qui agace le bonheur du couple dans "Le Courtinaire". Une fausse idée de péché a créé un climat d'angoisse et de soupçon chez le mari. Cette vraie maladie, explique un prêtre à Lucienne, la femme d'Arnaud, fait que "le sentiment le plus pur, le plus naturel, lui apparaît vicié, précisément parce qu'il est pur et naturel" (MS,174).

Dévoré du feu brûlant de sa vocation, le pasteur, "Eucher le rebelle", exerce avec zèle son apostolat dans un village des Alpes et surtout dans le sana voisin. Une jeune femme tuberculeuse, excentrique et incrédule, a retenu son attention et, peu à peu, sans qu'il s'en rende parfaitement compte elle accapare ses soins et son esprit. Cette fièvre de zèle et de charité, ne cache-t-elle pas une orgueilleuse satisfaction de soi et peut-être même des sentiments discutables

qui éloignent, sans qu'il y prenne garde le jeune pasteur de sa femme. M. Gauli, son ancien maître et son supérieur actuel, résume bien l'état d'âme du ministre protestant comme celui de toutes "ces âmes nietzschéennes au fond" (29) de la Maladie des sentiments :

> " La limite entre le bien et le mal est singulièrement fragile. Tenez : considérez la foi. A quel moment cesse-t-elle d'être cette vertu rayonnante, cette exigence de tous les instants, pour devenir une routine mécanique, une paresse de l'âme ? Le coeur de l'homme est tout pétri de péché. Là où il croit suivre Dieu, il est déjà parfois complice des ténèbres" (MS, 9).

L'oeuvre romanesque de Daniel-Rops met également en lumière le troisième thème de Nietzsche, celui du Surhomme, du "dépassement de soi". C'est d'après le philosophe allemand la tentation de se surpasser, "cet effort pour aller toujours au-delà de lui-même qui caractérise l'homme" (30). Une insatisfaction profonde, l'inquiétude et le désir de la nouveauté incitent l'homme selon lui à chercher plus loin que sa personne l'aventure qui élargira sa prison.

> " J'aime ceux qui ne cherchent pas derrière les étoiles une maison, pour périr ou pour s'offrir en sacrifice ; mais ceux qui se sacrifient à la terre, pour qu'un jour la terre appartienne au Surhumain" (31).

L'homme a besoin que des êtres par leurs exemples lui indiquent comment "se dépasser". Le recueil, Deux Hommes en moi, contient des exemples de cette forme de "nietzschéisme". Dmitri,

"Le Prince menteur", incarne cette passion de s'élever au-dessus de soi-même et des autres, et de se grandir à ses propres yeux comme aux leurs. Par "une accumulation de mensonges, une géante accumulation d'aventures" (DH,109), il ahurit à la lettre l'étudiant admirateur. Il se présente à lui comme un héros russe, issu d'une famille noble, maintenant anéantie (Nietzsche n'a-t-il pas inventé pour lui-même "une lignée")? (32), et lui-même comme un officier "blanc" contre-révolutionnaire, qui a beaucoup souffert, est tombé malade et, condamné à mort, à réussi à se sauver jusqu'à Paris. Mais il ne lui suffit pas d'avoir été un héros ; il veut que son interlocuteur le reconnaisse comme tel et pour cela il ne se prive pas de l'humilier :

> " Vous n'êtes rien, vous n'êtes rien : un pauvre petit Français de la troisième République, enfermé dans ses habitudes, et qui prépare sa licence ès lettres ! Et pendant ce temps, il y a des hommes qui meurent pour leurs idées et d'autres qui tuent(...) Ah ! ridicule, ridicule" (DH, 108).

Jusque dans sa mort volontaire, il a voulu s'élever au-dessus du commun, être reconnu comme exceptionnel. La lettre qu'il écrit avant son suicide recèle quantité de mensonges, mais elle est révélatrice de sa passion pour la grandeur. "Le courage de mourir de sa main" (DH,124), c'est la suprême force qu'il revendique et, une dernière fois, il prend plaisir à s'exalter en rabaissant son confident trop crédule :

" Vous ne pouvez pas comprendre cela, vous le petit Français qui avez toujours été élevé par votre mère et à vingt-deux ans, vivez encore avec elle : vous ne pouvez pas savoir la volupté inommable qu'on éprouve à tuer un homme" (DH,125).

Peu importe que "Le prince menteur" soit un rêveur exalté ou un mythomane caractériel. Par son désir de grandeur héroïque, il représente une sorte de surhomme manqué. Sans doute entre son rêve et la réalité, il existe une distance infranchissable ; il y a bien peu de chances qu'il ait été le héros qu'il se prétend, mais ce qui importe c'est qu'il l'ait cru.

Que Daniel-Rops ait repris certains thèmes de Nietzsche pour les intégrer à son oeuvre romanesque, cela semble évident désormais. De plus il n'a pas nié l'admiration qu'il ressentait pour eux. Bien mieux, il a reconnu en Nietzsche une vertu à laquelle il aspirait lui-même, l'espérance :

" (..) le philosophe du <u>Par-delà le bien et le mal</u> affirme le primat de la vie, la nécessité de chercher l'accomplissement de l'être dans l'instant. Mais chez Nietzsche encore il y avait une espérance, celle du surhomme : - L'homme est quelque chose qui doit être dépassé" (CA,56).

Références - Chapitre I

1.	S. Augustin,	Confessions, VIII, 6, (14)
2.	B. Pascal,	Pensées, texte de l'édition Brunschvicg, 127.
3.	Daniel Rops,	Pascal, textes du Tricentenaire, p. 7.
4.	Pascal,	op. cit. 111.
5.		Ibid., 131.
6.		Ibid., 183.
7.		Ibid., 124.
8.	J. Guitton,	Pensées, préface, p. 13.
9.	Pascal,	op. cit. 556.
10.		Ibid., 548.
11.		Ibid., 550.
12.		Ibid.,
13.		Ibid., 485.
14.		Ibid., 127.
15.		Confessions I. 1 (1).
16.		Confessions X, 27 (38).
17.		Par erreur, il n'y a pas de numéro se rapportant à 17.

18.	R.M. Albérès,	<u>Le Portrait d'un héros</u>, p. 131
19.		<u>Ibid</u>., p. 133
20.		<u>Ibid</u>., p. 137
21.		<u>Ibid</u>.
22.	J. Chaix-Ruy,	<u>Nietzsche</u>, p. 75
23.	F. Nietzsche,	<u>Ainsi parlait Zarathoustra</u>, édition H. Thomas, p. 19.
24.	F. Nietzsche,	<u>Ainsi parlait Zarathoustra</u>, cité dans (C.D,36).
25.		<u>Ibid</u>.
26.		<u>Ibid</u>. (CD,37)
27.	F. Nietzsche,	<u>op. cit</u>. p. 397
28.	J. Chaix-Ruy,	<u>op. cit</u>., p. 78
29.	Pierre Dournes,	<u>Daniel-Rops ou le réalisme de l'esprit</u>, p. 141.
30.	J. Chaix-Ruy,	<u>op. cit</u>., p. 32.
31.	F. Nietzsche,	<u>op. cit</u>., p. 21.
32.	J. Chaix-Ruy,	<u>op. cit</u>., p. 24.

CHAPITRE II

LES CONTEMPORAINS - PRESENCE DE L'INQUIETUDE

Gide, Psichari, Péguy ! Ce rapprochement paraît assez surprenant au premier abord ! On pourrait en effet se demander : qu'est-ce qu'un Gide risque d'avoir à faire avec un Augustin ? Quel lien peut-il y avoir entre ces deux êtres dont les chemins ne se croisèrent jamais ? Sans doute, leur seul point commun fut l'inquiétude, mais encore une fois une inquiétude si différente ! Cependant, l'influence de l'auteur de Nathanaël n'est pas moins réelle par rapport à Daniel-Rops que celle de l'évêque africain du IV siècle. C'est la présence de l'éternelle inquiétude qui les rapproche dans son esprit. A travers le refus de Gide, comme à travers les principes de Péguy et l'action de Psichari, Daniel-Rops a cherché et finalement a trouvé la panacée à ses inquiétudes.

André Gide - "Inquiéter, tel est mon rôle"

"Tout se trouvait en Gide, rapporté à lui. Les romans de l'adolescence ? C'était Gide. La sincérité ? Gide. L'amoralisme ? Gide. L'aventure ? Gide. On eût pu croire que rien n'existait avant lui, que rien, depuis... " (1) Dans l'oeuvre d'André Gide s'annoncent tous les grands courants et les thèmes les plus importants de la période des années 20. Que le "gidisme" ait exercé une influence profonde et féconde sur les générations d'entre les deux guerres, cela va de soi. Qu'on se rappelle le jeune Daniel Fontanin, ce personnage de Roger Martin du Gard dans Les Thibault en train de lire Les Nourritures terrestres. "Jamais encore il n'avait connu pareille fièvre, exaltation aussi glorieuse", et après l'avoir lu toute la nuit, "il s'aperçut qu'il posait sur la vie un regard neuf" (2). Gide au lendemain de la guerre 14-18 devint un des maîtres essentiels de la jeunesse (AT,227).

Comment expliquer cet attrait sinon parce qu'il allait toucher chaque lecteur d'une manière personnelle ?

Pour quelques-uns, ce serait par l'intime tutoiement de son esthétique : " Je voudrais m'adresser à toi plus intimement que ne l'a fait encore aucun autre (...)je n'écris que pour toi " (3). Pour certains, il s'agissait de son message ; aux jeunes il voulait enseigner comment vivre. " J'écris pour qu'un adolescent plus tard, pareil à celui que j'étais à seize ans mais plus libre, plus hardi, plus accompli, trouve ici réponse à son interrogation palpitante" (4). A ces jeunes qu'avait exaspérés la littérature académique, il a révélé " la conscience intellectuelle "(5).

Edmond Jaloux, critique pour les Nouvelles Littéraires, considère le mouvement gidien comme "la clé de voûte" de notre littérature depuis 1900 et un des plus importants mouvements qui aient eu lieu à partir de cette époque dans le monde des lettres (6). Selon lui, l'oeuvre de Gide représente une révolte contre la tradition et un hymne à la liberté. Cela s'explique dans le contexte de l'après-guerre 14-18. Marcel Arland dans ses Essais Critiques nous dit : " Vers 1919 ce qui séduisait dans l'oeuvre de M. Gide, c'est ce qui pouvait aider à nourrir l'inquiétude de la jeunesse"(7), cette inquiétude devenue le nouveau mal du siècle et l'évangile gidien. "Inquiéter, tel est mon rôle", prêche-t-il dans le Journal ~~du~~ Faux-Monnayeur (8).

Il est bien clair que l'un de ces jeunes qui subira

Idet

grandement son influence fut Daniel-Rops. Il n'hésite pas à l'avouer dans Notre inquiétude qui traite longuement du message d'André Gide : " N'a-t-il pas surtout aidé chacun de nous à réaliser, personnellement, au secret de son âme, des découvertes ?"(NI,156) Nous tâcherons dans les pages suivantes de déceler en quoi pouvaient consister "ces découvertes".

Le véritable sens de l'inquiétude gidienne n'a pénétré Daniel-Rops qu'après des années de réflexion et de lectures maintes fois reprises. Parce que l'oeuvre de Gide montre "une perpétuelle métamorphose" (9) et parce qu'on y perçoit de multiples façades, Daniel-Rops constate qu' "il n'étudiera pas Gide mais Gide à travers lui-même" (NI,157). Pour Daniel-Rops, Gide est celui qui ne se satisfait pas d'une médiocrité paisible et stable. Il cherchait "une vie dense" (NI,164) ; il visait à jouir de toutes"les nourritures terrestres" ; mais cela ne lui suffisait pas : " Un immense désir " (NI,164) l'engage vivement et constamment à " chercher sans cesse un au-delà, à dépasser " (NI,164) car ses désirs perpétuels, ses faims, ses soifs ne sont que"l'image adorable de désirs plus profonds" (NI,165), d'une union et d'une communion avec tous les êtres. Cet " au-delà " communiquait à Daniel-Rops le message d'un absolu, le sentiment d'un éternel et d'une transcendance et correspondait au besoin éprouvé alors par le jeune auteur en quête

de lui-même.

Quant à la signification que revêt pour Gide ce mot " inquiétude ", Daniel-Rops abonde dans le sens de l'ami de Gide, Charles Du Bos qui maintient que le mot manque de force. Il lui aurait substitué " trouble " qui décrivait mieux l'état habituel de Gide. A cet égard, voici ce que pense Daniel-Rops :

> "Il faut donc écarter sinon le mot, du moins le sens habituel qu'a ce mot inquiétude, ou bien le charger, l'alourdir, pour qu'il descende plus profond, en ce point secret de l'âme où l'homme en des instants de génie, prend conscience de l'essence même de son être(NI,169)."

Phrase significative ! Il arrive en effet que cet approfondissement de l'idée d'inquiétude chez André Gide pousse Daniel-Rops à faire réflexion sur lui-même. Il essaye alors de mesurer le sens et la portée de l'homme en rapport avec le monde et sa destinée. Il se préoccupe de ces valeurs que sont l'univers, l'existence, l'ordre. Cette inquiétude gidienne l'empêchera d'être satisfait jusqu'à ce qu'il découvre et pénètre "l'essence même de son être"(NI,169).

" Nathanaël, jette mon livre(..)"(10). Quel est le sens de ce conseil donné par Gide et que Daniel-Rops interprète comme sa "leçon suprême"(NI 180) ? L'auteur veut-il nier par là tout ce qu'affirme son livre ? En apparence cette conclusion des "Nourritures terrestres", trois fois répétée, pourrait signifier le contraire des affirmations de

Gide, mais Daniel-Rops nous propose une autre explication : "M. Gide a voulu enseigner à chacun - perfidement - à être plus intensément soi-même"(NI, 161). L'oeuvre gidienne soulève une multitude de questions. Or, ce n'est pas la réponse à la question qui importe, c'est la question elle-même. C'est à chaque individu d'y trouver sa propre solution. Il ne se contentera pas de la solution de son camarade, ni de celle de Gide lui-même.

Sans doute, Daniel-Rops a fait sienne la leçon préconisée par Gide : "de s'éprendre de son inquiétude" (11). Pour lui l'inquiétude deviendra un "ferment" qui l'obligera à garder la vision d'un monde meilleur ; à mettre de l'ordre là où il n'y a que désordre, à chercher le sens de l'être dans un monde qui penche vers l'absurde, à ne pas fixer de limites à ses désirs ; à espérer toujours une vérité" plus haute"(NI, 19) à "maintenir vivant l'espoir du renouveau" (NI, 17).

Ernest Psichari - "un message de l'inquiétude la plus pure"

Nous savons tous que c'est dans une situation de combat, dans une existence dure que l'homme se cherche. Il peut se demander, à toute heure, pourquoi la lutte, la souffrance ? Quelle utilité peuvent avoir les tristesses, les angoisses ? Mais quant au drame intime de l'homme s'ajoute le drame extérieur de la guerre, alors ces questions deviennent plus pressantes encore. Pourquoi le désaccord parmi les individus et parmi les nations ? Pourquoi ces multiples morts sur les champs de bataille ? Autant de questions que les hommes se posent devant la dureté d'une guerre. Chaque génération a ses problèmes à résoudre mais pour l'homme du vingtième siècle, ces interrogations se renouvellent sans cesse car la guerre ou sa menace n'est jamais bien loin.

La vie de Daniel-Rops comme celle de tous les Français de son temps fut traversée par deux guerres mondiales. En pleine jeunesse d'abord - il avait quinze ans en 1916 - puis vingt cinq ans plus tard, il en subit les épreuves terribles. Pendant les longs mois de l'occupation qui suivirent la débâcle de 1940, il s'adonna plus que jamais à la lec-

ture et composa diverses oeuvres parmi lesquelles Psichari. Dans la préface de cette publication il nous fait part de ses réflexions :

> "Aux heures les plus noires du début de l'épreuve, quand tout livre semblait avoir perdu le pouvoir de nous requérir, des pages se sont offertes à nous, pures, où rien ne se trouvait de ces contaminations trop familières, mais où le meilleur de nos angoisses était à jamais magnifié(..)rejetant ces journaux où éclate si cruellement la vanité des silences et des propagandes, nous rouvrons ces livres où nos craintes d'aujourd'hui sont reliées à nos meilleures raisons de vivre(..) C'était Péguy et Psichari que je relisais dans ces heures nocturnes où la guerre se mettait en marche"(PS, 2).

Il est bien clair que la lecture de ces deux généreux combattants qui payèrent de la vie leur dévouement à la patrie, a nourri la pensée de Daniel-Rops, pendant cette période angoissante. Aussi allons-nous tenter d'analyser, l'une après l'autre, cette double influence.

Ernest Psichari d'abord ! Certes, "les nobles et vigoureuses cadences du Voyage du Centurion"(PS,3) ont été une lumière sur la route de Daniel-Rops à cette triste époque. Non sans intérêt pour nous est le fait que cette lecture ne marque pas sa première rencontre avec Ernest Psichari qui lui avait déjà communiqué "un message fraternel" (PS, 4). Mais les pages relues alors " évoquaient pour lui ", dit-il, " ces heures d'enfance où pendant l'autre guerre, il les lisait dans la ferveur de ses quinze ans"(PS, 5). Au début de la guerre 14 - 18, il a été bouleversé par l'image inoubliable de ce jeune aîné, Psichari, tombé au champ d'honneur. C'est dans l'Illustration(12) qu'il a lu pour la premièr

fois ces"brûlantes pages," Le Voyage du Centurion,qui ont marqué d'"un ineffaçable sceau" son adolescence, et qui n'ont jamais cessé d'avoir sur lui " la valeur de Sésame" (13).

Psichari s'est identifié avec Maxence, son personnage autobiographique : " Maxence a une âme. Il était né pour croire, et pour aimer et pour espérer. Il avait une âme faite à l'image de Dieu, capable de discerner le vrai du faux, le bien du mal ! "(14). C'estlà un des passages qui ont le plus marqué Daniel-Rops. Comme il l'avait fait pour Pascal, il appréciait tellement les perles de la pensée de Psichari qu'il les apprenait par coeur.

Mais parlons maintenant de sa seconde lecture de Psichari vingt cinq ans après la première, où il suivait le conseil du savant anglais, François Bacon, selon lequel certaines oeuvres doivent être "avalées", tandis que d'autres doivent être"mâchées et digérées". Daniel-Rops relisant son cher Psichari, s'inspire de son exemple et affirme que "toute une génération se trouve en lui" (PS, 3).

Il est vrai qu'en tant que témoin de son temps, Psichari livra un message que Daniel-Rops traduit comme l'"inquiétude, la plus pure, la plus grande des inquiétudes humaines"(PS, 2).

Mais avant d'en arriver là, ce jeune homme remarquable par la vivacité de son esprit avait connu, de bonne heure, une période d'inquiétude pour ainsi dire inapaisée, une inquiétude marquée par des échecs et des désordres tels qu'il avait songé au suicide. Sa tentative manquée, le désespéré se redresse et "de cette tragédie sort un homme nouveau" (PS, 50) porteur d'une nouvelle inquiétude - celle de l'ordre, de la discipline et de l'Infini. Voilà le point de ressemblance entre le maître et le disciple ! Deux hommes inquiets dans leur jeunesse pour qui l'inquiétude est devenue quelque chose de riche, de fécond, de positif.

Ne trouvant en lui-même aucun principe d'ordre, Psichari fut obligé de chercher hors de lui-même, et c'est au "métier des armes" (PS, 66) "comme à une école d'ordre intérieur et de discipline" (PS, 66) qu'il a demandé la discipline qui lui manquait. La vie d'officier vécue dans les sables de Mauritanie ne suffit pas à calmer sa brûlante inquiétude mais servit plutôt à enmviver la flamme. La solitude du désert l'obligea à réfléchir, à s'examiner, à aspirer à l'ordre parfait et à la vérité totale.

Il y avait trois ans que la soif de Dieu le dévorait avant que la lumière de la Grâce divine le touchât et qu'il s'agenouillât et se soumît au Christ. Croyant au sens fort du terme, il vécut intensément

sa vie chrétienne, visant à atteindre les sommets de la perfection. " On le voit de jour en jour se dépouiller et se spiritualiser "(15). Par l'armée il a trouvé la voie humaine de la discipline, et par l'Eglise la voie divine de docilité au Seigneur.

Ernest Psichari, " le soldat français méhariste " en qui renaît le "Centurion du Christ" (16), voilà le double témoignage que Daniel-Rops veut transmettre de lui à la postérité. Son héros n'eut que peu de temps pour manifester son amour de la patrie et son amour de l'Eglise. Cependant, malgré la brièveté de sa vie, son "témoignage a été abondant" (PS, 4). On trouve dans l'Appel des Armes cette prière : "Si vous le voulez, donnez-moi la grâce de mourir dans une grande victoire et faites alors que je voie au Ciel votre splendeur"(17). Le 22 août 1914, il tomba frappé d'une balle ennemie, après une journée de lutte héroïque, le chapelet à la main.

La lecture de la vie de Psichari a incité Daniel-Rops à repenser "la nécessité de la discipline, l'appartenance à une filiation historique, l'angoisse pascalienne devant l'énigme de la vie, l'exigence du sacrifice, la rédemption par le sang"(PS, 4). La discipline, la volonté de "se conquérir par la violence",(PS, 45) comme dit Maxence, est un héroïsme véritable qui amènera Psichari au salut chrétien. Il s'agit, non seulement d'une discipline extérieure, mais plus encore d'une

discipline intérieure : "le désir de renoncement" (PS, 63) et de " la servitude volontaire et totale "(PS, 62). La discipline pour Psichari n'était pas une fin en elle-même, c'était un moyen de se spiritualiser.

Ensuite "l'appartenance à une filiation historique ! " (PS, 4). Digne d'être notée est d'abord sa filiation familiale, et pour notre part nous voulons signaler que Daniel-Rops estime grandement l'attitude de Psichari par rapport à ses ancêtres. Le petit-fils de Renan ne tient pas à se désolidariser de son afeul ni à prendre une revanche sur sa mémoire. Confiant dans la puissance de la Communion des Saints, il prie pour que l'âme de son grand-père ne soit pas condamnée. Ainsi apparaît dans toute sa signification sa filiation avec l'Eglise. " Je sens, dit-il dans Les Voix, qu'il y a par-delà les dernières lumières de l'horizon, toutes les âmes des apôtres, des vierges, et des martyrs, l'innombrable armée des témoins et de confesseurs,.. nous désirons de tout notre amour leur pureté, leur humilité(..)nous concevons que l'on puisse aspirer à la perfection" (18).

Et non moins importante est sa filiation avec la patrie. Son amour pour la France était pour lui un instinct presque fondamental. Il croit qu'en chaque individu résident les espoirs et l'avenir du pays. " C'est de nous ", dit-il, " que dépend le salut de la France, donc celui du monde et de la civilisation "(19). Nous verrons plus tard que

cette idée de " l'appartenance à une filiation historique " (PS, 4) jouera un rôle capital parmi les solutions proposées par Daniel-Rops pour guérir le monde de son inquiétude.

Indissociable de la vie de Psichari est " l'inquiétude qui procède de l'angoisse de Pascal "(20). Dans le silence éternel du désert, il s'enchantait de la lecture de Pascal.

Avec lui il s'avance vers l'Absolu ; avec lui il se convainc que la vie doit avoir un but, un sens, sous peine d'aboutir au néant. Il en conclut que l'armée n'est qu'une étape de passage où il s'appliquera avec toute sa sincérité à bien remplir son rôle. Pour cette raison, il y observera " un système moral d'une obéissance et d'une loyauté sans replis "(PS, 72).

" L'exigence du sacrifice et la rédemption par le sang!" Pour Psichari ces deux éléments semblent inséparables. "Cette volonté de sacrifice " (PS, 51) va prendre sa signification totale en participant " au mystère du Rachat "(PS, 52). Sa conception de la mission et de la vocation du soldat est extrêmement élevée. Le soldat est celui qui s'immole, qui se dépasse dans le sacrifice et qui se donne aux autres par l'immolation de soi-même. Il s'engage à une vie d'obéissance, de dévouement et " sa grandeur est dans son absolue servitude "(PS, 102).

Dans L'Appel des armes Psichari définit cette position exaltée du soldat : "Nous savons bien, nous autres, que notre mission sur la terre est de racheter la France par le sang"(21).

Voilà les leçons qu'Ernest Psichari a apprises à Daniel-Rops. Une remarque cependant et qui a son importance à l'heure actuelle, tout ce que Psichari a écrit au sujet de la gloire guerrière n'est pas accepté par Daniel-Rops. Psichari écrivait en 1913, en plein enthousiasme patriotique, tandis que Daniel-Rops et tous les "fils de la guerre" ont vu après le traité de Versailles "une victoire mutilée, un temps de désordre, d'inquiétude et d'inflation" (22). Ce qui importe pour Daniel-Rops, c'est le témoignage d'Ernest Psichari dont il voulut s'inspirer pendant la lourde période de l'occupation, le témoignage d'un vaillant soldat et d'un homme fidèle à sa vocation et auquel on peut justement décerner le noble titre de "Centurion du Christ".

Peguy est l'homme de l'espérance

Charles Péguy, un témoin du vingtième siècle

Après avoir examiné comment quelques écrivains ou philosophes ont à titres divers excité la réflexion de Daniel-Rops, il sera bon dans cette première partie, de nous arrêter plus longuement sur celui qui exerça, semble-t-il, sur notre auteur, l'influence majeure, décisive, ineffaçable. Il s'agit de Péguy qui orienta vers le monde moderne la pensée de Daniel-Rops. Ce dernier a non seulement reconnu officiellement Péguy comme maître à penser mais il a encore précisé dans quelle mesure il le fut : "Si Péguy nous paraît aujourd'hui un de nos maîtres, sans doute l'est-il de trois façons"(23).

Avant de fixer notre attention sur ces "trois façons", il n'est pas inutile d'observer que l'un des maîtres qui enchanta Péguy n'était autre que Pascal dont nous avons déjà signalé l'influence sur Daniel-Rops. "J'étais heureux de lire Pascal", dit Péguy, "parce que j'ai gardé pour ce chrétien une admiration singulière, inquiète" (24). Aux alentours de sa vingt-huitième année, Péguy s'est plongé dans une étude de Pascal et c'est peut-être par le biais de l'inquiétude métaphysique qu'il a découvert son affinité avec lui, ce qui établit une certaine unité et continuité entre leurs oeuvres, malgré trois siècles d'écart. Ce contact a placé Péguy "pour la première fois face à face avec le

monde spirituel" (25), car l'auteur des Pensées lui offre des considérations sur l'homme aux prises avec sa propre misère et sa propre grandeur, sur le but et le sens de la vie, sur la possibilité de la sainteté.

Ces grands thèmes enracinés si fortement dans l'âme de Pascal apparaissent, en filigrane, dans la plupart des écrits de Péguy, "ce chef de bataille, ce chef de prière" (26), comme l'écrit admirablement Daniel-Rops dans le livre qu'il lui a consacré. Péguy, en effet, ce "livre d'intelligente vulgarisation", publié en 1932, "dégage son actuelle portée" (27). Petit à petit, il faisait son tour du monde et "c'est peut-être des ouvrages sur Péguy, le plus traduit actuellement (1937) en diverses langues" (28). Mais n'oublions pas qu'au temps où parut l'oeuvre de Daniel-Rops, très peu de gens lisaient les ouvrages de Péguy, en vente pour quelques sous chez les vieux bouquinistes des quais de la Seine. Aussi est-il intéressant de noter que Daniel-Rops fut un des premiers à mettre en lumière Péguy, "rejeté par l'Etat, l'Eglise et l'Université" (29), et aujourd'hui réputé comme l'un des plus grands parmi les témoins et les prophètes du vingtième siècle. Une grande qualité de Daniel-Rops fut cette puissance de pénétration, cette acuité d'intelligence, qui lui permit de juger avec perspicacité, cet homme de non-conformisme appelé à devenir un des plus vigoureux

??

"Notre cher Péguy"

et des plus sûrs maîtres à penser de notre époque.

Qu'a donc discerné Daniel-Rops en Péguy pour que ce dernier lui soit "un guide, un introducteur au mystère de destin spirituel" (30) ? D'abord et avant tout, il l'a vu sous l'angle d'un homme inquiet, de cette inquiétude en quelque sorte exemplaire, qui ne pouvait pas se satisfaire ni se reposer en face du mal dans le monde. Péguy a cru sincèrement que "tout être qui n'engage pas personnellement la lutte, est complice" (PE, 160) et pour cette raison, il se dresse et proteste contre ce monde. C'est en cela précisément qu'il a influencé Daniel-Rops :

> "Par ses dénonciations d'abord : le premier, il a su dénoncer les hérésies majeures du monde moderne, cette subversion qui proclame "l'argent devenu maître à la place de Dieu", qui fait de la masse le suprême pouvoir, de l'intelligence un jeu desséchant, du coude à coude social une affreuse et sanglante mêlée" (31).

Pour mieux comprendre Daniel-Rops, examinons un peu cette prise de position de Péguy. Que de fois celui-ci a incriminé à juste titre le monde moderne, "où nous sommes aujourd'hui sous le règne incontesté de l'argent" (32). Mais notons bien que jamais Péguy ne dénonce l'argent en tant que tel. Il en pèse plutôt le mérite. "L'argent est hautement honorable", dit-il (33). De plus, il n'en ignore

point la nécessité car "on ne peut pas vivre sans argent" (34). "Jean Coste a le droit de nourrir sa femme " (35), Péguy ne le nie pas ! Mais le monde d'argent que Péguy condamne c'est celui qui aboutit à "cet étranglement économique, d'aujourd'hui, cette strangulation scientifique, froide, rectangulaire, régulière, propre, nette(..)" (36). Ce qu'il dénonce et à maintes reprises, c'est le mauvais emploi de l'argent érigé en but au lieu de rester un moyen ; c'est l'argent, maître et dieu ; c'est l'omnipotence et la domination de l'argent.

Voilà un leitmotiv qui retentit dans l'oeuvre de Péguy. Voilà, me semble-t-il, l'une des raisons de la profonde admiration que Daniel-Rops lui a vouée. De fait, il y a entre eux une certaine parenté d'esprit. Ils s'appliquent l'un et l'autre, chacun à sa manière, à découvrir les racines et les dimensions de ce mal du monde qu'est l'argent. On retrouve l'inspiration de Péguy dans La misère et nous où Daniel-Rops s'oppose au désordre provoqué par "Le temple de l'argent" (PE, 145), qui tourne le regard de l'homme vers la matière et loin de Dieu.

Reprenons maintenant cette série de dénonciations qui illustrent, selon Daniel-Rops, l'originalité de l'esprit de Péguy.

"Un des premiers, il a vu que le machinisme moderne, si l'on veut une 'Cité harmonieuse', a besoin d'être contrôlé par la charité et soumis à un ordre humain. Un des premiers, dans nos temps d'injustice, il a dénoncé cette injustice suprême d'un monde qui, tout en décrétant l'argent-roi, condamne des milliers d'hommes à la misère. Et combien d'autres dénonciations sont sorties de cette plume qui a su placer au pilori les vices de notre temps : l'intellectualisme et le matérialisme, la lâcheté et le mensonge(...)" (37).

Il est intéressant de constater que vis-à-vis du machinisme, Péguy soutient la même position qu'à l'égard de l'argent. Ce n'est pas le machinisme en tant que tel qu'il a condamné mais un machinisme qui entrave l'homme et en fait un automate privé d'âme. Ce n'était pas l'homme qu'il dénonçait mais l'injustice de l'homme qui, par sa manière avare et mesquine, pousse son frère humain à un état de misère, "c'est-à-dire dans l'angoisse permanente du pain du lendemain" (38). Telle condition permettant à la personne non de vivre mais de survivre à peine, tue en lui l'espoir et l'amour en même temps qu'elle nourrit sa haine et son désespoir. Ayant ainsi reçu le message de Péguy, Daniel-Rops ne peut rester indifférent à cette misère qui "attaque l'homme, le cerne, le bloque, puis le déchire et le détruit" (PE, 151) . Prenons garde cependant car il faut toujours distinguer en effet entre les positions prises par Péguy. Il est adversaire, c'est vrai, de l'intellectualisme universitaire, mais il reste plein de respect pour

la pensée littéraire d'un Platon, d'un Hugo ou d'un Corneille ; Péguy est opposé au matérialisme, mais épris de ce monde matériel enraciné dans la puissance de l'esprit ; il s'insurge contre la lâcheté et le mensonge, mais il croit à un code de valeurs, où l'honneur et l'honnêteté ont toujours leur place.

Or, ce qui importe à Daniel-Rops, ce n'est pas tant l'aspect de dénonciation, car "dénoncer n'est rien" ; c'est dans la mesure où Péguy veut bâtir un monde nouveau basé sur les valeurs spirituelles, qu'il a laissé dans l'âme de son disciple une profonde empreinte. Toute son oeuvre, en effet, illustre son souci de rejeter la pesanteur de la misère et de restaurer le règne de l'amour. C'est là que nous voyons la deuxième façon dont il a marqué Daniel-Rops. "Il (Péguy) s'appuie sur des réalités solides : l'amour du métier(...)l'amour de la patrie(...) l'amour du prochain(...)l'amour de la famille" (39).

L'honneur du travail et du travail bien fait - qu'il soit de la main ou de l'esprit - c'est le thème dont Péguy est le chantre ! Que de fois il fait l'éloge, dans l'Argent, des gens d'Orléans qu'il a observés dans sa jeunesse car "tout leur travail était une prière. Et l'atelier un oratoire" (40). Il a consacré quelques-unes de ses plus belles pages à la louange de l'humble travail du peuple tel que "rempailler des chaises", quand il se fait "exactement du même esprit et du

même coeur, et de la même main, que ce même peuple avait taillé les cathédrales" (41). Par le travail, l'homme peut atteindre les valeurs spirituelles les plus hautes, puisqu'au travail se rattache la doctrine du salut. Péguy, comme Jeanne d'Arc, veut sauver toutes les âmes. Comment réaliser ce salut ? Par la Cité harmonieuse où les citoyens travaillent et collaborent à l'harmonie de l'ensemble. "Les oeuvres de Péguy", dit Daniel-Rops, "sont comme de longues laudes chantées en l'honneur du travail et de son éminente dignité" (PE,).

L'amour de la famille : A l'amour du métier sont liés le respect et l'amour du foyer dont Péguy évoque les plus beaux souvenirs et les joies les plus humbles. Ce sont les plaisirs simples des anciennes familles françaises qu'il a connues, où "tout était une élévation, intérieure, et une prière, toute la journée, le sommeil et la veille, le travail et le peu de repos, le lit et la table, la soupe et le boeuf, la maison et le jardin, la porte et la rue, la cour et le pas de porte et les assiettes sur la table" (42). Daniel-Rops souhaite que l'oeuvre de Péguy glorifie la femme ; "la première ouvrière", (43) qui met tout en ordre, et surtout la mère de famille dont le travail à la cuisine, au coeur du foyer, reste si souvent caché et passe inaperçu.

L'amour de la patrie : Comme cet idéal tient à la

"chair" de Péguy ! Non seulement son oeuvre s'ordonne autour de la patrie mais sa vie, il l'offrira généreusement pour sa défense ! Son patriotisme, pour une bonne part fruit de la grande et héroïque mission qu'il attribuait au peuple de France, s'était souvent manifesté dans son oeuvre :

> "Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle,
> Mais pourvu que ce fût dans une juste guerre.
> Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de terre
> Heureux ceux qui sont morts d'une mort solennelle" (44)

De même qu'il a combattu toute sa vie aux frontières spirituelles et intellectuelles, de même il n'a pas écarté la pensée de combattre aux frontières de la "guerre dont il espérait un monde meilleur" (45).

Toutefois il est important de souligner que s'il a souhaité l'occasion de lutter pour la défense de sa patrie menacée, il n'a point voulu que son pays s'imposât jamais par la force à n'importe quel autre. Daniel-Rops ne trouve pas plus en lui l'image d'un nationaliste que d'un chauviniste, mais celle d'un vrai patriote qui en servant la cité terrestre a servi la cité de Dieu :

> "Heureux ceux qui sont morts pour des cités charnelles.
> Car elles sont le corps de la cité de Dieu" (46).

L'amour du prochain ! Péguy incarne la vertu de charité en la personne de sa Jeanne d'Arc, celle qui est poussée irrésistiblement à se donner aux autres, celle qui par sa vocation lutte contre la guerre, l'injustice et la souffrance humaine, celle qui veut accomplir le salut de l'humanité tout entière. Daniel-Rops croit que la charité chrétienne de Péguy idéalisée par Jeanne-d'Arc "passe outre à toutes barrières sociales, morales ou autres, pour forcer le mal dans ses retranchements, vertu terrible qui peut exiger l'immolation de soi" (47). La tâche de Péguy, c'était de restaurer le règne de la charité dans un monde où toutes les forces de la société, même l'Eglise, ne s'en souciaient guère. Pour Daniel-Rops, cette doctrine fondée sur la charité est comme "une inéluctable obligation de conscience"(MN,96)et la plus valable façon de "briser la coque d'égoïsme et de négligence responsable de la misère du monde"(MN,97)Jusqu'ici, Péguy, cet écrivain surprenant, qui non content de dénoncer s'efforce de bâtir, plaît à Daniel-Rops sans lui suffire encore . Mais voici la troisième "façon" dont il a été son maître : "Reste le dernier témoignage, celui qui assure la maîtrise , celui de la vie et de l'acte" (48). Dans la totalité de sa vie, Péguy est fidèle à ce qu'il croit et écrit. C'est l'homme Péguy, homme de l'époque moderne vivant cette existence de labeur et de pauvreté, qui symbolise aux yeux de Daniel-Rops l'héroïsme quotidien. Jeune de coeur, Péguy n'avait pas

peur de "lutter pour des idées généreuses" ; il n'hésitait pas "à s'engager, à courir le risque" (PE,111). Il proteste contre l'habitude, qui favorise "l'appauvrissement et le dessèchement de l'âme" (PE,168).

C'est la justice qu'il cherchait, discernant toujours entre la réalité et les faux simulacres de la vertu. Telle fut l'affaire Dreyfus, "celle de la justice absolue" (PE,169), l'affaire "élue dans l'histoire de France, d'Israël et de la chrétienté" (49). Mais dès que Péguy s'était rendu compte que tout n'y était pas sans corruption, que les chrétiens, les révolutionnaires et les anarchistes s'enrichissaient de cette crise politique, il s'indigna et risqua jusqu'à la sécurité matérielle pour proclamer la vérité.

Que Daniel-Rops s'inspire de Péguy pour combattre les maux de sa génération tels que le productivisme ou le machinisme, cela va de soi, et nous y reviendrons dans la suite.

Pour l'instant il me paraît préférable de conclure cette étude sur les rapports de Péguy et de Daniel-Rops en approfondissant la doctrine qui les unit, c'est-à-dire, la Communion des Saints, qui donne la clé de la pensée péguyste. Comme nous l'avons déjà constaté, Daniel-Rops envisage Péguy sous l'angle de son humanité, et Péguy pour sa part voit les saints dans la réalité de leur humanité. Il aperçoit les saints

dans l'état du devenir et non tout faits. "Le saint est d'autant plus saint qu'il accomplit plus parfaitement son métier d'homme" (50). La Communion des Saints se situe dans l'humanité où "toutes les prières, toutes les épreuves ensemble, tous les travaux, toutes les vertus ensemble de Jésus et de tous les autres saints ensemble, toutes les saintetés ensemble travaillent et prient pour tout le monde ensemble, pour toute la chrétienté, pour le salut de tout le monde. Ensemble" (51). Cette doctrine, chère à Péguy, a influencé d'une manière profonde et durable Daniel-Rops : elle constitue un des thèmes favoris de ses romans et c'est la solution la plus efficace qu'il propose pour résoudre les problèmes du monde.

En conclusion que pourrions-nous faire de mieux que de présenter au lecteur le texte où Daniel-Rops lui-même a résumé pour nous, les multiples leçons de Péguy :

> "Il nous a appris à défendre le spirituel, à chercher la Vérité, à sauver les âmes en détresse, à rejeter la médiocrité. Il nous a appris à connaître à porter sur toute chose le regard de l'âme. Il nous a donné le goût de l'intuition. Péguy est poète avant tout, et son oeuvre est, dans le désordre du monde, une révolte, un plaidoyer pour l'espérance et une exaltation de la condition humaine" (52).

Benjamin Crémieux 1928

<u>Encore d'autres maîtres</u>

Outre les grands noms précédents, Daniel-Rops compte encore d'autres maîtres, sans doute moins importants, mais dignes cependant d'être mentionnés. Réfléchissons un peu sur <u>Carte d'Europe</u>, ce précieux ouvrage de critique littéraire, résultat d'une énorme lecture et qui renferme des aperçus "clairs, consciencieux, bien informés et très originaux" (63). L'auteur analyse le rôle de l'inquiétude sur sept auteurs, en sept pays différents, à l'époque contemporaine ; il s'agit de Strindberg, Conrad, Tchékov, Unamuno, Pirandello, Rilke et Duhamel. L'auteur tient à marquer, non seulement l'enrichissement que ces auteurs ont apporté aux lettres françaises, mais il veut surtout montrer que lui-même a "senti en eux des maîtres et plus que des maîtres des frères aînés" (CE,30).

Quels sont les caractères communs à ces auteurs et qui lui permettent de les grouper en une même famille ? Le signe essentiel, ici encore, c'est "le sentiment de l'inquiétude" qui, aux yeux de Daniel-Rops est le seul qui donne un sens à la vie ; c'est "une sorte de frémissement, de tourment âpre et désespéré, une insatisfaction constante, pour tout dire une inquiétude" (CE,20).

A vingt-sept ans, quand il écrivit <u>Carte d'Europe</u>,

Daniel-Rops cherchait une manière de s'évader de lui-même et la lecture des auteurs précités lui en offrait l'occasion. En les lisant, il en était fasciné car il vibrait aux résonances qui viennent de la profondeur de l'âme, du désir de la connaissance de l'être, d'une recherche d'un dieu ou de Dieu. "Il a senti en eux, nous dit-il, un effort pour sortir des limites humaines, pour les dépasser dans le sens de l'au-delà."

L'inquiétude de Strindberg, a grandi avec lui dans son enfance "morose" (CE,10) ; elle l'a suivi durant son adolescence qu'il vécut "renfermé et soupçonneux" jusqu'à dix-huit ans où commença sa jeunesse "instable" (CE,11). Nietzsche, Kierkegaard et Ibsen - autant de maîtres chez qui l'auteur suédois puisa un certain individualisme. Insatisfait il recherchait encore un "au-delà". Ce tourmenté avait "le désir impérieux de se connaître". Daniel-Rops a vu en "cette âme toute vivante" un être désemparé qui malgré son pessimisme extrême "cherche un sauveur" (CE,29), mais la grande leçon que Strindberg lui apprit c'est que "les choses de l'âme exigent un silence, un recueillement, une méditation" (CE,30).

Conrad, un aventurier de la mer ? Daniel-Rops voit, en lui beaucoup plus que cela ! Ses courses au loin lui fournissent les moyens d'arriver à une connaissance plus intime des êtres humains, des

âmes plongées dans l'agitation. Ses romans conduisent les lecteurs à travers des voyages imaginaires, des dépaysements tragiques, à étudier le rôle de la volonté humaine chez des personnages en lutte contre leur destin ou contre les forces de la nature. Ses héros vivent dans un monde à part où ce qui compte, c'est "le jugement de leur conscience, la décision de leur propre esprit" (CE, 83). Ils incarnent à peu près tous les problèmes de l'homme, aux prises avec le sens de la vie et la poursuite de la vérité. Ce qui fait la richesse de l'oeuvre de Conrad, d'après Daniel-Rops, c'est :

> "un idéal d'amour, d'union, de pitié, un humanitarisme sincère que les meilleurs parmi les hommes de l'Empire acceptent et voudraient voir devenir la loi politique de leur pays(...) une image si noble, en même temps que si émouvante de la vie" (CE, 83).

Une analyse lucide et pénétrante de la souffrance par laquelle ses personnages révèlent leur état d'âme "subconscient", c'est le thème le plus fréquemment abordé par l'écrivain russe Tchékhov, et c'est peut-être celà qui lui vaut d'être salué par Daniel-Rops comme un maître. L'auteur de la Mouette s'attache à décrire l'existence quotidienne, et il y trouve en plénitude des éléments tragiques pour son oeuvre. Dans ses héros, Daniel-Rops a su discerner "une inquiétude constante" dont nulle forme n'est exclue : qu'il s'agisse de morale ou de

psychologie, de métaphysique ou du monde matériel. Un sens profond de l'humanité, le regard porté vers l'au-delà, (sans qu'il apparaisse toujours), l'approfondissement du "moi" intérieur et l'angoisse inexprimable qui vient de cette descente aux abîmes du coeur humain - voilà, certes, un ensemble d'éléments d'une extrême richesse auxquels Tchékhov nous aide à devenir plus sensibles, et que Carte d'Europe en fait foi. Daniel-Rops a su le découvrir et l'apprécier dans l'oeuvre du dramaturge slave et il a pris soin de nous révéler que là gisait pour lui le secret de son influence :

> Cette adhésion si consciente au réel, cette délicatesse dans la peinture de l'humain, cette peur de la mort qui hante ses oeuvres, ce tourment qu'il s'efforce de masquer, tout cela fait de Tchékhov notre aîné et notre maître (CE,120).

Des régions septentrionales de l'Europe, descendons maintenant jusqu'en Espagne où Daniel-Rops va nous présenter la personne de Miguel de Unamuno, (1864 - 1936), un des plus grands écrivains de la péninsule et un des esprits le plus érudit de notre temps. Dès l'enfance assez bizarre, il est hanté par la réalité de la mort, ce qui fait naître en lui un tourment qui durera sa vie entière. D'où, une inquiétude constante qui ne diffère pas beaucoup, quant à son évolution, de celle qu'a connue Daniel-Rops. Comme ce dernier, d'une inquiétude négative concernant la "terreur de la mort" (CE,129), il a passé à "une inquiétude fécon-

de" (CE, 129), "la grande inquiétude, la faim atroce qui ne s'apaise jamais" (CE, 130), l'unité de la personne humaine, la vie de l'âme qui donne de l'esprit au monde, le besoin d'approfondir le "moi" complexe et multiple, ce sont les thèmes de cet écrivain vigoureux et fuyant autant que multiforme et contradictoire ; ce sont les voies par lesquelles il atteint Dieu. A la base de ses angoisses, il y a le doute ! Mais il a perçu dans un doute actif, qui se cherche, une fécondité et une "valeur rédemptrice" (CE, 145). C'est grâce à celà que Daniel-Rops a pu en faire un de ses maîtres (CE, 146).

inutile

En France en particulier, l'oeuvre de Luigi Pirandello (1867 - 1936) jouit d'un succès énorme car le monde contemporain s'y reconnaît. Le "Hamletisme", cet esprit d'indécision par excellence, submerge ses drames dans une sorte de brouillard et ses personnages sans équilibre oscillent sans cesse sur le but à suivre. Le thème du "dédoublement" - c'est-à-dire "les conflits entre l'être et le paraître" (CE, 185), le réel et l'irréel- est sujet chez lui à de telles variantes qu'il dépeint l'homme comme morcelé en deux, six, cent, voire mille personnages. A l'irréel il donne toujours la supériorité, comme le fait remarquer Daniel-Rops. Il résume dans la phrase suivante l'objection majeure qu'il adresse à Pirandello :

"à force de dissocier l'individu, il finit par ruiner la base même du tragique, c'est à dire non seulement la base de l'art théâtral, mais le fondement même de la vie(...)"(CE,194).

Ce fut cette découverte qui aux yeux de Daniel-Rops mérite le titre de "maître" à Pirandello, car c'est "dans la mesure où ils (les écrivains de Carte d'Europe) favorisent en (lui) les découvertes qu'ils sont ses maîtres" (CE,194).

C'est par l'étude d'un auteur français que se termine Carte d'Europe. La noble position que l'auteur de Salavin prend vis-à-vis de l'humanité justifie l'attirance qu'il exerce sur Daniel-Rops. Humaniste, aimant l'homme jusqu'au plus profond de son coeur, passionnément désireux de pénétrer sa propre âme comme celle d'autrui, qui savait apprécier la valeur de la souffrance, sans négliger pour autant le règne du bonheur dans le monde présent - voilà le Duhamel qui a tant appris à l'analyste de l'âme que fut Daniel-Rops. Qu'est-ce qui les sépare pourtant ? Une chose très importante : n'acceptant pas l'idée d'une vie future, Georges Duhamel a refusé la recherche métaphysique, ce qui, selon Daniel-Rops, était "la conséquence d'une absence totale d'inquiétude" (CE,272).

Nous dirions pour conclure, qu'une pensée commune,

d'après la critique de Daniel-Rops, lie entre elles les oeuvres de ces auteurs européens. Après avoir approfondi ses maîtres, il était possédé d'un désir souverain de saisir aussi complètement que possible la notion de l'être. C'est par eux qu'il a ressenti si impérieusement le besoin de découvrir le sens de l'âme, le sens de l'absolu et, pour tout dire, le sens de l'inquiétude.

L'oeuvre de Daniel-Rops, qu'on la considère au début ou à la fin de sa carrière, dans le domaine de l'essai comme dans celui du roman, de l'histoire profane ou religieuse, manifeste non seulement une connaissance mais aussi un approfondissement de la littérature universelle. Qu'il ait lu et relu, à différentes reprises, pour mieux les méditer, les grands auteurs universels, son oeuvre l'atteste. Il suffit de le citer pour savoir ce qu'a été pour lui la littérature : "les livres(...) nous écoutons en eux vibrer la voix des secrètes confidences"(54) Et nous nous posons la question : quelles sont ces confidences ? Quel est le lien qui l'unit avec tant d'auteurs ? Laissons-le répondre lui-même :

> "Nous sentons qu'une grande inquiétude, qui est nôtre, a déjà fait frémir d'autres âmes, en des temps et en des lieux lointains. Qu'ont-ils tous en commun ? On les sent de la même famille, Pascal, Baudelaire, Rimbaud, Péguy, Bloy, Rivière, Bernanos, Rilke, Claudel"(55).

Que d'autres de la même lignée le passionnèrent encore ! Augustin et

Bernard, Katherine Mansfield, Blake, Gide, Kafka, Holderlin... et la liste est loin d'être exhaustive ! Car la même soif insatiable les pénètre tous, ce goût de l'absolu, qu'ils le situent en Dieu ou dans le néant ! Parce que Daniel-Rops a connu lui aussi cette même faim d'absolu, il s'est tourné vers ceux qui avaient ressenti ce même désir.

En chacun d'eux, il a trouvé un écho de ses propres tourments : leurs oeuvres lui ont fourni un témoignage vivant de l'esprit qui n'était jamais absent de lui :

> "En eux la grande inquiétude bat comme une horloge, jusqu'à l'instant où tout se fixe, à l'heure de l'éternité." (56).

Ce qu'il importe aussi de noter, c'est qu'aux yeux de Daniel-Rops chacun de ces auteurs lui fournit un témoignage, qu'il soit positif ou négatif, de la présence de Dieu. Il y a des témoins en qui l'Esprit se manifeste pour leur faire vivre le dogme chrétien, ils nous apportent le message de l'Absolu ; mais non moins important pour Daniel-Rops seront ceux qui l'affirment. Ce même message, pour ainsi dire "a contrario, par l'absurde et l'échec selon les termes d'une théorie négative(...)"(57). Dès lors certains nous parleront par la "théologie du non" et ce sera le cas de Nietzsche. De toutes façons, on peut dire qu'aux yeux de Daniel-Rops tous ses maîtres eurent le même

mérite et il le déclare, en termes émouvants : c'est la lumière de Dieu qui tombe sur eux.

> "Ils ont toujours marché vers elle, tous. Ils ont été plus ou moins éblouis par elle(...) Mais tous ont en commun ceci, qui est l'essentiel : ils ont le désir de la route sans lequel il n'est pas de route, et pas de voyageur, et pas de recherche ni d'aboutissement"(58).

Références - Chapitre II

1. J.P. Maxence, *Histoire de dix ans*, p. 13.

2. R. Martin du Gard, *Les Thibault*, p. 39.

3. A. Gide, *Les Nourritures terrestres*, p. 17.

4. A. Gide, *Les Morceaux choisis*, p. 250.

5. J.E. Erhard, *Le Roman français*, p. 59.

6. E. Jaloux, "André Gide", dans les *Nouvelles littéraires*, 31 mai 1930, p. 3.

7. M. Arland, *Essais critiques*, p. 37 s.

8. A. Gide *Journal des faux monnayeurs*, p. 111.

9. Henri Clouard, *Histoire de la littérature française du symbolisme à nos jours*, p. 47.

10. A. Gide, *Les Nourritures terrestres*, cité dans (NI, 159).

11. *Ibid.*, cité (NI, 160).

12. Daniel-Rops, "Souvenir d'Ernest Psichari", dans le *Journal du débat*, 7 avril 1933, p. 589.

13. *Ibid.*, p. 590

14. E. Psichari, cité par Daniel-Rops dans *Psichari*, p. 51.

15. Daniel-Rops, "Ernest Psichari" dans la *Revue des deux mondes*, 3 juin 1940, p. 501.

16. *Ibid.*, p. 499.

17. E. Psichari, *L'Appel des armes*, p. 106.

18. E. Psichari, *La Voix*, p. 90.

19. *Ibid.*, p. 114 s.

20. A.M. Goichon, *Ernest Psichari*, p. 391.

21. E. Psichari, *L'Appel des armes* p.169.

22. Daniel-Rops, *op. cit.*, dans Le *Journal du débat*, avril 1933, 569.

23. Daniel-Rops, Préface de *Péguy* par Roussel, p. 9.

24. C. Péguy, *De la grippe*, *Oeuvres en prose* (1898-1908) édition de la Pléiade, p. 123.

25. J. Delaporte, *Péguy, dans son temps et dans le nôtre*, p; 122.

26. P. Dournes, *op. cit.*, 49.

27. J. Delaporte, *Péguy*, Vol. II, p. 360.

28. *Feuillets d'amitié de Charles Péguy*, mars 1955, p. 16.

29. *Ibid.*, oct. 1937, p. 24.

30. Daniel-Rops, Préface des *chercheurs de Dieu* p. 7.

31. *Ibid.*, p. 9.

32. Péguy, *Oeuvres en prose* (1909-1914) éditions de la Pléiade, p. 83.

33. *Ibid.*, p. 1137.

34. *Ibid.*

35. *Ibid.*

36. *Ibid.* p. 1103.

37. Daniel-Rops, Préface de *Péguy* par Roussel, p. 9.

38.	C. Moeller,	L'Homme moderne, p. 12.
39.	Daniel-Rops,	Préface de Péguy par Roussel, p. 11.
40.	C. Péguy,	Oeuvres en prose, p.1106.
41.		Ibid.
42.		Ibid. p.1106.
43.		Ibid.
44.	C. Péguy,	Eve, "Heureux ceux qui sont morts" 8-12.
45.	J. Delaporte,	Péguy, et son temps p. 441.
46.	Péguy,	Eve op. cit., 19-18.
47.		p. 68.
48.	Daniel-Rops,	Préface de Péguy, par Roussel p. 11
49.	C. Péguy,	Oeuvres en prose, (1909-1914) p. 54.
50.	J. Delaporte,	p. 214.
51.	C. Péguy,	Oeuvres en prose (1909-1914) p. 68.
52.	Daniel-Rops,	Préface des Chercheurs de Dieu, p. 7
53.	Benjamin Crémieux,	"Carte d'Europe" dans les Annales, 1 mars 1926, p. 213
54.	Daniel-Rops	Préface de Chercheurs de Dieu, p. 7.
55.		Ibid., p. 8.
56.		Ibid., p. 9.
57.		Ibid., p. 11.
58.		Ibid., p. 9.

DEUXIEME PARTIE

LE MONDE DE L'INQUIETUDE

Ce qui domine dans la pensée de Daniel-Rops, c'est la présence de l'éternelle inquiétude. Combien de fois en effet, n'a-t-il pas répété à ses lecteurs : "Notre temps restera celui de l'inquiétude" (TL,33).

D'abord et avant tout historien, il se sert de l'essai, parce que c'est le genre qui répond au sens "méditatif" de la littérature et "au besoin d'exprimer en un éclair une vision du monde" (1), qui sera pour lui une vision d'inquiétude. Doué d'un grand esprit de finesse, il possédait l'art de pénétrer, d'élargir, de juger et de décrire une position prise devant un problème fondamental. Dans son oeuvre il se souciait beaucoup de subordonner l'intérêt personnel à la découverte d'une vérité féconde. Ses essais abordent tous les domaines : la politique, la sociologie, la métaphysique, mais ce qui nous intéresse ici, c'est que Daniel-Rops en revient toujours à son thème préféré, celui de l'inquiétude.

A cette perspicacité il joint une réelle habileté pour créer dans ses romans et nouvelles des personnages vivants. Il sait

mettre d'innombrables nuances entre les caractères de ses héros, de même qu'il sait varier à l'infini leurs aventures. Pourtant nous pouvons prendre personnages et aventures pour les éléments d'un drame unique dont voici le dessein essentiel : le sentiment de l'inquiétude étudié en lui-même et dans la société, à l'époque qu'il décrit dans les essais. Ainsi l'oeuvre romanesque va lui servir à communiquer et à divulguer le message de ses essais.

Il importe, avant d'étudier cette oeuvre elle-même, de situer le roman en ce temps-là. Au commencement de notre siècle, il consistait à peindre les sensibilités de l'auteur, ses ferveurs, ses désirs, ses pensées, et de cette littérature est né le vrai romantisme, celui qui devait dominer tout le siècle : les désirs de Gide, le monde absurde et révolté de Camus, la "condition humaine" de Malraux. Un trait les marque tous : l'interrogation et l'angoisse quand il s'agit de notre destin. C'est leur manière d'exprimer leur vision du monde et leur vérité intérieure (2).

A cette époque aussi le roman consacré à l'adolescence devient un genre littéraire. La preuve ? Dans la seule décade 1920 - 1930 plus de soixante romans de cette espèce ont paru. Henri de Montherlant, en 1920, avec *la Relève du matin*, contribua à vulgariser

le genre. Que l'adolescence soit à la mode vers 1923, les titres suivants l'affirment : *La Vie inquiète* de Lacretelle, *L'Enfant inquiet* de M. André Obey, *l'Inquiète Adolescence* de Louis Cadourne. Elle le sera plus encore en 1926, et Edmond Jaloux, dans les *Nouvelles Littéraires*, pourra écrire : "L'adolescence est le thème de romans qui deviennent chaque jour plus nombreux" (3). Au groupe de romanciers déjà nommés, Daniel-Rops ira se joindre avec *L'Ame obscure*, suivi de quatre nouvelles.

Après 1927, le roman devient tragique sous les deux influences prépondérantes de Nietzche et Dostoïevski. L'homme y est engagé dans une série d'actes dont il n'est pas responsable. Un drame se joue derrière les faits et gestes des personnages : le drame du dédoublement de la personne. A cette catégorie appartiennent les quatre nouvelles groupées sous le titre *Deux hommes en moi* qui valurent à Daniel-Rops le Prix Goncourt. "Il faut, dit le critique Albérès, attendre le roman chrétien pour que le roman dostoïevskien trouve sa vocation de roman de la condition humaine. C'est le roman des âmes où s'introduit la lutte entre le bien et le mal, le péché et la grâce, et où se reconnaît la présence du surnaturel" (4).

1948

Goncourt = en 48 Druon Les grandes familles

La littérature chrétienne, considérable autour des années 20, continue à enrichir le monde pendant la décade suivante. Le mouvement personnaliste d'Emmanuel Mounier, les cercles thomistes de

Jacques Maritain, l'Ordre Nouveau du groupe auquel appartient Daniel-Rops, ne cessent de répandre des idées nouvelles. Plusieurs écrivains utilisent le roman pour montrer l'âme aux prises avec de redoutables combats. C'est le cas de Joseph Malègue, de M. Van der Meersch, et de Daniel-Rops lui-même, qui, dans L'Epée de feu, a voulu peindre la fresque d'une société bourgeoise, engluée dans le matérialisme et dont quelques membres vont demander au marxisme le vrai sens de la vie.

Que l'oeuvre de Daniel-Rops soit "le développement en profondeur de ce thème où s'insère le drame spirituel-éternel" (5) nous voulons le montrer dans la deuxième partie de cette thèse en examinant la présence et les manifestations de l'esprit d'inquiétude à travers essais, romans et nouvelles.

•

• •

CHAPITRE III

DANIEL-ROPS EN PROIE A L'INQUIETUDE

SON INQUIETUDE

"1926 sera le temps des inquiétudes et des exotismes déçus", dit Albérès (6). Un esprit d'angoisse et d'incertitude pénétrait alors non seulement le monde, mais particulièrement la jeunesse qui, n'ayant pu participer à la guerre semblait marcher vers une impasse et souffrait d'une profonde insatisfaction. C'est à cet instant précis que Daniel-Rops franchit le seuil du monde des lettres et se fait connaître brillamment par trois ouvrages où se développe le thème indiqué dans le premier : Notre Inquiétude, encore repris dans les deux suivants : Sur le théâtre de Lenormand et Carte d'Europe.

Révélé à lui-même grâce à Edouard Estaunié, Daniel-Rops fut amené à publier Notre inquiétude. Ayant lu par hasard, un article du "néophyte", Estaunié l'invita chez lui et trois jours plus tard, il se trouvait en face d'André Bellessort à la maison de Perrin, "éditeur

d'une solide renommée" (7), pour arranger les détails du contrat et de la publication destinée à paraître un jour de Novembre de l'an 1926. Ce jour-là marque le point de départ de la carrière littéraire de Daniel-Rops qui devait poursuivre sur le plan de l'essai et de la critique, du roman et de la nouvelle, de l'histoire biblique et ecclésiastique, et devenir "un des maîtres de la pensée catholique de l'entre-deux guerres" (8).

Il est juste de noter ici un trait inséparable du caractère de Daniel-Rops, un signe de sa noblesse de sentiments : sa gratitude à l'égard de celui qui le soutint dans son oeuvre printanière. Jamais oublieux de l'encouragement qu'il avait reçu d'Edouard Estaunié, il offrira de même à maints autres débutants ses conseils très précieux. On peut mentionner ici quelques uns de ces heureux bénéficiaires. Pierre Dournes, auteur de Daniel-Rops ou le réalisme de l'esprit, y décrit sa première rencontre avec le grand écrivain. Celui-ci l'a beaucoup touché par "la distinction de son maintien, la délicatesse de son abord", par "une sérénité communicative" et "un sourire d'une grande douceur" et aussi par "l'attention extrême" (9) qu'il accorde à tous ses visiteurs. Pierre de Boisdeffre nous a dit qu'à propos de son ouvrage Métamorphose de la Littérature, "le jugement de Daniel-Rops, répercuté sur toute une chaîne de journaux, avait été le plus spontané, le plus efficace des encouragements" (10). Tel fut, également, le cas de Jean-Marie Paupert

qui devait collaborer avec Daniel-Rops à la réalisation de cette énorme collection, Je sais, je crois , projet de recherche conçu par le Centre Catholique des Intellectuels. Après avoir soumis à Daniel-Rops le texte d'une conférence, Paupert reçut de lui une invitation à une "rencontre d'où naquirent, avec une confiance et une sympathie immédiates, les prémices d'une longue et fructueuse collaboration, d'une amitié tenace" (11).

La réussite de Notre inquiétude fit connaître le nom de Daniel-Rops, jeune professeur du lycée de Chambéry, mais doué d'un esprit aigu, clairvoyant et d'une sagesse précoce. Comme le titre l'indique, l'auteur fait allusion dans cet ouvrage, non seulement à l'inquiétude de tous ceux qui l'entourent, mais, particulièrement, à celle qui le préoccupe. C'est elle qu'il dépeint et analyse d'une manière subtile et pénétrante - même si elle n'est pas concluante - car, ainsi que nous le verrons, son inquiétude va évoluer avec les années. Ce qu'il exprime ici, peut-être, c'est l'inquiétude de son inquiétude. Sans doute, beaucoup de facteurs ont éveillé en lui cette tendance. A quatorze ans, un bizarre accident le précipita du toit d'une grange haute de trois mètres, lui laissant des paupières légèrement ankylosées et une activité extérieure réduite. Le personnage du juge dans "La Main d'un juste" évoque le souvenir de l'enfance un peu complexée dirions-nous d'Henri Petiot. Il

y parle du physique "malingre" (MS,5) dont souffrait le jeune garçon et qui le jeta "dans l'étude avec frénésie, parce que tout plaisir lui demeurait à peu près interdit" (MS,6). Sensible aux "quolibets" (MS,8) et aux "moqueries cruelles" (MS,6) de ses camarades, il garda toujours "l'horreur de ses souvenirs au lycée" (MS,42).

impropre

Il nous semble logique, d'autre part, que Daniel-Rops, trop jeune pour participer à la Grande Guerre mais non pour en recueillir les échos, ait succombé prématurément à l'angoisse. Il a pris soin de nous rappeler combien les lycéens de Grenoble ont ressenti, pendant les années de lutte "une sorte d'amertume inquiète" (AT,169). Avec eux, il avait connu les mêmes pénibles spectacles : les salles de classe occupées par les blessés, les étudiants entassés dans les ailes du bâtiment, les professeurs, des malades non-mobilisés, c'étaient là ses souvenirs du collège. Non moins durs les sacrifices que la guerre exigeait des familles. Quant le père est au front, la mère est hantée de soucis innombrables. A cette triste époque, il avait vu ses aînés livrés à la guerre et à la mort. Par suite, il éprouvait non seulement "un vide d'âme" (NI,69) "fixé par l'angoisse de la mort" (NI,67), mais il se plongeait si profondément dans cet état qu'il estimait "les joies mêmes amères" (NI,69).

Banalités

non

Il n'en fit pas moins, durant ces années de guerre, de brillantes études à l'Université de Grenoble, d'où il sortit licencié en droit, en histoire et géographie. Pour cette dernière matière il eut la chance de rencontrer un maître génial en la personne de Raoul Blanchard dont l'influence devait marquer toute son oeuvre. De lui il a appris deux choses fondamentales : regarder la nature et savoir composer une étude, une conférence, un livre (12). Daniel-Rops choisit l'Université de Lyon pour préparer son agrégation qu'il obtint, en 1922, avec la flatteuse mention de plus jeune agrégé de France. Là, il subit l'influence de deux éminents professeurs, Léon Homo et Henri Focillon qui, loin de restreindre l'histoire à un sommaire de faits et de critiques, lui ont frayé la voie à une compréhension plus profonde et plus intellectuelle de sa véritable nature. C'est alors que débuta la carrière enseignante qui devait être la sienne pendant vingt-trois ans successivement à Chambéry, à Amiens et à Neuilly. Nombreux sont les anciens élèves qui attestent que leur professeur apportait à son enseignement, non seulement une connaissance extraordinaire de l'histoire et de la géographie, mais aussi une chaleur humaine et le souci de découvrir la personnalité de l'étudiant pour l'aider à s'accomplir. " Il aimait ses classes attentives où parmi les quarante garçons qui l'écoutaient on aurait entendu une mouche voler(...) Former un jeune cerveau, expliquer, ouvrir

l'esprit(...) c'était sa passion", a écrit Madame Thérèse de Saint Phalle, écrivain distingué qui a eu "la chance d'être son élève" (13).

Cependant, le jeune professeur était lui-même à l'époque, ballotté entre la raison et la foi, ayant adopté cependant, le vague idéal d'un "Hamlet spiritualisé" (NI,76) ! Il lui faudra du temps pour trouver la voie qui pourra le conduire à Dieu, et c'est ici que nous touchons du doigt la valeur, l'utilité, l'influence de la littérature. La lecture de Claudel, de Péguy, de Huysmans, de Léon Bloy, de Psichari, et plus tard, de Proust et de Gide (AO,17) éveilla en Daniel-Rops, plus qu'un désir, une véritable soif d'explorer le domaine de l'Absolu, en même temps qu'elle lui communiqua des idées précieuses sur le sens de son être et de sa vie.

Désormais, il va se poser la question : où trouve-t-on l'Absolu, le Divin ? Qu'est-ce que la religion, celle de son enfance surtout, apporte comme solution à l'angoisse métaphysique ? Tout le dernier chapitre de Notre inquiétude constitue un effort pour "théoriser" sa pensée. Il y dénonce non le christianisme, mais certains chrétiens, non le catholicisme, mais certains catholiques. Daniel-Rops abondait dans le sens de Bourdaloue qui affirmait au dix-septième siècle, que trop nombreux sont les chrétiens spéculatifs, ceux qui baptisés, prati-

quent par habitude les rites de la foi, mais ne vivent pas la vie chrétienne. Et il s'accorde également avec Julien Green qui, en 1924, publia sous le pseudonyme de Théophile Delaporte un pamphlet où il accuse nombre de catholiques de "l'hérésie de l'indifférence" (NI,281). Pour ceux-ci la doctrine chrétienne, "la charité du Christ, le sens de la croix et de la rédemption" (NI,283), ne signifient pas grand chose. Ainsi l'exemple de trop de ses frères chrétiens n'incline pas Daniel-Rops à reprendre la foi de son enfance.

Il cite, pourtant, pour ses lecteurs, les solutions offertes par le Père Sanson, prédicateur à Notre-Dame pendant le carême de 1925 : "la prière, la pénitence, la patience et la foi en Jésus-Crucifié" (NI,290). Et aussi celle de M. Louis Artus :

> "Nul ne peut prétendre être sage qui veut se passer de Dieu, car, en chacun de nous, il y a des postulations multiples vers Dieu et vers Satan, et sans l'appui du Christ, il est impossible de savoir dans quel sens l'âme versera" (NI,287).

Malgré les suggestions offertes aux autres, 1926 reste pour notre Hamlet spirituel une année de doute et d'indécision : "to be or not to be, that is the question". Laissons-lui la parole :

> "Il n'est pas, en fin de compte, de solution à l'inquiétude. Entendons par là : il n'en est pas qui se suffise à elle-même. Car des deux plus parfaites que nous ayions pu considérer, l'une n'est qu'une suite de reculs et qu'une inquiétude sans cesse différée, et l'autre ne ruine notre angoisse qu'en y substituant ce qui ne vient que de Dieu : la Foi. Elle est une grâce, et la volonté ne suffit pas pour qui veut la conquérir. Ainsi demeure posée cette éternelle énigme que depuis la création, les hommes, sous diverses formes, cherchent vainement à résoudre : la parabole du Choix." (NI, 297).

Sans doute, ce jeune homme de vingt-cinq ans n'a-t-il pas épuisé son champ d'étude dans <u>Notre inquiétude</u>, mais il est incontestable qu'il l'a fortement approfondi. Dans le discours prononcé à la messe du Saint-Esprit, en l'église Saint Sulpice, avant l'ouverture des Cours, Monseigneur Baudrillart, alors recteur de l'Institut Catholique de Paris, affirmait la valeur de témoignage du "mal du siècle" de 1926 :

> "<u>Notre inquiétude</u>, n'est-ce pas le titre du suggestif ouvrage de l'un de vos aînés, mais qui, jeune encore, touche à votre génération ? Par de nombreuses citations révélatrices de l'état d'âme de beaucoup de vos contemporains, il dénonce ce que par allusion à ce mal du siècle tragiquement décrit par Musset, on peut appeler "le nouveau mal du siècle" assez semblable au premier" (14).

Cet ouvrage valut à son auteur l'approbation favorable de tous les critiques. André Berge dans <u>l'Esprit de la littérature moderne</u> recommande ce livre "extrêmement documenté, dans lequel

on peut trouver intelligemment présentées, un grand nombre de citations assez révélatrices des principales tendances de notre temps" (15). Edmond Jaloux le juge dans les Nouvelles Littéraires, "un livre fourmillant d'idées", "un miroir fidèle de notre temps", "un des livres qui permettront plus tard à nos successeurs de comprendre et d'expliquer notre temps" (16). Quant à l'auteur, il a toujours gardé le très précieux souvenir de l'accueil réservé à son livre. Dans la préface de la réédition, parue après un quart de siècle, il exprime sa surprise que "ce livre béjaune" (N,245) ait suscité les sympathies de l'Abbé Brémond, de René Doumic, de Georges Duhamel et d'André Gide, et qu'il ait même éveillé la discussion dans deux cents articles.

Un peu plus tard, Daniel-Rops, fit paraître une oeuvre critique : Carte d'Europe marquée elle aussi, d'un signe particulier d'inquiétude. Le déséquilibre intérieur et l'angoisse métaphysique dont il souffrait développaient en lui le goût d'explorer les oeuvres d'écrivains étrangers à son pays ce qui lui permettait de se fuir, de s'oublier dans sa sympathie pour les autres hommes de l'univers. C'était de plus un moyen de méditer sur l'idée de l'essence humaine et sur sa propre raison d'être. Si fortement lié à eux, en si totale communion d'esprit avec ces grands inquiets d'un peu partout en Europe, il réussit à "apporter dans ce livre de talent quelque chose de fécond et de personnel" (17).

on peut trouver intelligemment présentées, un grand nombre de citations assez révélatrices des principales tendances de notre temps" (15). Edmond Jaloux le juge dans les Nouvelles Littéraires, "un livre fourmillant d'idées", "un miroir fidèle de notre temps", "un des livres qui permettront plus tard à nos successeurs de comprendre et d'expliquer notre temps" (16). Quant à l'auteur, il a toujours gardé le très précieux souvenir de l'accueil réservé à son livre. Dans la préface de la réédition, parue après un quart de siècle, il exprime sa surprise que "ce livre béjaune" (N,245) ait suscité les sympathies de l'Abbé Brémond, de René Doumic, de Georges Duhamel et d'André Gide, et qu'il ait même éveillé la discussion dans deux cents articles.

Un peu plus tard, Daniel-Rops, fit paraître une oeuvre critique : Carte d'Europe marquée elle aussi, d'un signe particulier d'inquiétude. Le déséquilibre intérieur et l'angoisse métaphysique dont il souffrait développaient en lui le goût d'explorer les oeuvres d'écrivains étrangers à son pays ce qui lui permettait de se fuir, de s'oublier dans sa sympathie pour les autres hommes de l'univers. C'était de plus un moyen de méditer sur l'idée de l'essence humaine et sur sa propre raison d'être. Si fortement lié à eux, en si totale communion d'esprit avec ces grands inquiets d'un peu partout en Europe, il réussit à "apporter dans ce livre de talent quelque chose de fécond et de personnel" (17).

Le refus de l'inquiétude

Deux années ont séparé la publication de Notre inquiétude de celle de L'Ame obscure, son premier roman, et la question se pose : pourquoi Daniel-Rops s'est-il tourné vers ce genre littéraire ?

Un article écrit pour la Revue de Genève éclaire son choix de la forme romanesque si fertile en ce temps-là. "Que cet engouement pour le roman ait des causes psychologiques(...) la recherche d'une distraction, l'arrachement à soi-même" il en convient. Sa conception du roman comme "un moyen d'élucidation de l'homme, une méthode d'investigation de l'âme" ne diffère guère de celle de François Mauriac qu'il cite : "Fin du roman, c'est la connaissance de l'homme" (18). Alors qu'il cherchait à se pénétrer, et à approfondir le "Qui suis-je", à résoudre les tourments de ses incertitudes, Daniel-Rops s'est adonné par voie de conséquence logique au roman :

> "Ce que le romancier raconte, dit-il, c'est lui-même, ce sont les aventures de son âme revues et transposées par un lyrisme dont l'aloi n'est pas toujours excellent, ou bien interprété par un héros qui lui ressemble comme un frère, dans lequel il se complaît et qui tient son journal quotidien"(19).

Va-t-on conclure de là que chaque roman de Daniel-Rops est autobiographique ? Certes non ! Tout au plus peut-on dire que puisant dans sa propre et riche nature, il se décrit plus ou moins dans ses créations romanesques. Par exemple, Blaise Orlier, le héros de L'Ame obscure, n'est pas Daniel-Rops, mais il reflète les traits dominants du jeune auteur, tandis que l'Abbé Van Vries dans le même roman réalise ses aspirations. Laure, dans Mort, où est ta victoire ? est sauvée par le mystère de la Communion des Saints, doctrine chère au romancier et Paulin, dans l'Epée de Feu est le symbole de la pauvreté parfaite si estimée de lui qu'il ne cessa d'y aspirer.

Voyons de plus près le cas de Blaise Orlier. En quoi donc pouvons-nous l'identifier avec l'auteur ? Sans doute par le drame intérieur de ce jeune collégien, élevé dans la religion catholique, mais qui en a abandonné depuis quelque temps la pratique. "Sa foi, pensait-il, était morte" (AO, 206). Pourquoi s'est-il écarté de la foi ? Peut-être par paresse, orgueil ou désespoir ? En tout cas "il se sentait plein d'amertume et accablé d'une inquiétude qui était le seul sentiment qu'il n'éprouvât pas médiocre" (AO, 140). Il lui manquait des liens de sympathie avec ses professeurs même prêtres, sauf l'abbé Bernard Van Vries avec qui il avait une parenté mystérieuse d'âme et de corps. Il est fort possible que ce dernier ressemblât beaucoup à Dom Alexis

o.s.b. à qui Daniel-Rops avait "voué une reconnaissance et une amitié indéfectibles" (20). C'est à ce "moine rude et rayonnant de bonté et de foi" (21) que le jeune Henri confia un jour : "Je ne crois plus" (AO,19). En attendant, le besoin de s'évader, de se libérer, s'emparait de lui et passagèrement, il chercha un idéal soit dans le monde irréel du rêve ou de l'occultisme - dont on trouve un écho dans Contes pour le cristal, publiés après sa mort - soit encore dans les excès du dadaïsme et du surréalisme, puisque sa crise métaphysique se doublait d'une crise intellectuelle.

Si presque jusqu'à la fin de L'Ame obscure, on peut suivre les évolutions de Daniel-Rops à travers celles de son héros, arrivé au point culminant, une séparation s'opère. Blaise Orlier "ne sentait en lui qu'une rebellion qui l'incitait au refus" (AO,306), refus même de se sentir "racheté par le sang répandu pour lui" (AO,309). Il avait à portée de main, tout ce qui pouvait le sauver. Daniel-Rops, dans la préface de la nouvelle édition, a bien expliqué la conclusion de son roman : Blaise Orlier ne personnifie pas l'inquiétude mais plutôt "le refus de l'inquiétude" (AO,V). Pour savoir ce que fit Daniel-Rops lui-même, il faut lire cette conclusion en sens contraire (AO,V). Se plaçant à un point de vue pédagogique, n'a-t-il pas conseillé aux éducateurs de prendre "a contrario" (AO,VI) la conclusion ? Toute sa vie témoigne

qu'il s'est décidé d'une façon radicalement opposée à l'attitude de son premier héros.

Une inquiétude positive

Gabriel Marcel, dans son livre l'Homme problématique, situe celle-ci dans une perspective positive, la saluant "comme la condition de tout progrès, voire de toute création authentique" (22). Pour lui, le problème se présente ainsi :

> " Quelle sorte d'inquiétude est non seulement compatible avec la foi chrétienne, mais encore à proprement parler, requise pour que celle-ci ne dégénère pas en un abandon presque passif où l'âme risque de s'engourdir, bien loin de pouvoir développer ou actualiser ses virtualités les plus précieuses ? " (23).

foi du charbonnier

Sans doute s'agit-il là d'une inquiétude féconde et créatrice qui cherche à remettre dans la vie de l'individu et de la société une plénitude d'ordre. Il semble qu'une telle préoccupation absorbait dès 1930 l'esprit de Daniel-Rops et que cette nouvelle attitude allait se consolidant de plus en plus. Profondément conscient lui-même de cette évolution, il

s'en est expliqué dans une interview accordée à l'époque à M. Christian Melchior Bonnet :

> "Quand j'ai écrit à vingt-trois ans mon essai : Notre inquiétude, je ne distinguais peut-être pas nettement entre le trouble juvénile que cause le contact de la vie d'homme, et cet autre trouble, plus profond, que nous donne le sentiment de notre destinée. L'une de ces inquiétudes est éphémère et je l'ai dépassée ; l'autre, je la veux éternelle. C'est cette dernière qui anime, qui animera mes livres" (24).

Il est bien clair en effet que, dans Le monde sans âme, Daniel-Rops avait dû franchir une étape pour arriver à ce que Gabriel Marcel appelle l'inquiétude positive. Il ouvre cet ouvrage en prononçant l'"adieu à une inquiétude" (MA, 1). Dès le début, il essaie de remettre en lumière cette notion devenue si banale et sur laquelle ses contemporains jetaient le discrédit.

> "On a voulu voir dans l'inquiétude une manière de démission, la fuite consciente de l'esprit devant les problèmes de la vie, la préférence accordée à tout ce qui, dans l'être, satisfait l'égoïsme à la faveur d'agitations fangeuses" (MA, 2).

Une telle inquiétude, il est nécessaire de l'écarter et même de la condamner. Mais il y avait aussi, aux yeux de Daniel-Rops, un sentiment plus digne que ce dernier : une inquiétude supérieure. En fait, c'est celle-là qu'il accueillit et retint : "la véritable inquiétude,

la seule qui vaille, l'inquiétude métaphysique" qu'il a cru avoir "solidement acquise"(MA,12). C'est par elle que "l'individu peut trouver les éléments d'un ordre qui lui est indispensable" et que "l'humanité pourra retrouver le sens perdu des disciplines profondes" (MA,12).

C'est donc par cet essai "Le Monde sans âme" que Daniel-Rops a commencé la période constructive de sa vie. Son inquiétude s'est élargie, s'étendant depuis la dimension "individualiste", jusqu'au "monde moderne", opérant en lui, "non plus comme un acide dissolvant, mais comme un ferment" (25). Il expose lui-même l'idée qu'il se fait de la vertu d'inquiétude à laquelle il croit de toute son âme et qu'il se refuse à renier.

> "C'est pour affirmer sa supériorité, son irremplaçable primauté qu'il en est venu à adopter cette loi simplement personnelle : toute inquiétude est vaine qui se satisfait d'elle-même, de son incertitude, des troubles qu'elle provoque ; toute inquiétude est vaine qui ne cherche pas à se muer en ordre, qui, sans espoir, n'aspire pas au repos" (MA,13).

Son dessein, dans ces réflexions qui vont du Monde sans âme (1930) à Par-delà notre nuit (1943), était bien "de sonder nos plaies pour les guérir, de nous montrer nos périls intérieurs et extérieurs : psychologiques, sociaux ou internationaux pour nous en préserver" (26).

Que Daniel-Rops se montre, dans Le Monde sans âme, un des essayistes les plus pénétrants de sa génération, c'est un fait incontestable. A la même époque, Gabriel Marcel écrivant pour l'Europe Nouvelle, fait ressortir le mérite de cette série qu'il présente comme "un acte courageux" (27), car Daniel-Rops possédait le courage de relier les crises à une carence métaphysique qui se manifestait à l'intérieur des organismes religieux eux-mêmes.

Guy Grouzet, critique littéraire pour La Grande Revue, a reconnu en lui "un essayiste d'une rare perspicacité qui a mis au point des questions longtemps débattues, de telle sorte qu'il sera désormais difficile d'y revenir sans tenir compte de ses claires démonstrations" (28). Pierre-Henri Simon, trente-cinq ans plus tard, le cite comme "l'un des premiers à faire glisser l'inquiétude du plan de l'égotisme à celui des intérêts collectifs de l'humanité" (29).

Jeune essayiste à idées, toujours sensible aux mouvements de son époque, Daniel-Rops a voulu grouper une série d'essais pour servir de témoignage à ces années d'évolution rapide qui signalent la fin de la période euphorique qui suivit la Grande Guerre et marquent le début d'une révolution sans précédent. Sous ce titre significatif, Les Années tournantes, il porte son attention aux graves problèmes du mo-

ment et par une recherche bien précise, il distingue entre l'individu et la personne, entre la période de l'inquiétude et celle de la reconstruction, entre la politique du dedans et celle du dehors, entre la nation et la patrie. Jacques Madaule a loué le jeune essayiste d'avoir "vraiment renversé la table des valeurs" et "introduit la plus authentique des révolutions" (30). A ses yeux, Daniel-Rops s'y est révélé comme un "maître de la jeunesse" (31) : "Son retentissement est si vif sur les jeunes générations. Il les guide en un temps où l'on cherche des maîtres" (32). Sans doute la sympathie amicale de Daniel-Rops pour les jeunes et son contact intime avec eux au lycée de Chambéry où il enseignait alors, lui a permis de pénétrer facilement l'âme d'un jeune homme de l'après-guerre 14-18, marqué par "le désordre du monde et son propre désarroi" (AT,195).

Les Années tournantes, une belle réussite ! L'auteur visait à y définir un aspect du temps présent ; doué d'une puissance de perception très grande et éprouvant lui-même les tourments de son époque, il s'est appliqué à déterminer l'essence du problème sans le résoudre. Avec une parfaite clairvoyance, il a décrit le panorama contemporain des "Années Tournantes" et "annoncé prophétiquement les menaces sévères qui pèsent (alors) sur le monde" (33).

Le déroulement de ces années fut marqué pour la France, au dedans et au dehors, par des événements sérieux et inquiétants. Tout autour d'elle naissent et prospèrent les régimes totalitaires : communisme russe, fascisme italien, nazisme allemand. Et pendant que ces menaces extérieures pèsent sur elle, elle est en proie à l'intérieur à une crise financière, économique et politique des plus graves : "Jamais peut-être, la République parlementaire n'a montré autant d'impuissance qu'entre 1930-1932", écrit Jacques Madaule dans l'Histoire de France (34).

L'imminence de ces périls incita un petit groupe de jeunes penseurs politiques à se dresser contre cette situation dangereuse, à mettre à nu les erreurs qui minaient le pays, à apporter enfin des idées constructives. Ces jeunes parmi lesquels on comptait Robert Aron Arnaud Dandieu, se joignirent en 1930 - Daniel-Rops plus tard - à Alexandre Marc qui fonda l'Ordre Nouveau et venait alors de faire paraître Jeune Europe ; tandis que M. Aron et M. Dandieu préparaient en collaboration : Décadence de la Nation Française, le Cancer Américain et la Révolution nécessaire. Dandieu, qui devait mourir à l'âge de trente-cinq ans, devint l'animateur spirituel du groupe ; Daniel-Rops reconnaît en lui "un des hommes les plus fortement doués, les plus éminents de sa génération et sans doute de son époque" (35).

L'Ordre Nouveau, ce groupe à la fois anti-capitaliste, anti-communiste et anti-fasciste, croyait que la France avait une mission à remplir et voulait promouvoir une révolution "personnaliste". Ce mot "personnalisme" utilisé d'abord en 1903 par le philosophe Renouvier, puis tombé en désuétude, reparut vers 1930 pour désigner les premières recherches d'Emmanuel Mounier et de la revue Esprit et de quelques autres groupements. C'était l'ambition de "l'Ordre Nouveau" d'affirmer la valeur de la personne humaine, considérée comme "la valeur suprême par laquelle s'institue un ordre nouveau" (36).

Ce but, les membres de l'association l'ont envisagé à travers des réunions, des conférences et une revue intitulée elle aussi l'Ordre Nouveau. "Le mouvement naît", dit Daniel-Rops, "hors des partis, contre les partis et vise à les détruire" (37). Par "partis", il entend, non les hommes qui se confient à eux, mais plutôt "la conglomération d'idéologies vagues, de rancunes et d'appétits" (38). Le mouvement se compose d'un groupe à la recherche d'"un idéal à servir, des hommes à respecter et d'un ordre meilleur" (39). Son Credo a été établi dans l'article intitulé : "Le Destin personnel et le bien commun de l'ordre nouveau" :

> "Nous voulons le primat de la personne humaine sur toutes autres valeurs ou sur toutes nécessités. Nous voulons une société qui respecte et protège les bases éternelles de l'homme" (40).

Les idées exposées dans l'Ordre Nouveau seront plus développées dans Eléments de notre destin, dédié à Dandieu et à ses amis de "l'Ordre Nouveau". Daniel-Rops nous invite, dans ces pages riches et denses, à jeter un regard sur une triple menace : la guerre sauvage, la révolution sanglante née de la misère, et la faim issue de la surproduction!

Il constate que cette triple menace peut se réduire à une cause unique : l'homme devant la machine. Quel critère suivre en ce cas ? Dans ce livre au retentissement incalculable, Daniel-Rops fait réfléchir sur le problème de la machine. Faut-il la refuser ou l'accepter ? Avoir à son égard défiance ou confiance ? Retourner au passé sans elle ou avancer avec elle vers l'avenir ? Sa manière d'aborder ces questions nous révèle l'état de son inquiétude person-

nelle. "A chaque instant nous détruisons, nous reconstruisons" (ED,248), dit-il. C'est la loi de renouvellement perpétuel. Daniel-Rops envisage le drame de la machine comme le drame du progrès, de l'espoir, de la foi, non pas enracinés dans "les terres infécondes dont nous savons les limites mortelles, mais ailleurs, au sein d'une miséricorde, au coeur d'une rédemption" (ED,253). Cette conclusion nous incline à croire que son inquiétude se revêt déjà, à l'époque, d'un tissu chrétien.

Et c'est parce que le mérite de son message apparaît dès lors, incontestable, qu'en 1934, le Père Bernadot, o.p. lui demande de se joindre à Juvisy, à un groupe très restreint de Pères dominicains et de laïques, pour animer les publications de l'hebdomadaire Sept. Ce journal, d'une grande portée et qui connut dans les années suivantes une large diffusion, a eu malheureusement une durée trop brève. Il s'était donné pour tâche "de confronter l'actualité politique, sociologique, économique et l'enseignement de l'Eglise pour en tirer les conclusions

propres à guider les choix politiques de ses lecteurs, tout en restant lui-même au-dessus des partis" (41).

Aline Coutrot dans une remarquable étude intitulée : Un courant de la pensée catholique - Sept a fait une liste des quarante "véritables collaborateurs qui par la fréquence de leur apport et l'importance de leur sujet" (42), ont contribué au grand succès de Sept lu par les bourgeois, les industriels, les fonctionnaires, aussi bien que par les ouvriers et les paysans. Cette liste très intéressante inclut des noms déjà connus à l'époque et devenus depuis très célèbres dans le monde des lettres : Georges Bernanos, Etienne Borne, Daniel-Rops, Etienne Gilson, Jacques Madaule, Alexandre Marc, Jacques Maritain, François Mauriac, les Pères Chenu et Congar o.p. Dans ce groupe sont représentées beaucoup de tendances variées mais qui possèdent un dénominateur commun : "leur appartenance à l'Eglise catholique et leur désir de rechercher des solutions aux grands problèmes contemporains" (43).

Dès le numéro un, on trouve le nom de Daniel-Rops, qui inventa "la Chronique ouverte" où étaient publiés des lettres ou extraits qui devaient alimenter un débat. De même on trouve sa signature au bas d'articles consacrés à la critique de livres et de films. Chaque édition de Sept contient un article intitulé "Feuilleton" écrit par Daniel-Rops, où éclatent son inquiétude positive et son souci de tous :

aussi bien des pauvres et des malades que des étudiants de Paris ou des soeurs chargées d'écoles et d'hôpitaux, toute l'humanité enfin. Fort heureusement, ce souci ne reste pas théorique ; l'auteur prend nettement position pour une action efficace. A travers ses articles, il incite les bien-portants à organiser pour les malades enfermés dans les hôpitaux des leçons, des séances de lecture ou tout simplement, des visites, afin de les réconforter. Parfois il s'agit des pauvres et de leurs quartiers misérables dont il se préoccupe sérieusement (44). Géné, jusqu'à en éprouver du remords, par la hiérarchie sociale - qui permet aux ingénieurs de ménager de larges avenues, bordées de pelouses et d'arbres dans les quartiers riches, tandis que dans les quartiers pauvres, les maisons restent tassées les unes sur les autres - Daniel-Rops déplore cette situation de fait, cette barrière visible entre les hommes. Cet isolement des moins favorisés des biens de la terre, il le déclare "blessant et injuste" (45).

Autre exemple : Les Soeurs de Charité poussent un cri d'alarme dans l'île de Santorin où elles dirigent une école. 1936 a été pour elles une mauvaise année ; le raisin n'a pas rendu et le vin ne se vend pas. Il s'en suit un cruel déséquilibre pour le budget des soeurs. Voilà que Daniel-Rops va se servir de "Feuilleton" pour préconiser une quête en faveur de la communauté et de la population de Santorin réelle-

ment éprouvées (46). Partout, dans ses articles, éclate son courage : il n'hésite jamais à mettre cartes sur table. Il demande qu'on parle des choses sérieuses qui déchirent la société, non plus en politiciens mais en hommes.

Il dénonce avec véhémence ce déséquilibre coupable dans le vote du budget qui alloue plus de deux millions au pavillon d'une exposition et qui refuse de fournir des appartements à bon marché pour les indigents ! Ce même thème, ce même souci des infortunés, il le reprend dans La Misère et nous, publié dans Sept. Ce livre, petit mais poignant, qui révéla la misère d'une époque, montre plus encore la tendresse humaine, le courage chrétien, la maturité lucide de l'auteur qui n'avait pas peur de faire face à un problème douloureux et d'en chercher la solution. Il contraint le lecteur à reconnaître, à avouer sa responsabilité personnelle envers les pauvres, et à s'imposer la loi de charité individuelle pour restaurer la justice parmi les hommes.

Ce sont là des pages courageuses et émouvantes où Daniel-Rops s'exprime avec autorité et conviction. Ses années de collaboration à la revue Sept lui furent agréables et bénéfiques parce que cet hebdomadaire faisait preuve d'un "esprit communautaire, non pour combattre un adversaire mais pour servir des vertus" (47). Il

apprécia beaucoup "la liberté admirable" (48) de *Sept* qui, par exemple, permit à deux camps opposés de prendre position à propos de la guerre d'Ethiopie (1935) ou de la révolution espagnole (1936). Ce qui importe dans ce journal, affirme-t-il, c'est "l'effort pour affirmer la vérité, la justice par-delà toute compromission" (49).

Une inquiétude spirituelle

Il est évident que Daniel-Rops se meut à l'aise dans tous les domaines : politique, critique, sociologie. Mais il est avant tout romancier dans l'âme. Aussi, ayant à peine atteint la trentaine où la grande majorité des auteurs se cherche encore, il avait déjà livré au public en plus de ses essais deux grands romans et une série de nouvelles qui achèvent de nous convaincre des diverses étapes que connut son inquiétude. Mais nulle part semble-t-il "l'inquiétude en tant qu'aiguillon spirituel" (50) n'est mieux analysée que dans *Mort, où est ta victoire* ? publié en 1934. Laure est-elle le symbole de l'esprit en recherche de Daniel-Rops ? Pierre Arrou, qui présente une anthologie des oeuvres de l'auteur, l'a cru (51). A sa suite, demandons-nous en quel sens ?

Victime de pénibles circonstances qui ont bouleversé sa vie, Laure souffre "au plus profond d'elle d'une inquiétude" qu'elle ne pourrait définir (MV,60). Elle a tellement oscillé de la révolte au désespoir qu'elle recherche refuge "dans les livres, seuls compagnons de son existence spirituelle(...)" (MV,59). Pourtant une oeuvre se fait lentement par étapes dans son esprit et dans son coeur, l'homme n'est pas seul dans son itinéraire ; Laure n'est pas seule non plus. On avance dans la vie spirituelle grâce au renoncement de soi et au souci des autres. "L'essentiel, c'est de se repentir(...)l'essentiel est de sentir son âme" (MV 159 s.). C'est la grande leçon qu'elle a apprise de l'Abbé Pérouze, et qui illuminera finalement son chemin. Après des années d'angoisse, de doute, de lutte et de souffrance elle parviendra au but et connaîtra la paix et la sérénité ! La vie a un sens ! La lutte de Laure, Daniel-Rops l'a vécue. Comme à elle une obscure certitude lui affirmait que dans la foi il retrouverait la grandeur de sa vie.

insuffisance de données biographiques

Retour aux sources

À la suite tout naturellement une question se pose : Est-ce que l'adhésion intellectuelle à la foi chrétienne est synonyme déjà pour Daniel-Rops de la pratique de la religion ? Quoi qu'il en soit, nous savons que l'année 1932 marque un moment décisif dans sa vie. Sinon rendu à la pratique rituelle du moins est-il en bonne voie ! Comme dans le cas de Laure, beaucoup de forces agissaient sur lui !

Chartres d'abord ! "La réalité christique" (IG,36) ! Partout dans la merveilleuse cathédrale se présentait à lui "cette foi dans le Christ, humaine et immédiate" (IG,37). Son ouvrage, Les Images de la grandeur, nous révèle non seulement le chef-d'oeuvre d'art qu'est cette cathédrale, mais aussi et plus profondément encore sa puissance spirituelle car là "s'abritent les âmes pour se chercher" (IG,37). C'est justement pour cela que Daniel-Rops s'y est rendu à plusieurs reprises comme avant lui, son maître Péguy, pour ressaisir la foi perdue.

??

> "Trop petit dans cette grande solitude, et misérable dans (son) destin borné,(il se sent) cependant un parmi d'autres, mêlé à toutes ces foules fraternelles dont ces voûtes ont abrité l'oraison(...)Des milliers de présences invisibles, unanimes (le) cernent d'espérance et d'abandon paisible(...)et il écoute la voix intérieure" (IG,40).

quand? comment?

Péguy a la foi

Viennent ensuite les témoins ! De fait tandis que Daniel-Rops était "en attente", des témoins positifs et négatifs l'ont profondément impressionné :

> "Et ces échecs sont révélateurs. Ils prouvent Dieu comme Satan le prouve par sa chute au fond de la nuit" (52).

Il est certain que Kafka et Rimbaud furent pour Daniel-Rops deux témoins de la présence de Dieu. Certains critiques croient que leur témoignage fut plus important pour notre auteur que ceux mêmes de Péguy ou de Psichari. En effet estiment-ils "ces derniers, en dépit de leurs rébellions, n'ont pas été jusqu'au bout de la révolte, jusqu'à ce point extrême où les mots eux-mêmes perdent leurs sens, où l'homme se trouve désespérément seul en face de la nuit à jamais étoilée" (53). En ce qui concerne Kafka, par exemple, il est sûr que son oeuvre, comme sa vie, illustre une âme dévorée par l'"inquiétude métaphysique". Il semble dire que l'homme ne peut rien, n'aime rien, qu'il est livré sans merci aux monstres du temps, de la loi et de la société. Dans un système où la vie n'a d'autre sens que le néant, l'homme cesse d'être un homme. La personne humaine n'existe plus, réduite qu'elle est à l'état d'insecte ou d'une sorte de robot. C'est à ce point, selon ce que nous avons pu découvrir de la pensée de Daniel-Rops, que le témoignage négatif comporte un aspect positif, et c'est dans

ce sens que notre auteur a médité l'oeuvre de Kafka.

Quant à Rimbaud, rappelons-nous cet aveu de Daniel-Rops lui-même : c'est Rimbaud qui lui a proposé "des réponses à telles de [ses] plus graves questions" (R,244). La douleur, l'angoisse, le désespoir qui habitaient Rimbaud étaient si absolus que l'abîme creusé en lui ne pouvait plus être comblé par rien d'humain. Il s'est révolté contre Dieu et à l'issue de cette lutte satanique, il a connu un terrible échec. Mais il n'était pas sans avoir pleine conscience de sa défaite et de la victoire de Dieu. Le drame spirituel de Rimbaud d'après Daniel-Rops témoigne selon le dogme de la Rédemption : "que rien ne vaut en dehors de l'union à Jésus, que l'homme ne se sauve pas seul, et qu'il faut, pour fléchir la loi de mort, l'intervention du Sang versé" (R,28).

Alternances de doute et de certitude, de vide et de présence sensible, de silence et de prière se succèdent alors dans la vie de notre chercheur. Le problème devient de jour en jour plus angoissant, une véritable agonie spirituelle ! Où pourrait-il enfin trouver la véritable voie ? Il avait repris la lecture de Pascal mais ce dernier ne lui suffisait plus. Daniel-Rops "ne croyait pas, (il voulait) croire" (54). Il voulait faire de son existence "une option sur l'Eternité" (55). Mais comment ? Cependant l'action de la grâce bien que cachée n'était pas

absente de sa vie, et soudainement elle fait irruption. "Une présence" l'entoure, une illumination l'éclaire et il aperçoit nettement au sein de sa douloureuse angoisse une issue à sa crise : "Elle relève de la foi dans le Verbe Incarné" (56). Voilà la clé qu'il cherchait. "Tout le mystère du Christ est là, dans son Incarnation" (57).

L'humanité du Christ avait gagné la bataille. Celui qui était assez humain pour préférer son disciple Jean à tous les autres, pour avoir compassion des jeunes mariés de Cana, pour pleurer sur la tombe de son ami Lazare, devient pour Daniel-Rops une réalité vivante. La très belle prière de la victime de Sévéra dans la nouvelle qui porte le même titre, où le père coupable avoue en même temps que sa faute et sa faiblesse, sa confiance en Dieu et sa résolution de se donner entièrement à Lui, nous livre peut-être le secret même de l'auteur :

> "Seigneur, je sais ce que je suis, misérable, pusillanime. J'ai été l'instrument bénévole de forces que je ne savais pas distinguer.
> J'ai vécu seul sans Vous, négligeant Votre appui, coeur tiède, de ceux que vous haïssez. Et c'est de cette tiédeur que je fus victime. Je ne savais pas la vie, ses luttes, son déchirement, le terrible combat du mal contre le bien. Ne luttant pas pour vous, Seigneur, je luttais contre Vous. Voilà le crime, celui que tous mes jours devront désormais racheter. M'en restera-t-il assez pour effacer ?" (CC, 118).

A partir de cette époque, l'oeuvre de Daniel-Rops va s'amplifier et s'approfondir. Il se jette au-devant des problèmes essentiels de notre vie. Toujours insatisfait, il ne se donne aucun repos. L'hebdomadaire Sept nous permet de vérifier la force de cette nouvelle inquiétude qui descend toujours plus profond et en quelque sorte jusqu'au coeur même de son être.

> "D'un bout à l'autre de l'Evangile le même cri se répète ; Qu'il faut naître Homme nouveau. Au moment où nous sommes, où tout vacille, où des angoisses d'un monde doutant de soi, cherche à naître un monde nouveau, rien ne sera fait tant que nous n'aurons pas forgé des hommes, préparé leurs forces à ce nouvel accomplissement. Ce qui meurt, meurt d'abord en nous ; ce qui naît, naît d'abord en nous" (58).

Ce qui meurt et ce qui naît ! Ce sont les mots mêmes que Daniel-Rops choisit pour servir de titre à ce livre-charnière, source de lumière pour ceux qui s'inquiètent devant ce "monde sans âme". C'est aussi par le moyen de cet ouvrage qu'il lancera en 1937 sa nouvelle collection Présences dont le titre à lui seul est un programme : ce mot dont Daniel-Rops use fréquemment exprime que l'homme doit porter témoignage à soi-même, aux autres et à Dieu. Dans une interview accordée à Melchior-Bonnet et destinée à Sept, l'auteur a bien défini son but :

"Je voudrais que cette collection fût le lieu de ralliement de tous ceux qui veulent non seulement un monde nouveau, mais un homme nouveau et qui d'abord cherchent à faire naître en eux cet homme nouveau" (59).

Dans cette collection, il désirait faire une étude de "l'homme total" (60), toucher à la fois sa nature spirituelle et charnelle. Pour cette raison il invitait de nombreuses personnalités à ne pas craindre d'aborder tout ce qui a trait aux problèmes humains et actuels.

Cette période, aux environs de 1936, devait marquer un tournant décisif dans la pensée et l'oeuvre de Daniel-Rops. Désormais il ne s'écartera plus de cette ligne. Convaincu que la civilisation occidentale chrétienne menaçait ruine, il éprouvait le besoin dans son inquiétude, de rappeler à la France son "exigence spirituelle" (TF, 13), afin de l'amener à des valeurs chrétiennes. Dans cette optique, il rédigea L'Epée de Feu, vaste fresque où il dépeint des jeunes, des familles, une société viciée par un "monde sans âme". Son porte-parole, Paulin Roybet, malgré quelques rudesses dans son caractère, incarne deux vertus dont Daniel-Rops lui-même donne l'exemple : la foi et l'espérance, cela en dépit des menaces écrasantes du matérialisme, du machinisme, du marxisme. Ce grand roman parut juste avant la guerre de 1939. En peignant une humanité déchristianisée où la société a voulu se passer

de Dieu et où il n'existe dès lors ni bonheur, ni paix, l'auteur, à la manière de Kafka, a témoigné par l'absence, de la présence de Dieu. Sans être une oeuvre moralisatrice, L'Epée de feu s'anime cependant d'un incontestable esprit chrétien et c'est justement cela, que l'auteur souhaitait parce qu'il professait que "par la littérature chrétienne profane une grande partie du public, déchristianisée, découvre, tant bien que mal, des éléments de théologie" (MP,45).

Au cours des années suivantes et jusqu'en 1947, Présences continue d'affirmer la nécessité de former un monde nouveau. L'auteur s'est de plus en plus rendu compte que nul système, qu'il soit politique ou économique, ne se suffit à lui seul, pour assurer la paix ; il faut que la France prenne conscience qu'elle a "une mission" à remplir, "à réaliser un humanisme" (PD,23), c'est-à-dire à opérer "une synthèse parfaite entre les conditions où le progrès place les êtres et les données permanentes de développement intérieur que chacun porte en soi" (PD,34) et à cette fin chaque numéro de Présences est consacré. La liste est innombrable des éminents penseurs qui, de Maritain à Malraux, en passant par Claudel, Du Bos, Bernanos et Mauriac, y ont écrit sur les sujets les plus divers comme les plus suggestifs. Les Juifs, le métier de l'homme, la mission de la femme, la justice politique, le Communisme et les chrétiens autant de thèmes

abordés et traités avec bonheur. "Beaucoup de perspicacité, un goût très sûr, un sens inné des valeurs durables et surtout une immense générosité" (61), voilà ce qui chez Daniel-Rops était sans nul doute responsable du succès de cette collection "humaniste" que fut Présences.

Plus que jamais, c'est dans les ténèbres de "la nuit totale" (PD, 11) de la guerre et de l'occupation qu'il a vécu sa grande inquiétude positive. Parce que la France avait souffert la défaite des armes, oui ; mais bien plus encore parce qu'elle était menacée de perdre son âme ! Aussi avait-il peur qu'elle oubliât le sens de la grandeur, et "du rôle éminent qui fut le sien dans le développement de la civilisation" (PD, 12). Pour lui cette civilisation de l'avenir pour le monde occidental ne peut être que le fruit des principes chrétiens vécus dans un "christianisme totalement engagé" (TF, 45).

Il est très intéressant, maintenant, de signaler que c'est à cette heure-là en pleine guerre, et parce qu'il voulait approfondir "les données centrales de ce thème spirituel et de la solution chrétienne qu' [il a] été amené à étudier à fond la Bible" (62). Faire connaître la tradition chrétienne lui semblait la meilleure manière d'établir une paix durable ; et, pour cette raison, il accepta l'invitation de l'éditeur de la Maison Fayard, à écrire une Histoire d'Israël. Il pourrait y

Quel petit vallon ?

montrer que le christianisme n'était que l'accomplissement du Judaïsme, thème courageux, c'est le moins qu'on puisse dire, à l'époque où l'on s'appliquait avec une rage diabolique à exterminer la race juive. Tandis que "la guerre battait son plein, et qu'au-dessus de son petit vallon, parfois passaient les grands triangles des escadrilles meurtrières" (63) notre auteur essayait de suivre pas à pas le Christ afin de pouvoir mieux le dépeindre. Sa première oeuvre biblique n'a pas été publiée sans qu'il connût des moments de véritable angoisse. En 1943, alors que Le Peuple de la Bible allait paraître, par un geste barbare la Gestapo en saisit et détruisit les épreuves. Pourtant l'oeuvre parut quand même en 1944, suivie de Jésus en son temps. Ce n'était que le début d'un immense et monumental labeur dont devait bénéficier l'Eglise. Ce qu'il nous importe ici de constater, c'est qu'à la base de son oeuvre biblique on trouve "le souci de son temps" (64), "une passion apostolique" (65) et une foi totale dans la pérennité du christianisme.

Il est juste de terminer cette étude biographique par quelques mots sur Chants pour les abîmes, un "favori" de l'auteur lui-même, qui rassemble et met en lumière ses idées maîtresses. Ce livre touche à bien des problèmes : la valeur de la littérature, le progrès technique, la déshumanisation de l'homme, la guerre, le nouvel humanisme. Dans sa conclusion, l'auteur rappelle que la charité

du Christ est la seule force qui puisse nous arracher à notre désespoir et nous permettre d'accomplir pleinement notre devoir d'homme.

De Notre inquiétude à Chants pour les abîmes, il n'est pas une oeuvre qui ne soit marquée par le signe de l'inquiétude : celle de l'auteur, celle de son époque. De 1926 à 1947, le chemin que Daniel-Rops a parcouru lui est garant d'un fécond avenir. Dans une interview très éclairante, accordée à Maurice Fleuret, en Juillet 1946, et publiée dans le périodique "Paru", vingt ans après la publication de Notre inquiétude, il résumera ces années et la longue lutte qu'il dut soutenir pour arriver jusqu'à Dieu. Son point de départ ne différait guère de celui des existentialistes, ses contemporains. Si pour Sartre, "La vie humaine commence de l'autre côté du désespoir", pour Daniel-Rops, "l'essence même de l'existence, c'est l'angoisse" (66).

La même préoccupation empoigne les deux hommes mais le chemin traversé par chacun d'eux les amène à un point d'arrivée fort éloigné l'un de l'autre. En effet : pour l'auteur de : l'Etre et le Néant, "le désespoir ne mène à rien, qu'à une sorte de néant positif où l'être ne peut s'accomplir qu'en se détruisant" (67). Alors que pour Daniel-Rops "il y a une réponse au désespoir, une solution à l'angoisse. L'irrequietum cor nostrum' dont parle Saint Augustin n'est

Quant ?

tel que parce qu'il attend la vraie paix, la vraie solution qui est transcendante à notre vie mortelle. Le pari de Pascal vaut bien le pari sartrien" (68). Où Sartre trouve le néant, Daniel-Rops a trouvé le Christ.

pas trouvé

Références - Partie II - Chapitre III

1. R.M. Albérès, Bilan littéraire du XXe siècle, p. 149.

2. Ibid., p. 56.

3. Edmond Jaloux, "Les romans", dans les Nouvelles littéraires, le 8 août 1928, p. 3.

4. R.M. Albérès, Histoire du roman moderne, p. 268.

5. Henri Massis, "Daniel-Rops, témoin de sa génération" dans Ecclésia, sept. 1965, p. 22.

6. R.M. Albérès, Bilan littéraire du XXe siècle, p. 128.

7. Pierre Dournes, Daniel-Rops ou le réalisme de l'esprit, p. 66.

8. P. de Boisdeffre, "L'Oeuvre de Daniel-Rops", dans la Revue des deux mondes, nov. 1965, p. 42.

9. Pierre Dournes, op. cit., p. 25.

10. P. de Boisdeffre, op. cit., p. 41.

11. Jean-Marie Paupert, Peut-on être chrétien aujourd'hui ? p. 77.

12. Christine Garnier, "Daniel-Rops déjeune avec moi", dans Hommes et mondes, déc. 1955, p. 310.

13. T. de Saint Phalle, "Lettre à Daniel-Rops", dans la Revue de Paris, sept. 1965, p. 136.

14. M. Baudrillart, cité dans "Daniel-Rops et l'inquiétude", dans Etudes, 20 oct. 1930, p. 220.

15. André Berge, L'Esprit de la littérature moderne, p.165.

16. Edmond Jaloux, "Notre inquiétude", dans les Nouvelles littéraires, 19 nov. 1927, p. 3.

17. *Ibid.*

18. Daniel-Rops, "Le Roman", dans la *Revue de Genève*, août 1928, p. 932.

19. *Ibid.*, p. 937.

20. Daniel-Rops, "Dom Alexis, Père Abbée de Boquen", dans *Ecclésia*, mai 1966, p. 15.

21. *Ibid.*

22. Gabriel Marcel, *L'Homme problématique*, p. 84.

23. *Ibid.*.

24. Melchior Bonnet, cité dans "Daniel-Rops et l'inquiétude", dans *Etudes*, oct. 1930, p. 228.

25. P. de Boisdeffre, "L'oeuvre de Daniel-Rops", dans la *Revue des deux mondes*, nov. 1965, p.47.

26. Daniel-Rops, "Notre inquiétude" dans *Etudes*, oct. 1930, p. 219.

27. Gabriel Marcel, "Le Monde sans âme", dans l'*Europe nouvelle*, 7 mai 1932, p. 590.

28. Guy Grouzet, "Le Monde sans âme", dans la *Grande Revue*, avril 1932, p. 334.

29. Pierre Henri Simon, *La Littérature du péché et de la grâce*, p. 103.

30. Jacques Madaule, "Les Années Tournantes" dans la *Vie intellectuelle*, 10 mars, 1933, p.295.

31. *Ibid.*

32. Melchior Bonnet, "Une Interview avec Daniel-Rops" dans *Sept*, 5 mars 1937, p.

33. Pierre Arrou, *op. cit.* p. 15

34. Jacques Madaule, Histoire de France, p. 192.

35. Daniel-Rops, "Arnaud Dandieu", dans l'Europe nouvelle, 16 sept. 1933, p. 886.

36. Daniel-Rops, "Enquête sur le rajeunissement de la France", dans la Grande Revue, fév. 1934, p. 534.

37. Daniel-Rops, "Les Forces intactes", dans l'Ordre Nouveau, oct. 1934, p. 7.

38. Ibid.

39. Ibid.

40. "Destin personnel et bien commun", dans l'Ordre Nouveau, 15 mai 1934, p. 23.

41. Daniel-Rops, "Feuilleton", dans Sept, 20 mai, 1936 p. 20.

42. Aline Coutrot, Un Courant de la pensée catholique - Sept, p. 61.

43. Ibid.

44. Daniel-Rops, "Feuilleton", dans Sept, 20 mai 1936. p. 20

45. Ibid., 12 juin 1936, p. ~~16~~. 20

46. Ibid., nov. 1936, p. 16.

47. Ibid. , 29 jan. 1937, p. 24.

48. Ibid.

49. Ibid.

50. P. de Boisdeffre, op. cit., p. 53.

51. Pierre Arrou, op. cit., p. 20.

52. Maurice Fleuret, "Une Interview de Daniel-Rops", dans Paru juillet 1946, p. 50.

53. Claude Delmas, "Devant le destin du monde avec Daniel-Rops", dans la Revue de l'Université Laval, juin 1951, p. 909.

54. Daniel-Rops, " Mer Grecque ", dans Toi aussi, Nathanaèl, p. 49.

55. Claude Delmas, op. cit., p. 60.

56. Ibid.

57. Daniel-Rops, Toi aussi Nathanaél, p. 311.

58. Daniel-Rops, "Feuilleton", dans Sept, 10 avril 1936, p. ~~19~~ 20.

59. Daniel-Rops, "Interview avec Daniel-Rops" dans le Sept, 5 mars 1937, p. 13.

60. Ibid.

61. Pierre Dournes, op. cit., p. 232.

62. Maurice Fleuret, op. cit. p. 51.

63. Daniel-Rops, Toi aussi Nathanael, p. 311.

64. Henri Massis, "Témoin de l'inquiétude" dans Ecclésia, sept. 1965, p. 21.

65. Ibid.

66. Maurice Fleuret, op. cit. 52.

67. Ibid., 53.

68. Ibid..

CHAPITRE IV

L'HOMME EN CRISE

Qu'un certain déséquilibre dans l'ordre de la société et une certaine incohérence dans les activités humaines envahissent notre civilisation, il n'y a pas de doute. Il nous importe maintenant de considérer la position prise par Daniel-Rops à cet égard. Pour lui toute crise se réduit à une crise fondamentale :

> "Quelles que soient les apparences qu'elles affectent, ces crises sont toutes des crises religieuses, ou, pour mieux dire, des crises métaphysiques" (MA, 52).

Toute autre crise, qu'elle soit morale, psychologique ou économique, n'est qu'un reflet de cette crise dont les signes sont partout évidents. "C'est parce que l'homme, dans ce qu'il a de fondamental, est en crise" (MA, 61). Aucune catégorie de la société n'y échappe. Elle hante les jeunes, les femmes, le jeune couple, la famille, en somme, toute la société. Dans son oeuvre romanesque, Daniel- Rops

nous en présente les effets comme étroitement liés à ce qui, en nous, est essentiel. Ainsi le conflit du bien et du mal ne se pose pas pour lui en termes psychologiques mais en termes métaphysiques. La crise en question va engager l'homme total. Daniel-Rops partage l'opinion de Merleau-Ponty qui affirme : "C'est dans son être même, dans ses amours, dans ses haines, dans son histoire individuelle ou collective que l'homme est métaphysique et la métaphysique n'est plus, comme le disait Descartes, l'affaire de quelques heures par mois ; elle est présente, comme le pensait Péguy, dans le moindre mouvement du coeur" (1).

L'inquiétude chez les adolescents

"L'enfant du siècle" (AT,39), style 1930, les mouvements de son coeur et de son esprit, Daniel-Rops les dépeint avec une sensibilité très fine dans Notre inquiétude, L'Ame obscure, et Deux hommes en moi. On lit, par exemple, dans Notre inquiétude :

"Cette jeunesse d'aujourd'hui n'a pas l'âme forte. Elle cherche un maître avec émoi. Non un maître artificiel, imposé par l'éducation ou l'habitude, mais ce maître mystérieux que l'on se construit soi-même, au plus profond de son âme. Cependant, partagée entre le goût de l'équilibre et sa crainte, elle hésite en sa recherche, va dans l'indécision, vit dans l'inquiétude" (NI,72).

Une telle brume d'incertitude entoure cette jeunesse à tel point que Daniel-Rops choisit pour l'incarner le personnage de Hamlet, ce prince promis par sa naissance à un grand avenir mais incapable de faire face à son destin. Le dilemme du héros shakespearien qui pose le problème fondamental : "être ou ne pas être" semble paralyser beaucoup de jeunes de la génération qui nous intéresse.

Destinée tragique de l'adolescence en face du drame de la vie : c'est le cas de Blaise Orlier, le héros de L'Ame obscure, aux frères innombrables. Dès la première page, le romancier montre le jeune homme tiraillé en tous sens, déchiré par des forces diverses plus ou moins reconnues : lourde hérédité, formation étroite, conflit aigü du bien et du mal, choix difficile entre le Oui ou le Non à dire à Dieu.

La crise de Blaise Orlier a des racines extrêmement profondes. En lui se développait la "révolte contre toute autorité", (AO,24) et le "tumulte intérieur" (AO,28) croissait dans son âme

jusqu'à ce qu'il ait avoué qu'il avait cessé de croire. C'était donc une crise de la foi ; or la foi nous semble posséder à chaque époque et en chaque personne, un visage nouveau. La foi que le jeune homme refuse d'accepter n'était pas la foi théologale du vrai chrétien mais plutôt des notions étroites et jansénistes, un moralisme rigide basé sur la crainte et les interdits : "l'enfer, le bon Dieu, les chagrins de notre Père" (AO,29). Il en voulait à cette conception fausse et décourageante de la religion qu'on lui avait présentée dans son enfance, aux éducateurs trop préoccupés de ce qu'il y avait de négatif dans la vertu et pour qui une seule chose comptait - la pureté. Rejetant aussi bien les sages conseils de l'abbé Van Vries que le bel amour de Marie Claire Audry, il ne rencontre ni l'équilibre ni la paix malgré les voies de salut qui s'offrent à lui.

Blaise Orlier appartenait à ce groupe d'individus dont Daniel-Rops déclare qu'ils n'ont ni "le bonheur ni l'appétit du bonheur" (NI,60). Refusant de se voir tel qu'il est il s'éloigne de plus en plus de la foi, mais il reste écartelé : "Il se sentait libre, plein d'amertume et accablé d'une inquiétude qui était le seul sentiment qu'il n'éprouvât pas médiocre" (AO,169). Jusqu'au bout il persiste dans son obstination, fasciné par cette inquiétude où se complaît "l'orgueil de (son) esprit qui nie toujours" (AO,261).

Un moment comme solution à ses doutes, Blaise, semblable en cela à tous ses camarades, avait envisagé - on était en 1917 - la participation à la guerre : le sens tragique de la guerre était, en effet, inconsciemment présent aux jeunes auxquels une lecture quotidienne à l'école, révélait les noms de leurs aînés morts ou blessés. Que cette réalité terrible ait marqué une génération, Benjamin Crémieux s'en porte garant :

> "Toutes les tendances, tous les tourments, toutes les affirmations, toutes les innovations et tous les retours ont une origine commune : la guerre(...)
> Dans le domaine de l'esprit, (l'ordre intellectuel aussi bien que l'ordre moral) l'influence de la guerre a consisté à modifier la tonalité générale de la vie" (2).

L'image idéale de ces jeunes inquiets de la première après-guerre, Daniel-Rops la voit dans un certain archétype décrit par lui et en qui, dit-il, "le sens du but fait défaut" (NI, 86). "Le doute", "l'incertitude", "l'indécision" (NI, 85), s'étendaient à toutes les facultés de leur âme. Ni au cours de ses études au collège ou à la faculté de Lyon, ni dans ses rencontres avec ses amis, Blaise Orlier n'a trouvé "le sens du but" (NI, 15). Il est resté jusque dans une jeunesse avancée, un adolescent désaxé, dont rien ne polarise les activités. A défaut de la foi qui leur donnerait le "sens du but", ces jeunes gens, d'après notre analyste, "le cherchent dans l'amour de la femme. C'est

à la femme, qu'ils demandent de donner le ton à leur vie, non à une femme" (NI, 87). Ainsi nous pourrons suivre Blaise Orlier à travers les péripéties de ses amours licites ou coupables, mais elles ne lui apporteront ni l'exaltation, ni la paix.

Même en dehors de toute contrainte, la recherche de soi-même continue pour Blaise et ses amis, pour Hilaire surtout, qui souffre également d'"une angoisse extrême" (AO, 159). Espérant enfin se libérer de leur tourment intérieur, Blaise et Hilaire se sont joints à un groupe de jeunes dilettantes qui se délectent dans leurs réunions, de la poésie "dadaïste" d'André Salmon, de Paul Morand et de Blaise Cendrars (AO, 182). Non contents de ce divertissement qui semble annihiler en eux toute force intellectuelle, les deux amis assistent aux conférences où l'on traite de "la philosophie de William James" (AO, 160), de "l'architecture constructiviste" (AO, 160) ou des "doctrines communistes" (AO, 160). Toujours insatisfaits et en quête de plaisirs plus ou moins équivoques, ils sont en fin de compte, fascinés par Patrice dont la fausse et maléfique amitié les attire par la magie de son "oui-ja" (AO, 204) et par le spiritisme qui conduit Hilaire au suicide et déchaîne chez Blaise un violent combat intérieur, simple phase d'une lutte qu'il a voulue sans issue. Tel fut le héros de L'Âme obscure, symbole de la

jeunesse de l'après-guerre 14-18, un inquiet, un mécontent, un instable.

Si rien ne pouvait offrir à ces jeunes gens la vérité désirée, c'est parce que le trouble de leur âme avait sa source "dans la disparition de Dieu" (NI, 119). Or le goût de l'Absolu qui préoccupe tant d'êtres humains "ne peut se satisfaire que par l'absorption de l'âme en Dieu ou dans le néant" (NI, 119). Blaise Orlier, comme Hilaire, a choisi le néant, le néant de sa solitude.

L'inquiétude chez les jeunes gens

"Il faut, a écrit Daniel-Rops, tenir compte d'une faculté assez répandue à notre époque de se dédoubler (toujours les postulations multiples de Dostoïevski et de Freud) et d'être doué pour l'action aussi bien que pour l'incertitude" (NI, 85).

L'inquiétude de cette jeunesse qui intéresse Daniel-Rops est bien analysée dans les quatre récits groupés sous le titre Deux Hommes en moi, qui ont traité de la dualité de la personne humaine. C'est l'éternel conflit entre les éléments divers de la personnalité.

Le "je" et le "moi", l'ange et la bête, le bien et le mal, l'individu et la personne - ou le personnage - constituent des réalités vitales souvent opposées dont l'homme doit tenir compte, ces forces antagonistes ne restant pas en repos. Dans une lutte sans merci, chacune cherche à maîtriser, à mater l'adversaire. Que le coeur de l'homme soit le théâtre d'une double postulation, cela ne date ni de Baudelaire, ni de Gide, mais plutôt de la naissance de l'humanité. Même les saints ont terriblement souffert du drame soulevé par leurs contradictions internes. Saint Paul dans l'Epître aux Romains parle de cette coexistence en lui de deux hommes qui s'affrontent et jouent sans désemparer :

> "Vraiment, ce que je fais, je ne le comprends pas. Car je ne fais pas ce que je veux, mais je fais ce que je hais(...) En effet, vouloir le bien est à ma portée, mais non pas l'accomplir : puisque je ne fais par le bien que je veux et commets le mal que je ne veux pas. Or, si je fais ce que je ne veux pas, ce n'est plus moi qui accomplis l'action, mais le péché qui habite en moi" (3).

Saint Augustin nous livre une expérience analogue dont voici le témoignage :

> "Quand je délibérais, avant d'entrer au service du Seigneur, comme j'en avais formé depuis longtemps le dessein, c'était moi qui voulais, et c'était moi qui ne voulais pas : c'était moi, oui, moi. Ni je ne disais pleinement oui, ni je ne disais pleinement non. D'où ces luttes avec moi-même, cette scission intime, qui se

> produisait malgré moi (...) Ce n'était pas moi qui en étais l'artisan, mais le péché qui habitait en moi, en punition d'un péché commis dans un état de plus grande liberté, parce que j'étais un fils d'Adam" (4).

L'un des grands maîtres de Daniel-Rops, Pascal, fut profondément saisi par cette évidence de dédoublement en l'homme, à la fois "gloire et rebut de l'univers" (CM,200). Chez le disciple la notion de gloire l'emportera sur celle de rebut, écoutons-le :

> "Il est possible que, vaincu par tout ce qui en lui le traîne vers le néant, l'homme n'apparaisse plus que comme un rebut, une matière inutile et malpropre dont on se demande quel est le sens sur la terre ; mais il n'empêche que, à l'instant même, demeure dans son être la part de gloire qu'il ne lui appartient pas de détruire" (CM,200).

Tous les personnages décrits par <u>Deux Hommes en moi</u> sont aux prises avec des fluctuations perpétuelles, des heurts incessants à l'intérieur d'eux-mêmes qui font que leur existence nous apparaît tantôt stable et tantôt mouvementée, tantôt logique et tantôt absurde, tantôt consciente et tantôt comme le jouet d'aberrations venues des profondeurs de l'inconscient. Quelquefois il s'agit d'une vie secrète, cachée au plus profond de l'âme et qui n'affleure que rarement à la surface. Ailleurs, c'est un "moi" inconnu, un être nouveau, totalement différent du "je"

habituel, qui surgit, soudain, à l'improviste, venant des profondeurs du passé, d'un souvenir, d'un rêve, d'une souffrance, de l'ambiance, d'une image dans le miroir... Le titre même du recueil dont nous parlons est très révélateur du conflit mystérieux qui en est l'objet.

Le premier de ces récits, "Le Vent dans la nuit", parut d'abord dans la Nouvelle Revue Française. L'intrigue en est fort simple : deux jeunes ingénieurs, Ralph et Jean, travaillent côte à côte dans une usine électrique de Haute-Savoie. Une panne de dynamo les oblige à quitter leur maison au milieu de la nuit, pour retourner à l'usine. Sur le chemin au-dessus d'un torrent, une passerelle étroite et glissante... et un petit geste de Jean ont suffi pour que Ralph disparaisse à jamais dans l'abîme.

L'intrigue, répétons-le, n'a rien d'extraordinaire. Ce qui confère au récit sa vraie dimension et une signification très large, c'est la peinture psychologique des deux personnages en cause. Retenons l'exemple de Jean qui représente un cas tragique de dédoublement d'une rare complexité. Dès le début il se révèle comme pétri de contradictions : pénétré par une "indéfinissable angoisse" (DH,4), conséquence peut-être de l'atmosphère d'orage et en même temps, par "la joie animale" (DH,4) que lui procure la sensation du repos tout

proche. Quand son camarade apparaît, il est à la fois blessé par ses manières désinvoltes et joyeux de son retour. Ralph, "(il) le haïssait d'une haine instinctive, irraisonnée, mais (il) l'admirait et cette admiration était aussi illogique que sa haine" (DH, 4). Déjà Jean avait éprouvé dans son adolescence des troubles de la personnalité. Il avait eu au lycée un condisciple qu'" (il) adorait d'une haine voluptueuse" (DH, 12), et qui "exerçait sur lui le charme le plus indéfinissable" (DH, 12). Même attitude par rapport à Ralph. Il limitait la personnalité de Jean qui pourtant "aimait ces limites" (DH, 15). Au moment du repas qui précéda le drame, Jean aurait désiré communier par le dialogue avec son ami ; cependant, "(il) mangea en silence, ne répondant à Ralph qu'autant que l'exigeait la politesse, et ne l'écoutant que distraitement" (DH, 26).

L'être profond qui gît en chacun de nous peut se révéler de diverses manières ; c'est devant le clavier du piano, grâce à l'envoûtement provoqué par la musique, que Ralph s'est démasqué montrant qu' "une fièvre intérieure le brûlait" (DH, 28). C'est dans le rêve au cours de cette nuit tragique que Jean a senti "remuer en lui un être secret qu'il croyait bien reconnaître et dont la présence l'emplissait de trouble et d'angoisse" (DH, 38).... A moins que ses songes ne soient que le fruit de l'ambiance créée autour de lui par ce "vent

hypnotique" (DH,37) qui met à nu les "parties les plus secrètes et les plus terribles de son âme" (DH,38). Quoi qu'il en soit, un malaise indéfinissable pèse sur Jean : il devient de plus en plus nerveux, inquiet, captif de sa haine, écrasé par la supériorité de Ralph. L'angoisse monte en lui au point que ce sentiment intolérable aboutit à une véritable hallucination qui engendre le crime :

> "Tout revêtait l'aspect des songes(...)et comment n'aurait-il pas tremblé, alors que il savait, d'une implacable certitude, que cette sorte particulière de rêve était marquée du sceau des plus tragiques destins. (...)Il se rendait compte que la direction ne lui appartenait plus, mais que pourtant il devait suivre la route fixée par "l'autre", cet être mystérieux qui le guidait, n'était qu'une partie de lui-même, une sorte de double passionné ? " (DH,45).

Nous voici parvenus au moment crucial. Jean, le camarade de Ralph et son ami, va devenir son assassin. Après le crime, celui qui porte en lui, comme chacun de nous, le bien et le mal, essaie de raisonner avec soi-même, de se convaincre que "ce n'était point sa volonté qui lui avait dicté le geste meurtrier, mais un désir subit, surgi des fonds mystérieux de l'âme" (DH,51). D'autre part le geste criminel a libéré son auteur de l'état d'auto-hypnose où il se débattait ; que cet état soit d'ailleurs provoqué par le vent ou par l'inconscient, peu importe ! Mais après l'acte libérateur, en pleine lucidité, avec un sang-froid déconcertant, Jean dirige les recherches pour retrouver le corps

de son compagnon, et, ce faisant, il s'encourage ainsi :

> "Je suis l'homme de ce geste ; qu'il ne soit pas inutile. On n'est plus instable, Jean, quand on a fait cela. Et qu'on est seul à le savoir. Moi, ou l'autre, peu importe. C'est toujours un homme qui vit en mon être et qui est moi, peut-être plus réellement. Désormais il faudra que je sache jouer mon personnage" (DH,66).

Voilà la conclusion où aboutit Daniel-Rops. Jean, apparemment honnête homme, est en réalité, un criminel qui assume sa double personnalité et s'engage à porter un masque : "Ma douleur est très grande", dit-il à ceux qui l'entourent. "C'était mon meilleur ami" (DH,66).

De notre côté, nous sommes en droit de nous demander : qui est Jean ? Un personnage fictif issu de l'imagination du romancier ? Une créature abstraite sans lien avec la vie réelle ? Mais nous avons montré que le dédoublement de la personnalité à sa racine, son fondement normal dans la nature humaine. Pourtant s'il est vrai que cette dualité est de toujours, il est également vrai que ses manifestations diffèrent selon les temps et les circonstances. Jean est pour Daniel-Rops, un cas du "nouveau mal du siècle" dont il analyse les caractéristiques dans Notre inquiétude :

> "On peut marquer une certaine surprise de voir reconnue, avouée sans ambages, cette indécision, par tant de jeunes hommes, alors qu'autour d'eux tout s'agite, tout la méprise, que les volontés se croisent comme des lames, alors que les affaires opposent leurs fidèles dans les luttes violentes qui exigent la promptitude des réflexes psychologiques" (NI, 84-85).

Son héros représente bien, pour sa génération, ce mélange déconcertant d'instabilité et d'insatisfaction qui exclut tout repos. C'est un homme d'introspection sans doute mais qui agit au point de commettre un crime ! C'est un solitaire, mais qui éprouve le besoin impérieux de communier avec autrui et en reste au monologue. Deux forces opposées se combattent sans cesse en lui. De là une agitation, un tourment, un malaise qui créent autour de Jean une atmosphère terriblement tendue.

La véritable explication, elle tient peut-être dans la phrase déjà citée mais dont la portée est incalculable : "On n'est plus instable quand on a fait cela". Or l'instabilité, l'indécision, ne sont-elles pas les caractéristiques dominantes de cette génération dont Daniel-Rops a le souci ? On peut lui reprocher d'avoir mené trop loin son héros... Ce qui importe, c'est qu'il l'ait délivré de son instabilité et qu'il l'en ait délivré par l'action. Quelle action sera-t-elle nécessaire pour rétablir le sens de la stabilité dans le monde troublé des années tournantes ? Sans doute y faudra-t-il une action individuelle et une action

collective conjuguées ; mieux encore une véritable révolution par la foi et l'espérance.

L'inquiétude dans la famille

La profondeur et l'étendue de la crise d'inquiétude qui assaille les générations des années 30 atteint tous les domaines de la vie de l'homme, au point que l'on peut dire avec Daniel-Rops que "ce désarroi se manifeste par une diminution de valeurs" (ED,48).

Et parmi ces valeurs en perte de vitesse, il convient de signaler d'abord le mariage et la famille dont il sera plusieurs fois question dans Éléments de notre destin et qui fourniront également le thème de plusieurs nouvelles et romans. La famille est fondée sur le lien conjugal, dont toute la valeur est spirituelle. Le mariage exige avant tout "le don de soi" (ED,150) pour que deux êtres puissent vivre dans l'harmonie. Si le mariage n'est pas ceci, "il n'est rien" (ED,150). Le fait que le lien conjugal et le sens de la famille s'affaiblissent, que les divorces croissent avec les désordres sexuels, manifeste une crise morale dans la société. Multiples sont les cas où Daniel-Rops présente le déséquilibre familial comme un des plus pernicieux éléments destruc-

teurs de cette même société.

<u>Le Coeur Complice</u> va nous offrir quelques exemples frappants de l'affadissement sinon de la perte du sens familial. Dans ce recueil de nouvelles Daniel-Rops nous livre les drames intimes de plusieurs femmes et de leur entourage. Il est difficile d'imaginer un foyer où existe aussi peu d'harmonie entre ses membres que celui qu'il nous présente dans "L'Eau malade". Il nous fait pénétrer dans cette maison, perdue dans les hortillonnages de la Somme au milieu des canaux, entourée à l'extérieur par "l'eau malade", et comme éteinte "par une sorte de lèpre" (CC,183), tandis que règne au dedans un "indéfinissable malaise" (CC,182). De cette lourde oppression, souffrent à la fois Renée, jeune fille de dix-neuf ans, et Jacques, son beau-père et son aîné de onze ans qui attendent dans l'anxiété lorsque débute le récit, le retour bien retardé de Malvina, la mère et l'épouse, femme de tête et d'action dont l'autorité incontestée pèse d'un poids terrible sur ces deux être fragiles.

En cette nuit, et pour la première fois en deux ans, Jacques et Renée se retrouvent seuls. Lui de beaucoup plus jeune que son épouse, intoxiqué par les gaz pendant la guerre 14-18, fut soigné à l'ambulance par Malvina et cette circonstance fortuite engendra ce

mariage mal assorti. Renée, la fille née hors mariage et éduquée hors du foyer, subit la domination d' "une mère qui veut pour toute la maison" (CC,210). Elle se sent (ce soir-là surtout) "vidée de courage, d'énergie" (CC,210). Pendant leur pénible attente, en proie à une gêne qui devient vite intolérable, les deux protagonistes sentant très bien qu'un dialogue normal leur est impossible à cause de la vraie nature de leurs sentiments réciproques s'observent en silence : lui, "agité, le visage coloré" et elle "bouleversée et troublée" (CC,185). Le lien déchirant qui à la fois les unit et les sépare, c'est Malvina, l'épouse à la "passion d'autorité" (CC,177) ; la mère pour qui sa fille n'est guère qu' "une gêne, un trouble-fête" (CC,209). C'est elle qui leur fait peur à tous deux, elle qui éprouve une sorte de torture lorsque son mari et sa fille se rencontrent, crainte non sans fondement certes, puisque les circonstances ont forgé un lien entre les deux victimes de Malvina : "quelque chose d'un peu faux, sinon d'illicite" (CC,187). Aussi en cette longue nuit, la jeune fille, prenant soudain conscience de la fausseté de sa situation vis-à-vis de son beau-père, se redresse "dans un éclair" (CC,207) pour se délivrer de sa présence et en même temps pour aller à la recherche de sa mère. Ne l'ayant pas trouvée, elle retourne chez elle, suivie un peu plus tard de Malvina qui raconte aux deux veilleurs que son retard est dû à une panne d'auto.

Daniel-Rops nous décrit alors cette nouvelle ambiance d'hostilité subtile et de froid soupçon, que peut créer une femme égoïste et impérieuse, qui n'a pas la moindre idée de ce que pourrait être une union spirituelle avec son mari parce qu'elle l'a toujours regardé comme un enfant et traité avec condescendance et mépris. Son influence était si puissante qu'elle "détruisait en lui tout désir, toute pensée consciente" (CC,216). D'autre part quelle pitié, quelle sympathie, Daniel-Rops sait éveiller chez le lecteur à l'égard de Renée, l'infortunée jeune fille qui n'a jamais connu la tendresse de ses parents : un père anonyme, une mère autoritaire et jalouse.

Autre exemple significatif toujours dans le même recueil, la Sabine de "Colin-Maillard". Quelle déchirante angoisse est la sienne ! Fille de parents séparés, père éloigné, mère égoïste et frivole, elle-même éprise d'un jeune divorcé, elle est entourée de conditions troublantes et peu favorables au bonheur. En contraste avec sa mère - quintessence de volupté, à l'existence dépouillée d'amour et de sens - l'image de Sabine s'offre à nous, une Sabine courageuse, noble, repoussant depuis six mois de toutes ses forces l'amour illicite de Roland. Incidemment et avec honte, elle apprend les circonstances regrettables de sa naissance. Une bataille s'engage alors dans sa conscience qui essaie de justifier à ses yeux une capitulation possible

en arguant de l'exemple du couple parental. Et comme elle souffre de "cette misère morale et du bouleversement de son être" (CC,235), elle veut Roland maintenant plus que jamais car elle a besoin comme toute femme "de paix, d'abandon, de consolation" (CC,246). Ce ne sera pas sa faute si des événements indépendants de sa volonté, viennent au secours de sa fragilité et empêchent une chute - qui ne pourrait lui apporter qu'amertume, déception, remords et augmenter encore son désarroi.

L'inquiétude chez la femme

Bien que les cas précédents ne soient pas exceptionnels, pour bien montrer que l'inquiétude est enracinée en chacun de nous, Daniel-Rops a choisi et analysé avec une précision, une finesse et un soin tout particuliers la bouleversante histoire de Laure Malaussène. L'inquiétude serait-elle ancrée plus profondément chez la femme pour que Daniel-Rops, pour la présenter dans toute son ampleur, ait fait choix de cette troublante jeune fille ? Non, sans doute ! Mais elle ne diffère pas de celle de l'homme.

Pourtant il semble que doué d'une sensibilité spéciale pour comprendre les problèmes de la femme, de sa misère et de sa grandeur, il nous en ait donné des portraits merveilleux d'exactitude et de finesse psychologique (5). Ce qui nous importe le plus ici, c'est de constater que le drame de Laure dans le roman : Mort, où est ta victoire ? est celui de toute vie humaine : l'inquiétude nous atteint tous, qui que nous soyons. Et certes, rien d'étonnant à cela puisqu'il s'agit du problème de l'alliance du charnel et du spirituel ; c'est donc l'éternel conflit entre l'attirance du mal et l'attrait de la grâce, mais vu ici sous l'angle de l'auteur qui présente le péché comme un mal et lui cherche un remède. En Laure, le mal et le bien ne sont pas des abstractions mais des forces bien vivantes qui la détruisent ou la libèrent selon le cas.

Dès le début du drame, Daniel-Rops met en relief la force du mal et il nous fait voir de quel terrible combat Laure devient l'enjeu. A juste titre il a appelé la première partie de son roman Les plaies intérieures. Elles ont fait de la vie de l'héroïne un long tourment parce qu'elle "souffrait dans son âme, d'une douleur qui n'avait pas de nom" (MV,36). Sa vie était un état de tension perpétuelle et il lui semblait que "son existence n'avait vraiment aucun sens" (MV,234). A vingt ans, après avoir fui le château de Barterand et erré toute une nuit d'automne froide et humide, dans des marais pestilentiels au bord

du Rhône, elle a su "ce qu'est le mal" (MV,82). "Le mal, c'était cela, c'était cette sensation horrible de se sentir proie, d'être le lot d'un marchandage (MV,82).

Dans cette nuit atroce où elle souffrait d'une injustice brutale, elle acquit "cette connaissance du bien et du mal qui est la suprême misère" (MV,61).

Dès lors, sa lutte peut être comparée à celle de l'homme moderne. A travers les réalités de la vie et de sa propre nature, elle cherchait "une vérité perdue : le sens même de son destin" (MA, 145). Mais va-t-elle le trouver à l'Institution Sainte Mechtilde où son attitude un peu étrange et ses dons remarquables ne peuvent que choquer l'orgueilleuse directrice, et éveiller en elle une certaine jalousie ? Là, Laure vit des jours monotones dans l'absence du malheur, mais loin du bonheur que réclame sa nature ardente. A chaque page nous la voyons sous un nouvel éclairage. Pourtant, le problème reste nettement le même et le voici : va-t-elle devenir la complice ou l'adversaire des forces diaboliques qui s'agitent en elle ? Cette âme violente et rebelle, quand elle est aimée, se donne aux autres avec passion ; déçue, elle se précipite dans la haine ou le mépris.

Ce qu'elle aimait en l'abbé Pérouze c'était la vérité.

Celui-ci, porte-parole de Daniel-Rops à l'heure où il écrit, dénonce le malheur des hommes modernes qui imaginent que "le péché est une sornette des vieux curés" (MV, 160), et qui ont "banni le péché de leur vie et de leurs livres : aussi sont-ils perdus en lui, dans le fleuve boueux, où sans le savoir ils se débattent et ils s'enlisent" (MV, 161). "La seule vie, c'est celle que nous donne notre lutte pour notre âme, le combat contre l'ange" (MV, 161). L'abbé Pérouze suggère à Laure le désir de se consacrer à Dieu, elle y répond... comme Augustin, comme Gide, comme Daniel-Rops : oui "mais plus tard, mon Dieu, plus tard..." (MV, 162).

Ce que Laure déteste le plus en Mathilde, la femme de son amant ce n'est certainement pas la créature laide, infirme et malade ; ce n'est même pas sa jalousie, ses soupçons, après tout compréhensibles ! Non, c'est plutôt sa médiocrité. Quant à Jean, Laure l'aime au début avec la même fougue que sa haine connaîtra plus tard ! "Elle l'aimait de toute sa chair longtemps chaste (...) Mais elle l'aimait aussi avec l'esprit" (MV, 184). Cependant une fois qu'elle a "passé outre à ses scrupules" (MV, 184), quand elle se rend compte qu'elle a opté et à son insu, choisi d'être la complice du crime de son amant, elle en devient la première victime. Son amour pour Jean s'est converti en une haine implacable. Elle déteste désormais sa faiblesse, sa

passion animale, sa bassesse, sa déloyauté et les attitudes artificielles de pose chez ce disciple raté de Nietzsche.

La tragique histoire de Laure incarne à merveille le drame douloureux que "la crise morale" a contribué à répandre dans le monde contemporain.

L'inquiétude dans la société

Angoisses, menaces, crises, désordre, stagnation, toute la société semble baigner dans une ambiance polluée par ces miasmes. L'esprit de "désagrégation" culmine vers 1939 et nulle part, mieux que dans L'Epée de feu, n'apparaît un tableau plus révélateur de cet état de choses. On y voit le résultat d'une civilisation où les individus vivent "en surface" (MA, 199), qui glorifie l'homme, parce que c'est sur lui qu'elle peut édifier l'équilibre monstrueux de la production des richesses". L'homme n'est qu' "un schéma" (MA, 200) conditionné par une société ne reconnaissant que la primauté de l'argent.

Représentative d'une telle société, l'histoire de la famille Deaucourt l'est sans conteste. En effet l'action dans L'Epée de feu se déroule comme une spirale dont les cercles vont s'élargissant

pour envelopper, peu à peu, tous les membres de la famille, leurs amis, voire le milieu où ils évoluent et qui constitue une partie de la société. Abel Deaucourt, suivant en cela l'exemple de son frère aîné, a fui la maison paternelle pour exorciser "tous ces symboles du mensonge, son argent, son luxe, sa classe" (EF,9). Révolté contre son père responsable dans une entreprise financière qui s'est soldée par un désastre et un suicide, tiraillé en tous sens, en définitive obsédé par le sentiment de l'absurdité de la vie, il entend gronder comme un "bouillonnement intérieur" (EF,117) au tréfonds de son être et ne sait plus à quoi se vouer.

Le jeune Abel est à la recherche du "bonheur", c'est-à-dire d' "un monde où l'on pourrait se sentir un homme, savoir pourquoi l'on vit, à quoi cela tend, à quoi cela sert" (EF,138). Peut-être son frère aîné, Jean-Louis, va-t-il le conseiller, lui qui est devenu un ingénu marxiste et s'est fait ouvrier dans un atelier de typographie. Or ne trouvant pas son idéal chez les communistes, ni en bien d'autres doctrinaires, Jean-Louis a pourtant décidé "de croire encore aux hommes" (EF,139). Leur soeur Sylvie, elle non plus, ne possède pas la clef de la paix intérieure puisque son mariage n'a été qu' "une fusion mystérieuse des deux (conjoints) dans une profonde indifférence" (EF,137). Enfin, entre le père et ses enfants se dresse une barrière de

glace infranchissable parce que ces derniers ont vu dans le chef de famille, un homme "sans âme". Chez les Deaucourt personne n'a connu malgré fortune et bien-être un vrai bonheur humain.

Dans le milieu où pénètre le jeune Abel après sa fugue, il reste aussi inquiet au point même que le suicide lui semble une solution naturellement acceptable. Deux amis, symboles de tant d'autres êtres - Hess et Grea - l'entourent. Le premier est juif, musicien ; il personnifie l'optimisme bien qu'il ait connu par expérience la faim et la misère, mais il a découvert que "l'homme le plus efficace, ce n'est pas le violent, celui qui commande ou qui détruit, c'est celui qui est le plus riche d'amour et de paix" (EP,84). Pour Hess la vie a un sens et il n'est pas sans espoir. Au contraire, Gréa révolutionnaire fanatique n'est que mépris railleur pour les miséreux et violence verbale à l'égard du pouvoir, mais le vrai mobile de ses gestes, c'est "la frénésie exhibitionniste" (EF,267). Ces jeunes se retrouvent sur les Champs-Elysées, qu'Abel décrit ainsi : "amas tourbillonnant de fourmis, de termites, le monstrueux organisme d'une société sans but, sans conscience, sans angoisse même, où les êtres se mêlaient, s'opposaient, s'entre-tuaient avec un automatisme d'insectes ! " (EF,200).

Comme la famille Deaucourt où les membres sont étrangers l'un à l'autre, où jamais de véritable communication ne

s'établit entre eux, séparés qu'ils sont toujours par un fossé profond, de même, la société où l'on s'ignore systématiquement. Toutes ces horreurs que sont la faim des tout-petits, la détresse des chômeurs, la misère des bidonvilles, la crise du logement, tout le monde malheureusement, n'en est pas averti ou s'en lave les mains. Jean-Louis explique à Abel cette situation lamentable :

> "Notre société est si bien cloisonnée. On se croirait au Jardin d'acclimatation. Ici les lions, là les ours, plus loin les flamants ou les zèbres, mais entre eux, il y a des fossés si profonds que nul ne peut les franchir. Il y a beaucoup de braves gens qui perdraient le sommeil s'ils savaient sur quoi repose leur quiétude(..)" (EF, 127).

Mais ils ne le savent point et entre eux et les infortunés se creuse un abîme sans fond. Cette société assoiffée de vérité et d'ordre les cherche à travers l'utopie du communisme, la fausse révolution ou l'anarchie et semble ne rien trouver que la brutalité inhumaine, le désespoir total ou le néant. Ce qui lui manque, c'est l'Amour ! Et Daniel-Rops décrit la misère de la société sans Dieu, réplique de celle de l'individu dans le même cas, une société où l'inquiétude règne partout. Nous avons vu comment le manque d'une structure morale rend l'homme inquiet.

Il ne peut plus vivre, impuissant à se procurer une oasis où trouver le calme et le repos. Mais le principal responsable de son trouble, c'est "l'énigme que l'homme est à lui-même" (CA, 51).

Conclusion

Que le monde des années "26-47" soit pétri d'inquiétude, Daniel-Rops en témoigne par sa vie et par son oeuvre. Son essai, Notre inquiétude, l'introduit dans le monde des lettres et le révèle au public. Cette inquiétude devait constituer en quelque sorte le levain qui rétablirait un certain équilibre dans sa vie personnelle et remettrait de l'ordre et de la justice là où régnaient le désordre et l'injustice, c'est-à-dire dans la société.

Ce que fut Daniel-Rops : un jeune révolutionnaire au sens propre du terme, "trait d'union" (6) entre le monde sans âme et le monde à sa recherche ; un professeur érudit, "trait d'union" entre les jeunes et leurs aînés ; un essayiste doublé d'un romancier de talent qui sait faire dans ses ouvrages "trait d'union" entre la théorie et la réalité de l'inquiétude ; un chrétien ardent, "trait d'union" entre le monde athée et la société chrétienne un historien de l'Eglise, "trait d'union" entre son passé traditionnel et l'ouverture sur le monde de Vatican II.

Nous croyons pouvoir affirmer que son inquiétude, jamais absente de sa pensée, a servi de tremplin de départ à une action

ample et variée, et l'a poussé à consacrer son temps et ses forces au service des autres pour l'établissement d'un Ordre Nouveau ; en un mot qu'elle a servi son oeuvre et sa vie.

Références - Chapitre IV

1. M. Merleau-Ponty, *Le Roman et la métaphysique*, Paris, Nagel, 1948, p. 51.

2. Benjamin Crémieux, *op. cit.*, p. 5.

3. S. Paul, *Romains*, VII, 15-17.

4. S. Augustin, *Confessions*, VIII, 10.

5. Daniel-Rops, *Sept Portraits des femmes*

   "Euménide endormie",
   " La fin du jour",
   "L'eau malade",
   "Colin-maillard",
   "Le corps aux flammes",
   "Au pays qui te ressemble",
   "Diane blessée".

6. P. Dubois-Dumée, *op. cit.*, p. 36.

TROISIEME PARTIE

LES CAUSES OU LA CAUSE ?

Qu'il y ait un lien très fort entre l'inquiétude personnelle et celle qu'engendre la crise sociale, économique ou politique, Daniel-Rops l'affirme sans cesse. Aussi nous paraît-il logique, maintenant, de fixer notre attention sur le tableau d'ensemble qu'il a tracé de son époque afin de dénoncer les symptômes destructeurs de ce "monde sans âme" marqué d'un signe caractéristique : le désarroi.

> "L'époque que nous vivons est inquiète et troublée ; un vent mystérieux la secoue. Cette constatation n'est pas le privilège de quelques esprits particulièrement sensibles aux signes ou préparés à les interpréter : de telles données se répandent à travers la masse à la façon d'un poison dans l'organisme" (MA, 16).

Il est évident que d'année en année, pendant la décade 1930-1940 une sorte de peur s'étendait sur le monde. Il s'agissait d'un "esprit de panique" (ED,15) économique, social et politique, dit Daniel-Rops dans Eléments de notre destin (1933).

> " Au sens le plus immédiat et le plus charnel du mot, pour beaucoup d'hommes, la question toute nue est de vivre, c'est-à-dire de ne pas mourir. Des millions d'êtres se sentent pris à la gorge par des déterminismes glacés auxquels ils donnent l'apparence de spectres. Le désespoir rôde dans des âmes pour lesquelles il ne signifie rien (ED, 15).

En 1936, écrivant pour l'hebdomadaire Sept, il s'exprime sans ambages :

" Il est douteux qu'aucun temps ait dépassé le nôtre et particulièrement nos minutes présentes en fait de déchirement et de confusion" (1).

La série d'essais présentée, en 1937, sous le titre Tournant de la France, revient encore sur l'esprit d'indécision, d'incertitude qui menace le pays.

" Entre une mauvaise humeur toute nourrie de rancunes et de violences contradictoires, et un optimisme trop souvent insoucieux des faits, il semble que depuis bien des années la France oscille et hésite. Si elle échappe par moments à cette alternative, c'est pour tomber dans l'apathie (...)" (TF, 19).

Tous les essais de Daniel-Rops, en particulier ceux que contient l'Ordre nouveau, le Sept, le Temps présent, et plus encore son roman, l'Epée de feu, "si chargé de vérité humaine et sérieusement documenté" (2), nous ouvrent des perspectives effrayantes sur cette civilisation si fière d'elle-même et pourtant déjà menacée de ruine et d'écroulement. L'universalité de cette menace, c'est le juif Hess qui dans L'Epée de feu va nous la révéler par ces paroles prophétiques :

" Notre monde est un monde sans repos. Il n'y a plus de sécurité, nulle part. Les riches et les pauvres, les nations et les classes, les races et peut être même l'existence dernière des civilisations, tout est près d'être remis en question" (EF, 80).

!!

Alphonse de Parvilly
Etudes
5 VII 1939

Selon Daniel-Rops, les grandes crises qui assaillent la société et pèsent durement sur l'homme sont à la fois d'ordre historique, économique et politique. Nous voudrions, dans cette troisième partie, examiner ces conjonctures à la lumière des causes capables de faire naître l'inquiétude. D'abord y a-t-il plusieurs causes ou bien une cause unique, fondamentale, prépondérante d'où les autres découleraient comme d'une source ? A ce problème d'une urgence et d'une gravité exceptionnelles, Daniel-Rops a consacré bien des années de travail et dépensé une somme incroyable d'énergie.

CHAPITRE V

LES CAUSES

La misère

Avec une pénétrante acuité Daniel-Rops a saisi les différents aspects du problème économique. Il a brossé un tableau saisissant de son époque, fait tomber les voiles et diffusé partout ses idées sur une civilisation "fordiste, tayloriste et machiniste" (ED,63). Il a fait effort pour amener le public à réfléchir sur "cette érosion quotidienne" (MN, 52) qui ronge la société. Un mot très significatif la décrit : misère. "La misère n'est pas partie de sa vie ; la misère est toute sa vie" (MN, 42). Toute son oeuvre témoigne de la misère du monde dont il parle longuement dans la Misère et Nous. Au début, il établit une nette distinction entre le pauvre et le misérable. Le pauvre, celui qui a de quoi subsister, sachant qu'il dormira et mangera le lendemain, diffère grandement du misérable à qui l'existence n'est pas assurée. Pour ce dernier aucune sécurité quant à l'avenir : de demain et de son pain, il ne sait rien (MN,46).

L'auteur expose dans le livre déjà cité les conditions de vie impossibles qui dégradent les êtres humains, en plein vingtième siècle à Paris. Trop fréquents les gros titres dans les journaux annonçant le suicide de Monsieur X., désespérant de trouver la nourriture, le logement, le travail surtout, nécessaires à la vie de sa famille. C'est un état que le miséreux vit, nuit et jour, sans espoir. Cet ilôt parisien, la "Cité Jeanne d'Arc" par exemple, héberge des familles entières, tassées dans des appartements démunis de tout confort et destinés en principe, à une seule personne. Ces taudis, "grouillants d'infection", "ces logements puants", avec "leurs odeurs abominables faites de toutes sortes de pourritures" (EF, 75) provoquent chez leurs habitants des sentiments d'horreur, de révolte, et de dégoût. En plus de la souffrance occasionnée par la faim, le froid, les privations de toutes sortes, les occupants n'y disposent d'aucun moyen permettant l'hygiène la plus élémentaire.

Cette condition est le sort malheureux d'une grande majorité de pauvres gens et cela sans repos ni trêve, semaine après semaine. "... Qu'il y ait des hommes qui ne puissent même pas être hommes, qui soient ravalés au-dessous de la bête sauvage (la bête qui, elle, a plus de chance de pourvoir à son existence que le déshérité de nos civilisations ultra-perfectionnées" (MN, 47), voilà l'énigme que

Daniel-Rops veut déchiffrer. Il s'attache d'abord à rechercher les causes possibles de cette situation, puis il les analyse l'une après l'autre. Il en a retenu deux : le chômage et la machine.

Représentative, hélas, de combien de familles françaises est celle avec qui le jeune bourgeois révolté, Abel, dans <u>L'Epée de feu</u> nous fait faire connaissance. Victimes du chômage, tous les meubles vendus, expulsés de leur abri, ces infortunés se traînent du boulanger à l'épicier, quêtant leur nourriture, alors que personne ne leur prête la moindre attention. Dans ce monde pitoyable, Abel Deaucourt est frappé par la misère de la mère de famille qu'il décrit :

> " Si bien annihilée par le malheur, la hantise du pain quotidien et du lait pour son petit. N'ayant plus de vraiment vivant en elle que cet instinct maternel, qui la pousse à essayer de faire survivre, malgré tout son enfant" (EF, 270).

Ces miséreux désespèrent parce que les statistiques accusent chaque jour un nombre croissant de chômeurs. La situation était grave dans les années 30. Des souffrances de tous genres atteignent la classe bourgeoise, aussi bien que la classe ouvrière :

> " Jadis, le tableau du chômage était bien connu ; cortèges habituels des masses déguenillées, affamées, des hommes aux faces noires et aux mains épaisses, des femmes en cheveux, portant dans les bras des enfants blêmes. Cette image dont tremblaient les bourgeois, les jours de grève,

est à réviser. Maintenant une grande partie de la bourgeoisie est elle-même dans le cortège" (ED, 28).

La situation empire. Aux répercussions du chômage total ou partiel s'ajoutent les effets de la baisse des salaires (3). La misère se rencontre aussi bien chez "l'ouvrière en chambre qui travaille pour quelques centaines de francs" (MN, 14), que dans les queues interminables des chômeurs par les nuits glacées. Certains n'ont rien à manger qu' "un croissant en deux jours" (EF, 81), en dehors des soupes à l'asile ou aux refuges. Cette lutte quotidienne pour se procurer un peu de pain est harassante surtout pour les jeunes étudiants, à la fois surmenés et sous-alimentés. Ce régime auquel ils sont soumis, est "indigne et tragique" (4). D'autant qu'après avoir supporté héroïquement des conditions de vie inhumaines afin de s'assurer une profession, celle-ci reste introuvable. Un exemple : des milliers de jeunes de toutes provenances, journalistes, polytechniciens, musiciens, professeurs, sont tous condamnés à la misère et à la faim, parce que le chômage les empêche d'utiliser leurs compétences. Pour 1500 candidats, il n'y a en 1936 que 180 places et dès lors rien d'autre ne les attend qu'un "salaire de famine" (5).

candidats à quoi ?

???

Déjà dit p. 111

Le machinisme

Il ne suffit pas de constater que la faim, le chômage, la misère existent. Il faut en découvrir le pourquoi, et c'est en s'adonnant à cette tâche que la machine et le machinisme sont devenus une des préoccupations constantes de Daniel-Rops. Que la machine, preuve du "génie créateur de l'homme" (MA, 76), devienne la force qui condamne l'humanité à cette forme "d'une barbarie technique, monstrueuse dans sa perfection" (CA, 90), voilà le problème crucial de notre ère technique ! Il troublera toujours Daniel-Rops et bien d'autres avec lui. Pour Bernanos par exemple, la machine n'est pas du tout un symbole du triomphe de l'homme ; elle est plutôt son ennemie et l'instrument possible de sa "déshumanisation". Dans *La France contre les robots* il soupçonnait le progrès technique d'entraver le progrès spirituel de l'humanité. *Sous le soleil de Satan* envisage le monde moderne comme une "brute polytechnique" (6), et notre système économique comme "une machine à fabriquer les riches" (7).

Sans rejeter la valeur de la machine, Van der Meersch nous rappelle combien est épuisant et à la limite inhumain, le travail

en usine dans des conditions parfois atroces. Ecoutons-le dans Le Coeur pur :

> " Il faut avoir travaillé sur une machine, lutté de cette façon, pour ainsi dire corps à corps avec une machine, pour connaître la terrifiante puissance d'un engin que toute votre force désespérément arc-boutée ne ralentit même pas d'un tour, et qui vous entraîne avec la même régulière et impitoyable indifférence" (6).

Entrant dans le vif du débat Daniel-Rops prend position entre deux extrémités. Entre "le tout pour" et "le tout contre", il maintient "une position d'une vérité moyenne, soucieuse d'équilibre" (MA, 67). Il en rejette "l'adoration" aussi bien que "le dénigrement" (MA, 67). Dans "Le Ballet des Automates" (CS, 191), Harold incarne cet esprit d'adoration qui reste ébloui par les gestes des automates ! "Cet homme, à force de vivre avec les automates, avait fini par leur ressembler" (CS, 196). Sa mort a valeur de symbole. Harold sera tué par le geste même d'un de ces automates perfectionnés devant lequel il béait d'admiration.

Il est bien possible que l'homme, en louant et à juste titre la machine, fasse que la gloire à la fois sorte de lui et revienne à lui seul. Ainsi l'homme-machine devient un absolu. Pourtant ce n'est pas la machine qui est en défaut, qu'il s'agisse de la dynamo ou de l'avion, c'est l'adoration qu'on lui porte.

Il est certain qu'à notre époque technique, l'homme ne peut ni ne doit vouloir échapper à l'emploi de la machine. Le destin du monde depuis cent ans - et plus encore dans l'avenir - se règlera par la double force de la machine et du machinisme. En effet dans ce "moyen âge de la machine" (MA, 74) qu'est la période de sa création et de son développement, il faut que l'homme apprenne à en user, en évitant à tout prix les désordres qui peuvent en découler, tels que "le productivisme et "la dégradation de la personne" (ED, 167). Le productivisme, Daniel-Rops le définit comme "un système qui envisage la production comme un but, qui voit dans le produit la fin à laquelle on doit tendre, sans tenir compte ni des besoins réels de l'homme, ni des droits de la personne" (9).

Autour de cette question du machinisme se dessine un cercle infernal composé de l'exigence de vendre toujours plus, d'acheter toujours plus, de produire toujours plus. Quand le rythme de la production marche à la même cadence que celui du travail de l'homme, il existe un certain équilibre entre la production et la consommation, ce qui stabilise l'économie. Après la guerre 14-18, le progrès améliorant sans cesse l'équipement, ces modifications dans la technique fournirent de prodigieux moyens d'accroître la production de la machine. De plus, la loi du taylorisme : rapidité, identité, répétition, perfectionna le

travail à la chaîne (ED, 217). Ces phénomènes multiplièrent à l'infini la capacité de la machine à produire.

En une période de cinq années (1925-1930), des changements notables dans l'agriculture aussi bien que dans l'industrie, déréglèrent la production, et celle-ci sauta démesurément en avant de la consommation. La conséquence inéluctable, ce fut "le chômage technique, le chômage de mévente et de sous-consommation" (ED, 210). Jadis les crises étaient amenées par la sous-production, maintenant c'est l'inverse, c'est la surproduction qui engendre la famine. Pourquoi ? Parce que ce système "dans l'ordre de l'économique, tend à une destruction totale, dans l'ordre humain, à une misère à laquelle nul n'échappe, et qui, dans l'ordre moral, est le signe même de nos oublis et de notre dégradation" (ED, 29).

Car la deuxième conséquence grave du machinisme se trouve précisément dans cette dégradation de la personne humaine. L'homme est réduit à n'être plus qu' "un homo economicus" (AT, 16), une machine à produire et à consommer, gouverné par un désir effrené de satisfaction et de jouissance. L'ordre machiniste fait de lui "une abstraction", c'est-à-dire rien qu'un facteur dans le système statistique de calcul du prix de revient : "Glorifiant l'homme abstrait, la civilisation machiniste méprise, annihile l'homme réel, l'homme concret" (MA,101).

Il est inévitable que la nature du travail "à la chaîne" crée des désordres dans les facultés mentales des individus (MA, 81). La seule chose qui compte, c'est la productivité ; peu importe que le travailleur devienne un "zéro" (10), "un prolétaire", "un producteur", "un consommateur" ou bien un chômeur sans espérance ! En 1931, dans son encyclique Quadragesimo Anno, Pie XI a condamné cette déshumanisation de la personne humaine : "La matière inerte sort ennoblie de l'atelier tandis que les hommes s'y corrompent et s'y dégradent" (11).

Dans Terre des hommes la pensée profonde de Saint-Exupéry comporte une prise de position analogue à celle de Daniel-Rops. "Dans l'exaltation de nos progrès nous avons fait servir les hommes ... à l'érection des usines. Nous avons un peu oublié que nous dressions ces constructions pour servir les hommes" (12). Dans les usines, les hommes ressemblent aux machines, assujettis aux mêmes exigences, possédant une valeur en tant que source servant à augmenter la production. On le considère "en fonction du nombre de tonnes de charbon extraites" (CM, 19). Dans L'Epée de feu, le travail à l'usine, les visites aux mines, les démarches à faire ont tellement préoccupé Serge, le mari de la jeune Sylvie Deaucourt, que sa vie est devenue comme mécanique au point que Sylvie se pose la question : "Est-ce qu'on peut être heureuse à côté d'une machine" (EF, 65) ?

On le voit, le problème fondamental se ramène en gros à ceci : pour avoir une Ford, ou une Renault à meilleur marché, avons-nous le droit de "condamner une large part de l'humanité à cette forme moderne de l'abrutissement et de l'esclavage" (CA,84) ? Ce qu'on appelait jadis l'esclavage c'est dans notre siècle "la condition prolétarienne (ED,230). Peu importe le nom, il s'agit pour Daniel-Rops du processus destiné à "décomposer le travail humain" (CA,85), à priver l'homme de "tout vrai métier", et à le condamner à "une insécurité perpétuelle (CA,86). Voilà l'état économique en cette période des années 30 et notre essayiste le stigmatise comme étant "la plaie vive de notre société du vingtième siècle - et son cancer rongeur" (CA,86).

Le nationalisme

Qu'en de telles conjonctures, l'inquiétude grandisse de jour en jour, cela n'a rien de surprenant. L'angoisse et le désespoir rôdent et cela s'explique puisqu'à la souffrance de la faim et du chômage, il faut ajouter dans l'ordre politique la peur de la guerre menaçant la liberté et les vies. Car la Grande Guerre était loin d'avoir réussi à mettre fin aux luttes de l'humanité. Les conférences internationales n'attei-

gnent pas leur but : "les peuples s'appliquent à faire de l'amour avec de la haine, à créer un équilibre factice en un monde où manque à la base, l'esprit de paix" (ED,17).

C'est l'opinion de Daniel-Rops que ce désordre politique partout évident en Europe et particulièrement en France, remonte au Traité de Versailles qui sans avoir rien réglé, "a tout enveloppé d'hypocrisie puritaine et de rhétorique démocratique" (13). Presque chaque numéro de l'Ordre Nouveau dénonce ce "traité imbécile et meurtrier" (14). Au lieu de résoudre les conflits internationaux le "monstre de Genève" (15) a soulevé "un nationalisme qui ravage toute l'Europe" (16). Sans doute ce traité est une des causes primordiales du désarroi en Europe où ne règne ni la vraie justice ni la paix. Les nations se cloisonnaient "en mondes sans porte, ni fenêtre, toutes hérissées de crainte et de haine les unes envers les autres" (17).

La jeunesse française, "patriote" en majorité, se rend compte cependant qu' "une nation étroitement enfermée dans ses propres intérêts glisse au néant" (MA,147). Presque tous les mouvements de jeunes, que ce soit L'Ordre Nouveau, le Jeune Droit, ou l'Esprit présentent un "Front commun" contre les nationalismes étroits : "le communisme russe, le fascisme italien, le nazisme allemand" (18). De tels régimes se préoccupent de toutes les fonctions d'un peuple, tantôt politi-

ques et sociales, tantôt religieuses et morales, et les accaparent au profit d'intérêts parfois sordides, indignes de la notion même de la Nation. Un esprit nationaliste n'excite guère que des rivalités économiques et sociales qui poussent les peuples à se heurter, aboutissant ainsi à des haines déchirantes. Suivant Daniel-Rops :

> " L'idée nationaliste n'est plus un moyen de se réaliser soi-même, d'éprouver ses propres exigences : c'est une arme pour enfermer le corps social dans une sorte de carapace infrangible, en vue des futurs conflits" (CA, 206 s).

Les années de l'après-guerre 14-18 en témoignent, car on peut dire que depuis le début de la seconde décade qui suivit le Traité de Versailles, l'ombre de la guerre future, considérée comme inévitable, ne cesse jamais de peser sur la France. "En 1930, un nationalisme inquiétant se révèle en Allemagne" (19). Et au dire de Daniel-Rops s'exprimant dans Sept en 1936, "une psychose étrange existe entre les deux pays" (20). Les Français avaient tout à redouter de la course aux armements de leurs voisins d'Outre-Rhin ; et depuis les accords franco-soviétiques, conclus par Laval, le 2 mai 1935, les Allemands se méfiaient d'une sorte d'encerclement diplomatique. Ainsi entre les deux pays "un cercle infernal" (21) est dessiné. Cependant, dans le système hitlérien qui parut un moment faire la grandeur et le bonheur de l'Allemagne, Daniel-Rops a discerné les

forces de destruction qui la mèneront à l'abîme car "il trahit en même temps la cause de la civilisation, celle de la liberté, celle de la paix" (22).

A l'époque, la menace allemande n'était pas la seule que la France devait affronter. Face au nazisme, son rival, le communisme russe et son allié, le fascisme italien, ne faisaient guère bon ménage. C'était le désir de ces pouvoirs de "renforcer la puissance de ce que Nietzsche appelait "le plus froid des monstres froids, Etat" (23). Et la France, quelle position a-t-elle prise ? Notre théoricien constate devant ces problèmes : "La politique française n'a su que faire une chose : les éluder" (TF, 27). La France, pays aux grandes ressources, capable d'opérer la reconstruction du monde, se retrouvait parfois dans un bouillonnement confus d'idées. En face de l'Allemagne, ses relations abondent "en incertitudes et en rebroussements" (TF, 21). La situation est analogue à l'égard de l'Italie. Le contraste entre son jugement sur les principes du fascisme et ses décisions diplomatiques était "aussi affligeant" (TF, 22), marqué par la peur et l'indécision. La France "s'endort dans sa quiétude" (TF, 44). Aussi Daniel-Rops l'avertit prophétiquement, dès 1936, qu'elle "s'éveillera tôt ou tard dans un monde qui aura marché sans (elle), où chacun aura pris sa destinée et où (son) retard pourrait être mortel" (TF, 44).

La guerre

L'histoire ne devait pas tarder à lui donner raison. En 1939, éclate la deuxième guerre mondiale, et c'est la "destruction systématique des Juifs et des Polonais" (CA, 128), qui se chiffre par millions, dans les horribles chambres à gaz. Quant à la France, après avoir connu l'humiliante défaite de 1940, elle subira les horreurs de l'occupation et des rafles barbares.

A quoi bon répéter ici ces tristes événements trop bien connus qui amenèrent ce processus affreux de guerres où des masses d'hommes dans tous les camps souffrirent de cruautés réciproques ? Ce qu'on ne peut oublier, c'est le courage admirable du soldat français qui lutta dans des conditions désespérées contre la supériorité en nombre et en armements de l'armée allemande qui depuis 1933 se préparait à la revanche. Le 16 juin 1940, la France signait l'armistice et acceptait de force l'occupation allemande qui dura quatre ans ! Ce fut une dure période d'oppression et d'angoisse que le peuple français connut alors.

Encore une fois, Daniel-Rops a tâché de "regarder par-delà l'immédiat et de mener l'avenir selon sa loi" (PD, 13). Dans

une conférence adressée aux jeunes, il les engageait à reconnaître que "la France avait perdu la guerre par suite de la trahison spirituelle dont elle s'était rendue coupable envers elle" (PD, 25). Mais il avait prévu le relèvement de la France, rachetée par les héros des siècles passés comme saint Louis, ou Jeanne d'Arc. Sa confiance ne sera pas déçue : La Résistance secrètement mobilisée, de grandes forces anglo-américaines arrivent et le 6 juin commence la libération qui devait triompher le 15 août 1944 ! Cause de réjouissance sans doute ! Cependant qui peut nier que la guerre avec son mépris de la vie humaine, avec toutes ses horreurs et ses terreurs ne constitue pas une cause grave d'inquiétude pour l'avenir ? "Que vaut encore la vie de l'homme ? Que vaut le destin unique d'un seul être" en face de la guerre ? (CA, 126).

Le marxisme

Entre les deux guerres mondiales, la France fut le théâtre d'une autre bataille, où s'affrontaient de nombreuses idéologies : le marxisme et le christianisme, et différents systèmes économico-politiques comme le capitalisme et l'étatisme. Que ces forces-là aient joué un rôle prépondérant et suscité bien des inquiétudes Daniel-Rops s'en porte garant!

Il est extrêmement intéressant de noter que sa voix prophétique affirmait dans la Revue Sept la nécessité de dialoguer avec les communistes pour "marquer les points où nous pouvons être d'accord ; à condition toutefois de marquer aussi nos désaccords essentiels" (24). Trente ans plus tard, du côté des marxistes aussi bien que du côté des chrétiens, des voix s'élèveront encore pour tenter semblable dialogue. Le chemin à parcourir est sans doute difficile mais digne d'un essai loyal. C'est dans cette optique-là que Daniel-Rops aborda le marxisme et autres idéologies qui se développèrent pendant la période qui fait l'objet de notre étude.

Bertrand, le jeune catholique théoricien, vraisemblablement porte-parole de Daniel-Rops, dans L'Epée de feu, dialoguant avec Jean-Louis Deaucourt qui a quitté la maison paternelle pour courir à la recherche d'une doctrine vraie et permanente, s'exprime ainsi au sujet du marxisme : "une grande chose, le seul système peut être que le dix-neuvième siècle ait apporté et qui vaille la peine qu'on s'y arrête" (EF, 298). Pourtant, et il importe de le signaler, il ne l'accepte pas "depuis A jusqu'à Z" (EF, 300), parce qu'il ne contient que des vérités partielles. Cette doctrine beaucoup étudiée par "l'intelligentsia révolutionnaire d'Allemagne et de France" (CD, 40), a connu depuis 1870 un développement de plus en plus vaste.

En tant que philosophe, Marx à la fois critique et héritier de la pensée de Hegel et de Feuerbach, n'a retenu qu'une notion réaliste et matérialiste de l'homme. Ce qui fait la valeur de sa philosophie c'est qu'elle n'est pas "une pure idéologie, une vérité spéculative, mais comme une "praxis", une doctrine pour l'action(..)" (CD, 41).

La grande force du marxisme est d'utiliser des moyens concrets pour réaliser ses concepts ; de s'occuper des exigences immédiates de la vie : le manger, le boire et le dormir ; de ramener en un mot l'homme au sens des réalités les plus élémentaires et les plus évidentes.

Mais, comme nous l'avons déjà signalé, Daniel-Rops prend aussi position contre Marx et cela pour deux raisons : à cause de son attitude envers la religion et par suite envers l'homme. Laissons une fois de plus la parole au Bertrand de L'Épée de feu s'entretenant avec Jean-Louis Deaucourt :

> " Voilà un point sur lequel je ne suis pas marxiste. Il me paraît inadmissible de considérer le fait religieux comme un phénomène purement imaginaire, une fuite, une sorte de psychose : pour moi, c'est un fait. Un fait comme l'existence de la musique ou de la poésie(..)" (EF, 300).

Dans le système marxiste la foi religieuse est superflue. Cette opposition à la religion n'est pas accidentelle ni éphémère chez

Marx, elle est essentielle à sa pensée, à sa conception de la liberté. Pour lui : "Etre libre, c'est ne tenir son être que de soi, croire en un Dieu Créateur, c'est accepter d'être esclave" (CD, 44). Bertrand exposant les principes marxistes maintient que d'après eux "pour se croire libre, il faut nier les problèmes : Dieu, la mort, le destin, tout" (EF, 303). Selon leur logique, si l'homme doit se réaliser, il faut que "la religion disparaisse" (CD, 44). L'homme marxiste se passera aisément de la divinité ; il sera un athée et non un théiste.

Daniel-Rops constate que la doctrine de Marx pèche par la base parce qu'elle conçoit l'homme comme un être uniquement terrestre, appartenant à l'histoire : "être générique, résultat des circonstances économiques et sociales" (CM, 69). Ce postulat bien que réel ne saisit pas l'homme dans sa totalité. Pour le marxiste, il n'existe que des forces matérielles qui engendrent les faits historiques et l'homme lui-même n'est plus qu'une matière qui sert à transformer le monde. Chaque homme, selon la théorie marxiste, est un être fragmentaire, une partie d'une histoire sociale et économique contre laquelle il est obligé de toujours lutter. Il n'est qu'une abstraction, il fait partie d'une masse et il lui est impossible d'échapper à l'histoire. Il est vrai que Marx semble se préoccuper de l'homme mais ce n'est qu'une apparence, "une façade, un mensonge".

Le communisme

Il est impossible de séparer marxisme et communisme puisque aussi bien, selon Etienne Borne, "C'est le marxisme (qui) (24a) donne au communisme son dynamisme". Au sujet de ce dernier, le Bertrand de L'Epée de feu nous apporte un éclairage intéressant :

> " Le communisme aura peut-être eu pour seul rôle, quand l'histoire pourra le juger impartialement, de rappeler aux hommes d'une société courbée par l'argent, un précepte dont ils ont perdu la formule : qu'il faut être pauvre en esprit" (EF, 304).

S'il est vrai que le système est marqué par certains mensonges, il est également vrai que le même système recèle d'importantes vérités. "La vérité du communisme, elle est d'abord dans la dénonciation du monde bourgeois, déchristianisé sous un masque chrétien,et de ses aspects monstrueux" (ED, 64). Qui pourrait mieux exprimer en fait le mépris pour ce "monde brisé, pourri", (EF, 310), que Pierre Valensin, dont le père dans le roman précité se suicide à cause de la faillite de l'entreprise Talnussier où Monsieur Deaucourt joue un rôle important ? Celui-ci, pour se donner bonne conscience, dans un geste attestant à la fois sa responsabilité et sa culpabilité, voudrait faire

un don à la famille Valensin. Le jeune homme en refusant avec énergie de l'accepter condamne par là-même le règne de l'argent. Nulle offrande ne pourrait en effet compenser la douleur de cette famille dont le père n'est plus. "L'argent, dit Pierre violemment et amèrement, nous n'en voulons pas. Il faudrait pouvoir le supprimer de notre monde (...) L'argent, il faut s'en sortir tout à fait, ou bien accepter d'être son esclave, sa victime. Pas de milieu" (EF, 370). Voilà bien le refus du monde dit bourgeois, du monde de l'argent. Parce qu'il a vu l'état de désespoir total où l'argent a réduit son père, son fils ne veut plus en entendre parler.

Selon Daniel-Rops la doctrine marxiste contient d'autres vérités encore, par exemple :

> " La reconnaissance du travail comme valeur première, la condamnation absolue de l'exploitation de l'homme par l'homme, d'une classe par une autre classe, (...) la subordination de l'économique aux besoins (...) la dénonciation des égoïsmes nationaux" (ED, 64).

Mais c'est aussi l'opinion de Daniel-Rops que ces admirables principes, le communisme russe les a trahis. Le communisme promet sans doute à l'homme "un paradis matérialiste" (MN, 125). Oui, mais suivant l'idée de Nicolas Berdiaeff, Daniel-Rops voit en cela un "immense mensonge" (25), parce que cette promesse est viciée à la base. De fait, le communisme ne permet jamais à l'homme d'atteindre

à "son authentique grandeur" (MN, 126). On ne peut que dénoncer les erreurs de ce système anti-spirituel, anti-religieux qui trahit l'homme "parce qu'il trahit l'esprit"(26). Que ce soit par la doctrine de Marx ou par celle de Lénine, Dieu est toujours évacué. En tête de son oeuvre, Marx écrit : "L'homme est l'être suprême pour l'homme".

En fait, c'est le 19 Mars 1937 que le Pape Pie XI par son encyclique "Divini Redemptoris" a exprimé un "non" catégorique au communisme. On peut dire que le Pape n'avait jamais cessé de lutter contre la doctrine "communiste athée". C'était le désir du pontife qui avait atteint alors l'âge de quatre-vingts ans, d'éclairer les esprits sur "cette connaissance intrinsèquement perverse" parce qu'elle n'accepte qu'une réalité : la matière, d'où vient l'homme et où il aboutit. Le Pape condamnait non seulement l'essence du marxisme communisme, mais également sa méthode totalitaire parce qu'elle "dépouille l'homme de sa liberté" et n'accepte pas les droits de la personne humaine (CD, 347).

Daniel-Rops souligne l'attitude que les chrétiens devraient éviter à l'égard du communisme : "celle de la haine et de la suspiscion systématique" (AT, 192). Il faut toujours distinguer la doctrine fondamentale, le but poursuivi, les moyens employés : "Quand le révolutionnaire, le marxiste, par exemple, pense à la profonde misère

de l'homme, s'il réclame une transformation, fut-elle payée de sang, nous ne lui donnons pas tort. Mais quand il affirme que par une simple organisation matérielle il mettra fin à la véritable misère de l'homme, nous refusons de le suivre" (AT, 119).

Le capitalisme

Faut-il d'autres causes pour expliquer le désarroi du monde ? Daniel-Rops les verrait volontiers dans la force de deux doctrines ou plutôt de deux systèmes opposés procédant du même mal : "la négation de l'homme" (CM, 115). Il s'agit du capitalisme et de l'étatisme. Parlons d'abord du capitalisme - qu'on nomme aussi "libéralisme" ou "libéralisme capitaliste" - présenté par certains économistes comme le système de la libre entreprise, par d'autres comme le royaume de l'argent ! Une fois encore c'est Abel Deaucourt qui dans L'Epée de feu va nous éclairer sur ce point si controversé.

Ce jeune homme a bien reconnu la contradiction, le mensonge dont vivent tant de gens : "Déclarer qu'on est contre le capitalisme, en restant dans un hôtel qui vaut un million" c'est encore une façon de tricher" (EF, 124) ! En quoi consiste donc la critique d'Abel ?

S'élève-t-il contre l'argent ? Peut-être. Il l'avait pris en horreur parce que toute sa vie il avait entendu résonner en lui les mots de son père l'avertissant de la nécessité de gagner de l'argent d'après la tradition de son grand-père, de son arrière grand-père, etc ... etc ... Cependant le noeud du problème, ce n'est pas l'argent, "c'est la justice, c'est la possibilité pour les uns et pour les autres (...) !" (EF, 125). Il pense à son ami, Hess, jeune musicien doué et jusqu'ici forcé à coucher sous les ponts ; ou bien à son ami Gréa qui vit "moitié de l'exploitation capitaliste, moitié de l'usure" (EF, 256).

"Exploitation ? Oui, de "trente millions de chômeurs", par "dix milliardaires" (ED, 60). Ainsi se présente la société capitaliste : d'un côté ceux qui possèdent les biens, de l'autre ceux qui travaillent, enchaînés à une rude besogne, et enfin ceux qui sont du monde, comme "aliénés" de l'argent et du travail.

Daniel-Rops, toujours soucieux de la vérité intégrale tient à nous montrer ce qu'il y a de positif aussi bien que de négatif dans le système en question :

> " En tant que système même, le capitalisme a assumé un rôle dont l'utilité n'est pas niable. Il a contribué pendant plusieurs siècles à donner à l'homme plus de biens. Il a perfectionné les moyens techniques, augmenté le rendement, diminué l'effort. Même quand il a imposé à l'homme douleurs et servitudes, il a été quelque chose d'important et sans quoi, probablement, l'humanité

serait moins avancée aujourd'hui dans l'ordre technique" (CD, 61).

Pourtant une rupture ne devait pas tarder à se produire dans l'évolution du système. Basé sur le droit à la propriété privée et le désir du profit, il se trahit du moment qu'il refuse de reconnaître chez autrui les mêmes droits et les mêmes désirs. Quand l'esprit de lucre, l'appât du gain ne respecte plus la dignité de l'homme et ses droits légitimes, alors le système se vicie et la société s'écroule. Le capitalisme est "condamnable" (CM, 116) dans la pensée de Daniel-Rops, parce qu' "il y a quelque chose de si inhumain dans sa doctrine du "laissez faire, laissez passer". Elle conduit à ruiner les concurrents, jeter au chômage les ouvriers, pousser à leurs conséquences inéluctables les lois sacrées de la science économique" (CM, 115).

L'étatisme

Le libéralisme florissant du XIXème siècle a peu à peu cédé la place à l'Etat qui devenu tout-puissant commence à s'affirmer, "aboutissant (ainsi) à une mutilation aussi grave" (CM, 117) : le socialisme ou l'étatisme. La portée et les divers aspects de l'étatisme, Daniel-Rops les expose dans Eléments de notre destin, alors qu'il en a

déjà indiqué le noeud dans l'Ordre Nouveau. Treize ans plus tard, dans Chants pour les abîmes, il reprend ce thème pour l'approfondir. Son souci est de nous montrer, non seulement "l'Etat envahisseur et tentaculaire", "l'Etat irresponsable et faible" (27), mais aussi l'Etat remplissant le véritable rôle que la Providence lui a départi. Signalons en premier lieu que la doctrine générale de l'Ordre Nouveau comprend à ce sujet une sorte de profession de foi rédigée par Daniel-Rops :

> " Nous voulons, dit-il, supprimer l'étatisme qui détruit la liberté et la responsabilité de l'homme. Nous refusons tous les systèmes étatiques qui nient la personne humaine. Nous voulons que l'Etat soit réduit à son rôle d'administration et de justice" (28).

De fait, l'Etat en vient lentement à détruire la personne humaine en la privant de toute responsabilité. On peut dire que c'est lui qui se préoccupe des besoins élémentaires de l'homme, depuis la naissance jusqu'à la vieillesse, en passant par l'éducation, le métier ou la profession, les maladies et assurances diverses, et la liste n'est pas exhaustive ! Est-ce qu'il y a un domaine de la vie que l'Etat n'envahisse pas, où il ne pénètre pas pour un contrôle plus ou moins indiscret ? Combien de circonstances pourrait-on mentionner où l'Etat crée un "Board", en principe pour aider soit les éducateurs, soit les agriculteurs, etc ... et où finalement le même organisme n'aboutit qu'à opprimer l'homme, à lui enlever toute vraie responsabilité ! Par contre Daniel-

Rops dénonce l'Etat se refusant à endosser la charge de ce qui serait de son domaine : supprimer ou tout au moins réduire les ravages de l'alcool et du taudis" (CA, 118), le chômage causé "par l'incohérence du système économique" (CA, 119), "le taux des salaires et des insuffisantes allocations familiales" (CA, 120). Tout cela qui contribue puissamment à l'état de misère où gémit l'homme entre les deux guerres mondiales, l'Etat n'en a cure. La contradiction est bien évidente : d'une part, l'Etat fait pour l'homme ce que celui-ci pourrait faire, et souvent bien mieux, par lui-même, d'autre part, là où il pourrait et devrait agir, il reste négligent ou indifférent.

Quel est le rôle de l'Etat dira-t-on alors ? Daniel-Rops va le définir pour nous :

> " L'Etat est dans son rôle et assume sa véritable tâche, quand il permet à la personne humaine de s'accomplir tout entière, dans sa liberté, dans sa réalité, dans sa responsabilité. Il cesse d'être dans son action légitime quand, au lieu de permettre cet accomplissement de l'homme, il cherche à absorber toute son activité" (ED, 92).

Quand donc l'Etat manque à sa tâche, il se trahit en trahissant l'homme et provoque un désordre authentique, car l'homme pour qui l'Etat a été créé, dépourvu de toute responsabilité, n'ayant rien à faire "abdique sa liberté" (ED, 96).

Les théories dénoncées dans les pages précédentes, même si elles sont "partiellement vraies" (MA, 41) doivent être rejetées parce qu'elles mettent au premier rang ce qui doit se placer au second, c'est-à-dire "la satisfaction des besoins matériels" (MA, 43).

Le christianisme

Reste à se poser la question fondamentale : nous vivons depuis deux mille ans l'événement qui devait changer le monde - l'Avent du Christ et l'établissement du christianisme. A vrai dire, est-ce qu'il y a plus de paix, plus d'amour ? Est-ce qu'on peut affirmer sérieusement que nous ayons atteint le sommet du bonheur ? Tout ce que Daniel-Rops nous a décrit jusqu'ici serait plutôt la preuve du contraire. Mais serait-il juste d'en conclure que le christianisme lui aussi a failli à sa mission ? Nous ne le pensons pas pour ce qui est de la doctrine chrétienne elle-même. "Mais les chrétiens" (TF, 223) n'ont-ils pas leur grave part de culpabilité qu'il s'agisse de la guerre, du machinisme, du désarroi économique, social ou politique qui "apparaît comme la cause du désordre" ? Daniel-Rops croit que malheureusement il faut admettre "l'échec quasi total et la médiocrité des chrétiens"(PD, 148).

Pourquoi, peut-on se demander, ne puisent-ils pas dans ce trésor qu'est le christianisme pour présenter au monde le vrai visage de la cité de Dieu ? Si les chrétiens étaient du Christ, s'ils tenaient compte de la primauté du spirituel, s'ils vivaient leur religion "en esprit et en vérité", est-ce qu'il y aurait tant de misère à travers le monde ? Il faut en convenir : le Christianisme n'est pas vécu par trop de ceux qui s'en réclament. Pour beaucoup il n'est qu'une caricature, un masque.

Qu'il s'agisse des conditions oppressantes soulevées par le productivisme et de ses deux conséquences, le chômage et la faim ; qu'il soit question du nationalisme et de son fruit, la guerre ; ou bien encore de l'exposé des idéologies qui se disputent l'influence, on n'a affaire qu'à des causes secondaires, reflet d'une cause principale qui est "celle de l'homme, celle du Monde" (AT, 16). Daniel-Rops en est convaincu et nous allons l'étudier avec lui dans le chapitre suivant.

Références - Chapitre V

1. Daniel-Rops, "Feuilleton", dans *Sept*, 3 avril 1936, p. 20.
2. Alphonse de Parvillez, "L'Epée de feu", dans *Etudes*, 5 juillet 1939, p. 64.
3. Daniel-Rops, "Feuilleton", dans *Sept* 1 mai 1936, p. 16.
4. *Ibid.*, 10 jan. 1936, p. 20.
5. *Ibid.*
6. Georges Bernanos, *Oeuvres romanesques complètes* (édition de la Pléiade), p. 285.
7. *Ibid.*, p. 1218.
8. M. Van der Meersch, *Le Coeur pur*, p. 33.
9. Daniel-Rops, "Le Travail et l'esprit", dans l'*Ordre Nouveau*, 14 jan. 1934, p. 11.
10. *Ibid.*
11. Pie XI, encyclique *Quadrogesimo Anno*, 15 mai 1931,
12. A. de Saint-Exupéry, *Terre des hommes*, p. 59.
13. Daniel-Rops, "Traités de guerre", dans l'*Ordre Nouveau*, juin 1933, p. 23.
14. "Lettre à Hitler", dans l'*Ordre Nouveau*, nov. 1933, p. 25.
15. *Ibid.*, p. 23.
16. *Ibid.*
17. René Dupuis, dans l'*Ordre Nouveau*, nov. 1934, p. 31.

18.	Daniel-Rops,	"La Jeunesse française attend un ordre nouveau", dans la Revue Bleue, politique et littéraire, 6 octobre 1934, p. 725.
19.	Jacques Madaule,	Histoire de France, p. 184.
20.	Daniel-Rops,	"France-Allemagne", dans Sept, 1 fev. 1936, p. 16
21.		Ibid.
22.	Daniel-Rops,	"Jeune Allemagne-Jeune France", dans le Correspondant, 25 juillet 1933 p. 267
23.	Daniel-Rops,	"Feuilleton", dans Sept, 10 avril 1936, p. 20.
24.	Daniel-Rops,	"Feuilleton", dans Sept, 3 avril 1936 p.20.
24.a	Etienne Borne,	"Les catholiques, le communisme et les crises du moment présent", dans la Vie intellectuelle, 25 fév. 1937, p. 12.
25.	Daniel-Rops,	"Nicholas Berdiaeff devant le communisme" dans la Vie intellectuelle, 25 mai 1933, p. 81.
26.		Ibid.
27.	Francis, Maulnier, Maxence,	Demain la France, p. 193.
28.	Daniel-Rops,	"La Jeunesse attend un ordre nouveau" dans la Revue Bleue, politique et littéraire", 6 oct. 1934, p. 727.

CHAPITRE VI

LA CAUSE

"Les causes peuvent se nommer matérialisme, masse, Etat, productivisme, mais la menace véritable est aussi intérieure" (MA, 42). Après avoir réfléchi longuement et profondément sur ces crises multiples dont souffre l'humanité, Daniel-Rops conclut nettement que la crise fondamentale ne sera résolue ni par les traités de guerre, ni par l'automation, ni encore par le régime politique, mais plutôt par l'homme, parce que "c'est à l'homme et à l'homme seul" qu'il faut attribuer la cause fondamentale du désarroi général (MA,51). Ainsi nous ne pouvons guère nous arrêter aux causes immédiates et superficielles ; pour répondre au voeu de Daniel-Rops, il nous faut aller plus avant, pénétrer au coeur du problème et considérer la Cause principale qui ne peut résider qu'en l'homme lui-même.

Crise de l'homme

L'explication de nos multiples crises, écrit en effet Daniel-Rops, "c'est dans la crise de l'homme moderne qu'on en trouvera l'explication" (MA, 61). Que le vrai problème de l'inquiétude soit dans l'homme, c'est un leit-motiv chez lui et il y revient sans cesse ; il y voit la cause déterminante du désarroi qu'il constate à tous les échelons de la société, cause qui contient peut-être aussi en germe l'espoir, le remède et donc la guérison. Mais dans quelle mesure l'homme est-il responsable de l'agitation qui le trouble ? D'abord et avant tout, l'apôtre du spirituel qu'est Daniel-Rops, aperçoit la racine du mal dans le péché :

> " Il n'est pas de forteresse, pas de Kremlin, pas de Bastille, qui soit plus difficile à abattre que notre complicité ; car cette complicité porte un autre nom dans un autre langage : elle se nomme péché, et pour la vaincre l'homme seul est faible" (CM, 6).

Notre romancier, n'étant ni théologien, ni philosophe moralisateur, ne définit pas le péché, il préfère le dépeindre, et non seulement le péché individuel, mais encore le péché des groupes, le péché collectif qui n'est pas une trouvaille moderne. Déjà dans l'Ancien

Testament, les prophètes s'employaient avec force à dénoncer les péchés du Peuple de Dieu :

> " Ah ! nation pécheresse, peuple chargé de crimes, race malfaisante, fils pervertis ! Ils ont abandonné Yahvé, méprisé le Saint d'Israël, ils se sont détournés de lui" (1).

Le Nouveau Testament basé sur la rédemption individuelle n'en reconnaît pas moins la solidarité des hommes dans le mal. Paul dans l'Epître aux Romains expose les péchés des païens comme ceux des Juifs. Tous les hommes, dit-il, sont l'objet de la colère de Dieu : "Il n'est pas de juste, pas un seul" (2), faisant ainsi écho au psalmiste.

Le péché se définit comme une révolte à la fois contre Dieu et contre les hommes. Que cette révolte se nomme apostasie, désobéissance, orgueil, infidélité, hostilité, la langue courante rendra compréhensible son action par des expressions telles que "blesser quelqu'un", "l'exaspérer", le "défier", le "provoquer" (3). Il importe d'ajouter que cette révolte provenant de notre liberté est volontaire, bien qu'il y ait souvent des transgressions involontaires ou semi-volontaires commises par ignorance, laquelle est souvent coupable d'ailleurs.

Les forces obscures

Le péché a laissé son châtiment dans ses "séquelles" dont l'homme souffre depuis toujours. Parmi ces dernières, un théologien de Vatican II, le Père Schoonenberg, s.j., énonce l'angoisse qui atteint tous les être humains et deviendra une des caractéristiques essentielles, constitutives de leur destinée. Cette théologie ne date pas du dernier Concile, elle est de tous les temps, l'Ecriture l'atteste :

> " Un sort pénible a été fait à tous les hommes, un joug pesant accable les fils d'Adam depuis le jour qu'ils sortent du sein maternel jusqu'au jour de leur retour à la mère universelle. L'objet de leurs réflexions, la crainte de leur coeur, c'est l'attente anxieuse du jour de leur mort" (4).

Tout simplement parce que l'homme est homme, l'inquiétude pèse sur lui : "L'homme s'est senti toujours menacé et inquiet tout au long de son existence terrestre" (5). Parce que la personne humaine est chair et esprit, corps et âme, il y a en elle des forces qui donnent prise à l'inquiétude. Dans son admirable petit livre intitulé Vouloir, Daniel-Rops indique "certaines conditions de nature physique et psychique dans le mécanisme du vouloir" (V, 17) comme susceptibles de causer l'inquiétude : la maladie, la fatigue, par exem-

ple. Dans cet ordre d'idées, nous pouvons signaler la nouvelle : "Au pays qui te ressemble". Une jeune femme, Hedwige, atteinte de tuberculose - si fréquente dans les années de l'entre-deux-guerres - a éprouvé "jusque dans ses fibres les plus secrètes l'angoisse véritable de la maladie, la peur animale que ce profond repos ne fut que l'antichambre silencieuse d'un autre" (OD, 152). Rentrée chez elle, la présence de sa belle-soeur appelée par son mari à la suppléer durant son absence, lui cause une sorte de "gêne" (OD, 159). En outre, la lettre qu'elle vient de recevoir d'un ancien camarade de sana, le brésilien Ribeiro pour qui elle est devenue "la Béatrice", aimée plus que les autres femmes, déchaîne en son âme "une obscure inquiétude" (OD,163). Quelle puissance sera nécessaire pour mettre fin à cet "état de trouble et d'incertitude" ? (OD, 169). La suite du récit nous l'apprendra.

Le hasard

Autre remarque. On a souvent noté que les grandes actions sont le résultat de la rencontre entre une volonté humaine bien décidée et une occasion fortuite. Quel que soit le nom qu'on lui donne, hasard, destin, ou providence, c'est un fait que la conjoncture influe considérablement sur le sort des humains et notre romancier l'utilise à

plusieurs reprises pour faire virer au bonheur ou au malheur l'intrigue d'une de ses nouvelles. Glanons quelques exemples dans celles-ci. Prenons "Colin-Maillard". Quelle amertume tragique introduit dans la vie de Sabine la découverte accidentelle du troublant secret de sa naissance qui lui est inopinément révélé tandis qu'elle feuillette dans un bureau de poste le livret de famille ! Dans "Master Jones", la photo d'un criminel dans un quotidien a suffi pour ressusciter soudain le passé orageux du soi-disant Monsieur Beudard, maire d'une petite ville dont il incarne la stabilité. Cette photo ressemble, en effet, à un ancien compagnon de piraterie, son complice dans un crime de sabordage. Ainsi la lutte va renaître entre "Master Jones" le criminel-aventurier et "le fixe et l'immobile" (DH, 136) Mr. Beudard.

L'hérédité

L'une des forces obscures les plus mystérieuses à n'en pas douter est l'hérédité. "Il faut admettre", dit Daniel-Rops, "que dans certains cas le poids de l'influence héréditaire accumulé par la maladie, est si lourd que l'homme n'y peut rien" (V, 25). Si ces cas extrêmes sont heureusement assez rares, il reste vrai cependant que l'hérédité peut jouer et joue souvent un rôle décisif, encore qu'occulte,

sur un caractère apparemment normal, et notre romancier se charge de le démontrer à travers l'évolution spirituelle et charnelle de ses personnages. Il suffit de se reporter à quelques uns d'entre eux.

Blaise Orlier, le héros de L'Ame obscure, conscient de la fatalité qui pèse sur lui, l'attribue "aux hérédités de (sa) famille" (AO, 368) que des circonstances pénibles et cachées enveloppent d'obscurité : le grand-père s'est tué pour l'amour d'une demoiselle ; Blaise est l'enfant d'une union marquée par "une incompréhension mutuelle" (AO, 410), la mère, innocente et belle, mais morose, que son fils n'a guère connue, le père jaloux et silencieux, qui déteste jusqu'à la ressemblance entre son fils et sa femme. D'autre part, la mort tragique de sa mère ne fut jamais expliquée à l'adolescent et le père qui partage sa vie reste impénétrable, toujours malade, épuisé par une fièvre contractée en Indochine et plus encore par le remords du complot secret qui causa la mort de sa femme. Parce qu'il constate en lui-même "un parallélisme maléfique marquant avec son père" (AO, 415), Blaise Orlier ressent le poids de cette hérédité trouble comme une inéluctable fatalité, qui devient dès lors un élément déterminant de son comportement et dont il ne parvient pas à se dégager.

Nous trouvons un autre exemple du rôle joué par l'hérédité dans Sévéra du Coeur Complice. Dans cette nouvelle, entre le père

et le fils il n'existait ni amour ni compatibilité d'humeur. Ils étaient des étrangers l'un pour l'autre. Le fils a grandi sans connaître la camaraderie amicale dont jouissent beaucoup de jeunes gens. A la racine de cette séparation déchirante, il y a l'hérédité ; le père devenu veuf après quelques années d'une union de "pure convenance familiale" (CC, 11) souffrait profondément d'une "jalousie basse" (CC, 16) à l'égard de ce fils qui ressemblait à sa mère, non seulement par son aspect physique mais aussi par son tempérament et ses goûts. La gaîté spontanée, l'amour des plaisirs, la vie exubérante de sa femme, retrouvés en lui, deviennent une source d'irritation méprisante pour le père ; et ce qui renforce encore cette hostilité déconcertante, c'est que Jean, grand, gros et gai "ne ressemblait en rien à son père, maigre, sombre et taciturne" (CC, 15). Entre eux "aucune communauté de pensée ni d'existence" (CC, 15) ne paraissait possible et sur ce thème, Daniel-Rops réussit à nouer un drame poignant suscité par l'introduction d'un redoutable personnage, Sévéra, la femme délaissée du jeune homme.

Autre force extrêmement puissante pour éveiller l'inquiétude dans un être humain, celle de l'inconscient, du rêve, du souvenir. L'univers de Proust nous en dévoile l'importance : une "madeleine" et une tasse de thé suffisent à déclancher chez le romancier, une association d'idées qui fait surgir tout le passé, sa propre histoire, celle

de sa famille et de ses relations mondaines et artistiques, ses goûts et ses dégoûts. Le cas d'Hedwige est analogue dans la nouvelle de Daniel-Rops "Au pays qui te ressemble" que nous avons mentionnée plus haut. De retour en Hollande, après un séjour assez long dans un sanatorium suisse, quelle gêne inquiétante elle a ressentie à l'automne durant les longs soirs tristes et brumeux par la faute de ses rêveries qui évoquent le passé et ramènent le fantôme inquiétant de Ribeiro qu'elle n'est pas sûre de ne pas aimer. D'autre part, le splendide paysage du Valais lui a offert une" étrange invitation au voyage" vers un univers de rêve et de passion, mal défini ... et d'autant plus attirant.

L'ambiance

Malgré tout ce que nous venons de dire, on peut avancer cependant, que de toutes les forces qui agissent sur l'homme celle à laquelle Daniel-Rops semble attribuer un effet déterminant par rapport à l'inquiétude est l'ambiance. Le lac du Bourget, le foehn, le meltem glacé, le brouillard, le vent, toutes les variétés dont est susceptible l'atmosphère sont utilisées par le nouvelliste pour nous assurer que le climat physique n'est pas indifférent au climat moral où se débattent

ses héros. Avec une habileté consommée, il nous montre comment une âme sensible dépend du milieu qui l'environne. Ce fut par cette nuit noire et glacée où elle enfonçait dans les terrains boueux et mouvants des marais de Leysin que Laure Malaussène, l'héroïne de Mort, où est ta victoire ? prit conscience de sa solitude et descendit jusqu'aux abîmes du désespoir. Peut-on s'étonner, si cette jeune fille de vingt ans submergée par la peur, la souffrance, l'angoisse de l'avenir perd alors confiance dans les êtres et dans la vie ? Et fait étrange, de bizarres coïncidences vont mêler ce paysage "à chacun des actes douloureux de son destin" (MV, 409).

Que les alentours de la Seulieure aient étrangement pesé sur le caractère de Blaise Orlier dans L'Ame obscure, le fait est hors de doute. A vivre dans cette vieille demeure, il éprouvait une sorte d'oppression due peut-être à la proximité des marais et à leurs miasmes empestés. Dès lors tout, depuis la pluie et "l'accumulation des nuages" jusqu'aux "cris rauques des rousserelles", en passant par les "ruisseaux taris" et "les plantes sauvages" (AO, 92) suffisait à provoquer chez lui, un état de trouble et d'anxiété ; et cela à toutes les étapes de sa vie d'adolescent ou de jeune homme. Cette pénible ambiance n'est pas étrangère à ses insomnies, à ses rêves à demi-conscients où passent, suivant les époques, ses amis de collège ou de faculté, les

femmes qu'il a connues et toujours l'abbé Van Vries. Elle s'associe à l'influence de ce père silencieux et malade, porteur d'un terrible secret et que son fils retrouve une nuit, précisément au milieu de ces marécages vers lesquels il fuira après sa mort. Plus puissante que celle du crucifix que dégoûté et désespéré, il a décroché et jeté dans un tiroir un soir douloureux de sa seizième année ; plus efficace que la pure tendresse de Marie Claire Audry, sera l'action subtile, lente, mais implacablement destructrice des landes funestes. Blaise Orlier se perd pour avoir refusé de se soustraire à la "moîteur maléfique des marécages" (AO, 36).

Non moins puissante est l'influence de l'atmosphère dans les récits de Deux Hommes en moi. Pensons, par exemple, à ce "Vent dans la nuit", qui titre la première nouvelle, et au rôle mystérieux qu'il semble jouer dans l'évolution du drame. Au début, il paraît avoir pour but de semer la panique et l'émoi dans l'esprit de Jean, ce foehn tour à tour "glacé" (DH, 10), ou chargé d'une "torpeur" (DH, 3) qu'accompagne tantôt une "indéfinissable angoisse" (DH, 3), tantôt "l'impression d'une solitude désespérante" (DH, 21). A l'heure du crime, le "vent hypnotique l'arrache à sa volonté" (DH, 37) comme s'il voulait se substituer au jeune ingénieur et endosser la responsabilité de son acte.

Et chose curieuse, le meurtrier sent ensuite le vent, naguère hostile, lui devenir soudain favorable. "(Il) se) sentit tout réchauffé par ces bouffées de vent. (Il) rentra dans la maison (...) si calme" (DH, 50). Après la mort de Ralph, Jean note que "le foehn avait baissé le ton de ses plaintes (...)" (DH, 63).

Le péché

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici s'applique à la nature humaine affligée par les conséquences du péché. Si l'inquiétude peut y trouver son origine et son développement premier il est trop clair cependant que "le péché lui donne une nouvelle dimension" (6). Fréquentes dans les Epîtres mais trop nombreuses pour être mentionnées sont les listes des actes peccamineux dont peut se rendre coupable l'homme pêcheur de sa nature. Arrêtons-nous seulement à la définition du péché qu'en donne le Père Schoonenberg s.j. : "le péché est un 'non' de la personne humaine qui s'enferme en elle-même et s'endurcit alors que l'ouverture et le don de soi sont ce qu'on attend d'elle" (7). Le péché est une révolte contre Dieu, c'est le refus d'aimer et d'être aimé, c'est une rupture avec l'Amour.

Le combat de l'homme pécheur contre le mal demeure la réalité tragique de notre existence. Là gît l'essentiel de la pensée de Daniel-Rops qui répète à plusieurs reprises qu' "à la base du désarroi contemporain, ce que nous découvrons n'est pas autre chose qu'un problème de morale" (MA, 48). Que le péché existe, qu'il trahisse l'amour et détruise le bonheur, l'oeuvre romanesque de Daniel-Rops suffit à nous en convaincre. Il commence par le décrire en termes pathétiques :

> " C'est un poids, une nature morte : celle qui déjà annonce le cadavre. L'âme ne l'assimile jamais. Le péché peut grandir, proliférer comme un cancer au point de réduire à presque rien la vie saine, la vie véritable" (EF).

Le péché ! C'est avant tout le refus de Blaise Orlier, son refus de l'amour que le Christ lui offre. Ce péché est grave parce que Blaise rejette la vie de la grâce qui lui a été accordée au baptême. Par une lente apostasie, en laissant peu à peu son coeur s'endurcir, il a consciemment résisté à Dieu et en fin de compte, il s'est détourné définitivement de lui. Il a rompu l'alliance avec le Dieu-Sauveur. L'Ecriture appelle cette espèce de péché, le péché contre l'Esprit. Blaise s'est "laissé aller à sa pente, à son indifférence facile" (AO, 221). Il s'est en quelque sorte soumis à l'hérésie

janséniste en essayant de se convaincre que la grâce lui manquait tout à fait. Pourtant il a révélé clairement à son maître spirituel qu'il avait cessé de la demander au Seigneur. L'abbé Van Vries a bien décelé l'état d'âme de Blaise. Non seulement ce dernier s'est refusé à Dieu mais "fier de (son) refus", il a pris "un plaisir atroce à n'être que négation" (AO, 431). En rejetant Dieu, il s'est volontairement barré toutes les voies possibles de salut.

Le péché ! C'est, disons-nous, l'orgueil luciférien, la révolte de l'esprit contre Dieu. L'homme en refusant de reconnaître les droits de son créateur cherche sa propre glorification, il se glorifie lui-même comme s'il tenait son être de lui seul. L'orgueil, cet amour désordonné de soi qui fait que l'homme veut être son seul maître, Daniel-Rops s'applique à nous le dépeindre sous les multiples aspects qu'il peut revêtir. L'orgueil intellectuel, par exemple, domine chez le père de Jean dans Sévéra du Coeur Complice. Ce père appartient à ce genre d'esprits voués aux savantes études, ne croyant qu'à la raison, à l'intelligence qu'ils exaltent démesurément. La vie quotidienne avec ses passions et ses joies simples et matérielles, notre héros la réprouve et n'a pour elle que mépris dédaigneux. Les joies et la gaieté vivace de la vie lui semblent de "l'exubérance animale" et il n'y voit que "le signe de la médiocrité" (CC, 14). Cantonné dans

son étroite spécialité, et occupé à écrire des mémoires, il s'est sclérosé dans "un égoïsme monstrueux" (CC, 14), tout absorbé en "sa vie à lui" (CC, 16), créant même des problèmes pour le plaisir de les résoudre.

Non moins redoutable est l'orgueil des ambitieux, politiques surtout, des arrivistes du type de Jean Peylezieux. "Fils d'une famille pauvre de paysans" (MV, 120), devenu professeur dans un collège de province, il a réussi un mariage d'argent avec Mathilde Bélignat "laide boîteuse, précocement vieillie" (MV, 120), mais fille d'un sénateur en renom. Leur union ne pouvait être heureuse, étant donné que pour Jean le mariage n'était que le moyen de faire une brillante carrière politique, grâce à l'influence et à la fortune de son beau-père dont il espérait profiter largement. Quel prix son ambition exigea! Son premier mariage se solda par huit ans de "rancoeur désespérée" (MV, 120) auprès d'une femme qu'il n'avait jamais aimée, et qui finit par le crime, faisant deux victimes, Mathilde et en un sens Laure Malaussène, la maîtresse infortunée de Jean et sa complice inavouée.

L'orgueil spirituel du jeune pasteur "Eucher le rebelle" s'est mué en un zèle louable en apparence, mais qui recèle de graves dangers. Cet apôtre débutant, si sûr de lui, contraste fortement avec le pasteur Monsieur Gauli, son supérieur et son ancien maître,

dont la maturité a sagement appris à se défier de soi. Eucher, lui, est convaincu que c'est SON travail, SON tact, SON savoir-faire qui ont sauvé l'âme de Grâce, jeune Française malade depuis longtemps et d'une conduite assez dissolue jusqu'ici. L'orgueil a tellement pris possession d'Eucher qu'il se persuade être "le sauveur providentiel" (MS, 121) de cette malheureuse. Aussi repousse-t-il vivement l'idée qu'un autre pourrait le remplacer. La sagesse de Monsieur Gauli l'amène à reconnaître son "fol orgueil" (MS, 121), car l' "orgueil précède la ruine de l'âme et l'esprit s'élève avant la chute" (MS, 108). Mais il faudra surtout pour le faire rentrer en lui-même la déception humiliante que lui cause le suicide de Grâce où sa responsabilité se trouve comme à son insu engagée.

Le péché ! C'est l'égoïsme forcené par lequel on se fait le centre de l'univers. L'égoïste excessivement attaché à soi ne voit que lui ; les autres, il les ignore. Notre nouvelliste nous a présenté une série de femmes dont l'égoïsme, pour être différent, n'est pas moins antipathique. Pensons, pour nous limiter à un exemple, à Berthe Entraune dans "Colin Maillard" du Coeur Complice. Ses centres d'intérêt ne sont ni familiaux ni sociaux. Elle ne s'occupe pas le moins du monde de ses besoins spirituels ou intellectuels, pas même de ses besoins matériels à proprement parler. C'est le vide qui rem-

plit sa vie avec des occupations futiles : "la longue toilette du matin" (CC, 220), la sieste après déjeuner jusqu'à l'heure du thé, quelques bavardages avec des amies ! Voilà la vie de joie tout animale et médiocre de la mère de Sabine. On conçoit facilement que la jeune fille n'ait pas trouvé en elle un modèle digne d'être imité. Le cas de Mme Entraune est loin d'être une fâcheuse exception. L'égoïsme, la lâcheté ! Voilà le péché par excellence de nous tous et c'est contre lui que "nous aurons à mener la lutte, essentiellement spirituelle - et d'abord au sein de ce refuge, que nous connaissons bien, où s'abritent nos secrètes défaillances, en nous, chacun contre soi, contre notre coeur complice" (MN, 128).

Le péché ! C'est la haine réciproque de Sir George et de Menga dans "Vent du nord sur les Iles" tiré du recueil <u>L'ombre de la douleur</u>. Leur amour printanier, déjà bien lointain a dégénéré en une haine atroce, suite d'une passion brûlante ! C'est la froide haine qui s'acharne à détruire ce qui avait été leur amour. Le lien entre eux c'est, pour si horrible que cela paraisse, un amour de la haine et une haine de l'amour. Le mal semble sortir d'eux comme l'odeur de la pourriture. Le péché, c'est encore l'amour de Ralph que George qualifie d'inceste et dont Menga s'amuse comme d'un "joujou" (OD, 53) au détriment du fils de son ancien amant sur lequel elle tient à prendre

une revanche à la fois inconsciente et volontaire.

Le péché ! C'est le mal comme personnifié par le docteur Epeautre et Jean Peleyzieux de Mort, où est ta victoire ? Quand on songe à Epeautre, ces mots de l'Ecriture reviennent à l'esprit : "Introïvit in eum Satanas" (8). Cet homme sordide, déréglé dans tous les sens du terme semble dévoré d'une soif d'avilissement, de passion dégradante. Il trahit bassement sa profession et bafoue la dignité de la personne humaine. S'acharnant contre le crime de Jean par pur chantage, il en devient le complice par une infamie. Et Jean achète son silence en livrant sa maîtresse à la fureur démoniaque de cet homme odieux qui en fait sa bête de proie. Mais à son tour, quel fruit Laure recueille-t-elle de sa double capitulation ? Jean ! "si lâche et si pusillanime" (MV, 202), si vulgaire et si égoïste ; elle le hait désormais par toutes les fibres de son être profané !

Le péché ! c'est le refus d'une responsabilité qu'il s'agisse de la famille, de l'individu ou de la société. Les parents par exemple, sont les collaborateurs de Dieu dans la création de la grande fraternité humaine" (9). Ils sont chargés non seulement d'amener les enfants à la vie mais aussi de les élever, de les aider à réaliser leur vocation. C'est leur reponsabilité sacrée et leur grand privilège. Or que voyons-nous dans les nouvelles de Daniel-Rops ? Le père de Jean

dans "Sévéra" du Coeur Complice "a accepté de négliger son fils" (CC,9), le fils unique que Dieu lui a confié. Son éducation, il s'en décharge sur les autres pour "écarter de (lui) cette présence bruyante" (CC, 9).

Vu de l'extérieur, le père bourgeois de la famille Deaucourt dans le roman L'Epée de feu semble irréprochable. Il pourvoit parfaitement aux besoins matériels de ses enfants, toujours bien nourris, bien vêtus, et qui habitent un hôtel cossu de style "Restauration". Pourtant au cours d'une scène pénible, le plus jeune fils Abel reprochera, indigné, à son père de l'avoir trompé : "Qu'est-ce qu'on m'a appris, depuis que je suis gosse, à aimer à estimer ? L'argent peut-être. Mais la vie, est-ce que c'est cela " ? (EF,21). Ayant vécu séparé de sa femme aujourd'hui décédée, ce père apparemment modèle n'avait aucune idée de la vraie vie de famille. Il ne pouvait communiquer à ses enfants la loi d'Amour puisqu'il avait lui-même cessé d'aimer - d'aimer Dieu et sa femme - pour se donner à une étrangère et qui plus est l'amie de sa propre fille !

La responsabilité paternelle, le père de Blaise Orlier l'a repoussée également ; "Il ignorait son fils et ne semblait pas désireux de le découvrir davantage" (AO, 41). Seul trait d'union - et combien pauvre - entreeux quelques brèves conversations au sujet du

baccalauréat ! Le jeune adolescent révolté, privé de sa mère, assoiffé d'amour concret et de sécurité, de compréhension et d'encouragement, était à la fois décontenancé et rebuté par la froide et bizarre attitude de son père. Combien aurait été différente la vie de Blaise, s'il avait pu éprouver la douceur de ce lien d'amour à la fois fort et tendre qui doit normalement unir un fils à son père ! Mais le sien, hélas ! replié sur lui-même, sur ses maladies physiques, sur ce qui cause en secret son tourment,a renoncé depuis longtemps à sa noble mission.

Le péché ! C'est le manque d'amour, de vraie charité dont "Terre fidèle" nous offre un exemple. Entre la fille,Cyprienne - d'une dignité qui évoque Sygne de Coufantaine dans L'Otage de Claudel- et sa mère, cette Laure égoïste et insouciante, il n'existe aucune compréhension mutuelle. Quel contraste entre les deux ! La mère, "une éternelle enfant" (CC,101) bien qu'ayant atteint la cinquantaine reste "la gamine de seize ans" (CC,101), qui n'a jamais ressenti pour ses deux enfants, comme d'ailleurs pour toute l'humanité, qu'une "indifférence souriante" (CC,101). A l'opposé Cyprienne, la fille solide, qui "mène les affaires comme un homme" (CC,112) admirée par tout ce qu'il y a de viril dans le voisinage, symbolise "le sel de la terre". Pourtant sa grandeur ne la met pas à l'abri de la cruauté ! Quelle délectation n'éprouve-t-elle pas à torturer par des délais calculés sa

mère qui désire ardemment lui communiquer son projet de remariage ! Cyprienne avec adresse esquive l'entrevue, puis pense à une secrète revanche qui serait son propre mariage. Déçue de ce côté-là, elle rentre en elle-même et commence à comprendre en son coeur de chrétienne que "la charité est patiente, longanime, qu'elle excuse tout, croit tout, espère tout, supporte tout(...)" (10). Si son amour à elle a connu des limites, la vraie charité n'en connaît pas, aussi l'héroïne de "Terre fidèle" finit par s'avouer vaincue et reprend dans l'apaisement et la sérénité la banalité de ses occupations quotidiennes.

L'individualisme - Le péché collectif

Le péché personnel n'est pas le seul péché ; le péché collectif existe également : celui des groupes, des sociétés, des états, car les hommes sont solidaires dans le mal comme dans le bien. Ce nouvel aspect du péché est bien mis en relief dans les deux Testaments. Le péché jalonne l'histoire du peuple d'Israël, comblé cependant et de façon tangible des bienfaits de Dieu. Au moment précis où Yahvé renouvelle l'alliance avec son peuple en remettant à Moïse "les tables de témoignage" (11), le peuple demande à Aaron : Fais-nous un dieu qui marche à notre tête (12). Malgré les dons insignes reçus du Tout-

Puissant, Israël n'a pas foi en lui, il refuse de croire en son Créateur. Dans le Nouveau Testament saint Jean nous a parlé du "péché du monde". "Le monde, dit-il, a été jugé parce qu'il ne reçoit pas le Fils, qu'il le hait" (13).

Que cette solidarité dans le péché persiste à travers les âges, les théologiens sont unanimes à l'affirmer. Mais attention ! Par péché collectif, nous n'entendons pas désigner la somme des fautes individuelles. Nous voulons parler plutôt du lien qui unit "les péchés d'une personne à ceux d'une autre, les péchés du père à ceux des enfants" (14). Que nous soyons solidaires de ce que l'Ecriture appelle le "péché du monde", Daniel-Rops le maintient : "De la menace qui pèse sur le monde, chacun de nous est en secret, complice (ED,60). Il essaie de nous expliquer ce fait en signalant le "péché historique" (MA,160) c'est-à-dire "l'individualisme de l'homme moderne" (MA,54) comme la racine du mal dans le monde. Il entend par là :

> "Toute doctrine qui définit l'individu comme limité en soi, qui nie par cela même la soumission à tout principe supérieur, et qui fait reposer l'accomplissement de sa destinée uniquement sur les forces qu'il enferme en lui" (MA,55).

Autrement dit, c'est le système qui voit en l'homme lui-même l'Absolu. C'est la tentation suprême, celle de la volonté de puissance. Toute la signification de son être, l'homme moderne la

trouve en lui-même et il ne compte que sur lui pour se réaliser. Résultat de l'individualisme : négation de Dieu et de tout ordre surnaturel ou métaphysique,où ce qui ne s'explique pas par la raison ne peut être accepté. Parce qu'il ne reconnaît pas de principe supérieur à soi, il devient logique pour l'homme que toute vérité réside en lui et par là il ferme la porte à la voie d'accès amenant à une vérité qui transcende son être. Désormais, le monde détaché de Dieu s'écroule,vérifiant ainsi la parole du psaume : "Si le Seigneur ne bâtit la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent" (15). Car dépourvus d'un fondement solide et stable où ils puissent prendre appui, l'individu comme le groupe, la famille ou la nation ne cherchent plus que la satisfaction immédiate et le triomphe facile. Là où l'individualisme infecte l'homme, il n'aboutit qu'au désordre intérieur, personnel d'abord, mais qui s'élargit bientôt en un désordre universel et ne tarde pas à se manifester à tous les étages de la société. L'individualiste se considérant comme maître absolu de sa pensée, de sa conscience, de son action et de sa vie, complètement fermé sur lui-même n'est par le fait responsable de personne. Il ne reconnaît ni autorité, ni hiérarchie des valeurs qui lui seraient extérieures. De là procède tout désordre qu'il soit moral, économique ou politique. Selon Daniel-Rops :

> "Cette faillite de la politique moderne, c'est parce qu'il y a eu diminution de l'esprit, une destruction des valeurs de charité, de communion. L'homme s'isole en soi ; on dit qu'il s'individualise, mais cela n'est pas pour mieux développer en lui ses qualités universelles ; c'est pour exalter son égoïsme" (MN,102).

Dans l'ordre politique international l'individualisme éclate en égoïsmes nationaux aux formes multiples. L'histoire nous a prouvé que tant qu'existeront des égoïsmes de ce genre, le risque de guerre subsistera aussi, cette "abominable mécanisation de la mort" (CA, 127) ; ou pire encore, la barbarie inouïe des camps de concentration comme celle pour nous limiter à un témoignage, qu'on nous décrit dans Vingt Mois d'Auschwitz :

> "On nous avait condamnées à périr dans notre propre saleté, à nous noyer dans la boue, dans nos excréments, on avait voulu abaisser, humilier en nous la dignité humaine, effacer en nous toute trace d'humanité, nous ramener au niveau d'une bête fauve, nous inspirer l'horreur et le mépris de nous-mêmes et de notre entourage" (16).

Toute guerre a pour but d'anéantir l'homme : que ce soit par ces hécatombes opérées en de terribles batailles comme Verdun ; que ce soit encore par ces millions de victimes, soldats ou civils, des deux guerres mondiales ; que ce soit enfin par "une bombe volante à désintégration atomique (qui) règlera en dix secondes le sort d'une capitale à dix mille lieues de son point de départ" (CA,76),"pulvérisant

d'un seul coup cent vingt mille cadavres en Hiroshima" (CA, 127). Comment de pareilles choses sont-elles possibles ? Elles révèlent à n'en pas douter la méchanceté foncière de l'homme et Daniel-Rops nous avertit d'y prendre garde :

> "De graves dangers menacent l'homme (...) le plus évident, le plus immédiat, est celui de la catastrophe atomique, du conflit planétaire où vraisemblablement l'espèce humaine verrait son existence mise en question (...) mais ces dangers viennent de l'homme lui-même" (17).

Le péché du monde dans l'ordre économique, c'est surtout "l'exploitation de l'homme par l'homme, l'exploitation d'une classe par une autre classe" (ED, 64). Ici encore, c'est l'individualisme qui est le grand responsable. Abel Deaucourt dans L'Epée de feu, déchiré par cette amère constatation, le manque de paix dans le monde, s'écrie : "Si, on est complice ! Pas seulement de cet état de choses qui veut qu'il y ait des meurt-de-faim à côté de nous, mais (de) tout le reste ... la misère, l'injustice, la haine, tout cela" (EF, 190). L'individualiste égoïste et avare trouve normal que son voisin, par exemple, soit une source d'énergie employée à "coltiner des briques ou à fixer huit heures par jour le boulon n° 4624 à la vis n° 4625"(18), et tout cela au chronomètre ! L'individualiste ne s'inquiète point en voyant la déshumanisation de la personne ! "A une tyrannie, (il) substituerait une autre tyrannie" (ED, 25).

Le matérialisme

Le péché du monde ! C'est aussi le matérialisme que Daniel-Rops définit de cette façon : c'est le fait

> " de refuser ce qui est, dans l'ordre du temporel la projection de ces valeurs spirituelles, c'est-à-dire tout ce en quoi s'accomplit, sur la terre, la personne humaine : l'honneur, la fraternité, la liberté, la responsabilité" (CM,85).

Le matérialisme s'oppose à l'esprit. "Des morales anémiques", des "routines confortables" (EF,374), la dévalorisation de la femme, voilà le résultat du rejet des disciplines morales et de la déification du monde matériel. Cette société en pleine décadence, Daniel-Rops a voulu la dépeindre dans La Pureté trahie, nouvelle écrite en 1930 et qui fait partie du recueil L'Ombre de la douleur. Nous voyons ici, à travers les yeux d'un jeune adolescent, Rémy Peranni, assoiffé d'une pureté rigide et menacée, surgir de l'ombre un monde qui se camoufle de mal et de péché. Des forces maléfiques l'entourent en se dissimulant : ses parents, la mère de son ami, les employés de son père, sa soeur Servane, tous sans exception ! "Tout était vide, tout était souillé. Le monde même était l'image du grand mensonge"(OD,199)

Madame Peranni trompe son mari et trahit sa fille en l'introduisant prématurément dans le monde corrompu des adultes. Elle fait miroiter à ses yeux éblouis l'argent et la vanité plutôt que la profession et va jusqu'à lui souhaiter avec la notoriété, "de riches amants, à la douzaine" (OD,262). "J'en ferai une danseuse étoile ! Elle aura son nom haut comme cela sur les affiches" s'exclame cette mère indigne (OD,262). Rémy est témoin de l'infidélité de ces épouses qui lui paraissent jouer une comédie odieuse. Son dégoût pour cette société infectée de matérialisme parvient au paroxysme lorsqu'il voit l'hypocrite Leclerc abuser de la naïveté perverse de sa jeune soeur ; du coup, son ressentiment en fait un criminel qui noie Servane pour la soustraire au mal qu'il redoute pour elle. Le monde matérialiste, ce thème revient souvent dans l'oeuvre romanesque de Daniel-Rops. Combien des mariages où seule la dot entre en ligne de compte ! Avant peu, le couple s'aperçoit qu'un tel mariage est un échec total parce qu'il détermine un état d'inquiétude permanente chez les conjoints et pire encore chez leurs enfants. Trop souvent dans son oeuvre, l'union conjugale nous présente deux êtres unis simplement de l'extérieur sans ce don mutuel de l'un à l'autre, qui en fait la richesse, l'efficacité et la beauté.

Nous avons essayé de montrer qu'à la base de l'inquiétude, de l'angoisse, de la misère, on trouve l'homme et surtout le péché

de l'homme. Cependant la collection Présences a consacré à ce problème un numéro où Daniel-Rops constate dans la préface qu' "il n'y a pas que cette face désespérante du péché" (19). L'autre face est celle de l'espérance. Le libre arbitre donne à l'homme sa grandeur, une grandeur surhumaine puisqu'il possède le pouvoir d'entrer en conflit avec Dieu. Et de là, vient le péché. Mais ce péché lui-même est au centre de l'enseignement chrétien, car de lui procède la réalité de l'Incarnation, qui restitue à l'homme sa grandeur et fonde l'espérance chrétienne. A partir de cette donnée Daniel-Rops va envisager la création d'un nouvel ordre dans le monde.

.
. .

Le problème que nous avons essayé de résoudre dans cette troisième partie est le suivant : existe-t-il une multiplicité de causes susceptibles de provoquer l'inquiétude ou bien n'y a-t-il qu'une cause fondamentale ? Pour dirimer ce débat, citons encore Daniel-Rops dont la position à cet égard n'a jamais varié. Dans Le monde sans âme, publié en 1930, il affirmait que "le vrai problème est dans l'homme, à l'intérieur de l'être, dans cette zone obscure de la conscience

inc.

où les puissances du bien et du mal élaborent notre destin" (MA,63). Après avoir approfondi davantage son sujet il conclut dans Les Années Tournantes (1932) que quoi qu'il en semble des apparences, la cause première de l'inquiétude est "dans la conception de l'homme, de sa destinée, de ses fins" (AT,75). Aux environs de 1934, les menaces de guerre, les ravages du chômage se font sentir douloureusement en France. Pour vaincre ces forces dangereuses, Daniel-Rops invite ses compatriotes à chercher d'abord leur cause profonde, autrement dit, "leur point d'appui commun, dans le monde sensible - et aussi bien dans notre coeur complice" (ED,16). Deux ans plus tard, Ce qui meurt et ce qui naît proclame que c'est "l'homme (qui) ajoute d'autres causes de malheur et d'anarchie" au désordre du monde (CM,2).

En 1937, la crise économique et politique semblait avoir atteint son point culminant. Pourquoi ? Parce qu' "il a manqué à la France de ce moment les hommes de cet effort" répond Daniel-Rops (TF,31). Plus tard, durant la période d'occupation en 1942, s'adressant à un groupe de jeunes il leur dira au sujet de la guerre : "Si la France devait être déclarée coupable, tout membre de la communauté française devrait partager cette culpabilité" (PD,16). Enfin dans Chants pour les abîmes (1947), qui paraît être une synthèse de sa pensée, il réitère sa conviction que les événements de ces années d'épreuves que le monde vient

de subir ont été créés" par les hommes. Les conséquences, bonnes ou mauvaises, (ont été) en relation étroite avec les actes et les pensées des peuples" (CA,24). Ainsi il devient de plus en plus évident qu'avec Daniel-Rops nous tenons la cause unique et fondamentale engendrant l'inquiétude et les désordres qui en découlent. Et cette cause a sa racine en l'homme, dans la conception qu'il se fait de son origine, de sa mission et de sa destinée.

Références - Chapitre VI

1. Isaïe 1,4.

2. S. Paul, *Romains* 3,10.

3. P. Schoonenberg, *op. cit*., p. 11.

4. Ecclésiastique 40, 1.

5. P. Schoonenberg, *op. cit*., p. 128.

6. *Ibid*., p. 127.

7. *Ibid*., p. 23.

8. S. Jean 13,27.

9. Marc Oaison, *op. cit*., 16.

10. S. Paul, 1 *épitre aux Corinthiens*, 13, 31.

11. Exodus 31,18.

12. Exodus 32,1.

13. S. Jean, 15, 19

14. P. Schoonenberg, *op. cit*., 141.

15. PS. 126, 1.

16. Madame P. Lewinskia, *Vingt Mois à Auschwitz*, dans *Fêtes et saisons* Juin, 1967, p. 12

17. Daniel-Rops, "La Fin de l'homme", dans *La Croix*, 16 mai, 1961, p. 1.

18. Daniel-Rops, "Feuilleton", dans *Sept*, mai 1936.

19. Daniel-Rops, "Le Péché", dans préface de *Présences*, juin, 1938.

QUATRIEME PARTIE

LES SOLUTIONS

Qu'il soit impossible de bâtir la civilisation de l'avenir avec des critiques mille fois justifiées, Daniel-Rops en a parfaitement conscience. Il n'a pas fait un examen des crises de l'humanité pour que la société reste immobile. Combien de fois n'a-t-il pas rapproché ces termes antinomiques : "ce qui meurt, ce qui naît" ! Ayant mis au clair toutes les causes qui engendrent l'inquiétude, il a frayé la voie à un nouvel ordre, espérant "un nouveau destin" (1). Ce qu'il propose ce n'est rien moins qu'une "révolution en esprit" (2), ce qui signifie une "adhésion consentie, une rupture avec tous les anciens errements" (3). En 1936, la France a, croit-il, une mission à remplir. Pour cela, elle n'a pas à se mettre à la remorque du monde soviétique avec sa royauté de la masse, ni du nazisme allemand et de son exaltation de la race, pas davantage du fascisme italien et de sa conception de l'Etat. Pour la France, il s'agit d'aller au delà, de trouver les solutions qui seront de demain" (4).

En effet, que les problèmes soient politiques ou économiques, la solution à proposer réside dans "les valeurs de l'esprit" (5). Pour Daniel-Rops, les menaces de tout genre, guerre, faim, seront infiniment moins graves le jour où la France reprendra son "rôle de direction spirituelle" qui repose sur le développement de la dignité de "la personne humaine, (de) la personne tout entière,

c'est-à-dire formée d'un corps et d'une âme, consubstantiellement unis et participant à la fois à l'individuel et à l'universel" (6).

CHAPITRE VII

L'ORDRE NOUVEAU

L'humanisme historique

Il peut sembler étrange, au premier abord, qu'au vingtième siècle - celui, par excellence, de l'épanouissement scientifique et technique, où tout semble orienté vers la matière - Daniel-Rops nous propose en guise de solution à la crise mondiale l'humanisme, c'est-à-dire "l'expression complète de l'homme" (CM, 48). Il commence par écarter les fausses présentations, les formulations mutilées d'une doctrine qui revêt à ses yeux, "une réalité éternelle et universelle" (CM, 48). De fait il suffit de dépouiller ce mot dont on a abusé, de ses oripeaux et suivre son évolution à travers les âges pour découvrir sa vraie signification, celle que Daniel-Rops adopte et préconise.

Historiquement, on peut faire remonter l'apparition du terme "humanisme" au seizième siècle. Il correspond alors à une atti-

tude intellectuelle sans exclure cependant le sens du progrès. La Renaissance - rupture avec le Moyen Age et retour à l'Antiquité gréco-latine - professe à l'égard de l'homme un intérêt limité qui s'adresse plus à "l'être pensant" qu'à "l'être tout entier" (CM, 48). L'humanisme du "trop sage Montaigne" tend à enfermer l'homme en soi" (CM, 56), et plus encore celui de Descartes au siècle suivant. Le Cartésien, cette "mécanique rationnelle" (CM, 56), consacre et légitime en quelque sorte le divorce entre le spirituel et le temporel provoqué par les grandes découvertes.

Désormais la coupure ira s'accentuant. Le siècle des lumières se contentera d'exalter la raison ; par suite, "le monde a pour but une glorification de l'homme et ne trouve son sens ultime que dans l'homme" (CM, 56). Le dix-neuvième siècle pour façonner son type idéal d'humaniste fait confiance à la Science. Mais le progrès technique qui en est issu, et dont le développement culmine en notre siècle, aboutit plutôt à la destruction la plus profonde de l'humanisme véritable. Et ce n'est pas la dialectique marxiste, basée sur le matérialisme historique et aussi éloignée que les philosophies précédentes d'une vision complète de l'homme, qui pourra remédier en profondeur à cet état de choses. Car si Daniel-Rops constate que ce système est "parfaitement logique" (CM, 69), il ne craint pas d'affirmer aussi que "l'huma-

nisme marxiste est une façade et un mensonge" (CM, 71) qui cherche à voiler la démission de l'homme par rapport à son vrai destin.

On ne saurait passer sous silence cette autre forme d'humanisme qu'a vu s'installer le XXème siècle , celui que le Père de Lubac appelle "l'humanisme athée" et que dans un ouvrage célèbre, il nous présente ainsi :

> "Dans le vide laissé par la foi en Dieu, tant est grand le besoin pour l'homme de croire, une autre foi s'installe, la foi en un autre absolu, qui n'est autre que l'homme lui-même" (CD, 31).

Sans nier que toutes ces formes d'humanisme aient pour but l'épanouissement de l'homme, on est obligé de reconnaître qu'aucune d'elles n'incarne l'humanisme complet visé par Daniel-Rops.

L'humanisme idéal

Par ailleurs, il est intéressant de noter que pour notre auteur le Moyen Age exprime mieux que toute autre époque la perfection de "la richesse humaniste" (CM, 52). Pourquoi ? Parce qu'à la base de sa pensée était "une reconnaissances des hiérarchies qui plaçait l'être

humain à son rang, le plus haut dans l'ordre de la création, mais non le plus haut de tous les ordres" (CM,53). L'homme était conçu comme un être ayant une signification éternelle. Pour Daniel-Rops, celui qui incarne le mieux cet esprit humaniste c'est Bernard de Clairvaux (PD,25) qui sut réaliser un équilibre parfait entre le contemplatif et l'homme d'action. Mystique et réaliste à la fois, au courant de tous les problèmes de son époque, Bernard ne craignit jamais de les résoudre par la double force de la prière et de l'amour. Homme charnel, homme raisonnable, homme spirituel, profondément dévoué à l'humanité du Christ, il voulait développer en lui-même et chez autrui "un christianisme viril" (7), qui serait réalisé par des hommes incarnant "à la fois le plus haut idéal temporel de l'époque" et "le plus haut idéal spirituel du chrétien" (8). Pourtant il est trop évident que Daniel-Rops ne réclame pas un retour au passé du Moyen Age ; il souhaite plutôt une marche en avant car la science et la technique exigent que l'homme regarde non le passé, mais l'avenir.

L'humanisme intégral

La crise mondialequi suivit "le boom de 1929" mit en relief, nous l'avons déjà vu, l'insuffisance tragique pour résoudre les

problèmes de l'homme contemporain, aussi bien des systèmes capitalistes que de tout l'édifice libéral bourgeois. A ce moment, s'élève la voix de Bergson qui dénonce dans les Deux Sources de la morale et de la religion un progrès mécanique qui a laissé l'âme de l'homme "trop petite, trop faible" pour diriger le corps. "L'humanité, s'écrie-t-il, est à demi-écrasée sous le poids du progrès qu'elle a fait" (9). A cette heure également, paraissent en France trois sortes de visionnaires proclamant chacun leur foi en ce que l'on a pu appeler : "Le Nouvel Ordre" de Daniel-Rops, "l'humanisme intégral" de Jacques Maritain et le "personnalisme" d'Emmanuel Mounier.

Le dénominateur commun de ces trois "crédos", c'est d'abord la primauté de la personne humaine, la conscience qu'un monde réel entoure l'homme et la nécessité pour lui de s'y intégrer. Emmanuel Mounier l'exprime clairement : "De plus en plus la science et la réflexion nous présentent un monde qui ne peut se passer de l'homme et un homme qui ne peut se passer du monde" (10). Partant de ce principe, Daniel-Rops préconise la construction d'un monde nouveau dont le fondement ne gît ni dans le monde seul, ni dans l'homme seul, mais plutôt dans une fusion équilibrée de ces deux forces. Il s'adresse :

"à l'homme concret ; être de chair et de sang, qui vit, dans le cadre de l'économique, mais non pour l'économique, qui participe au temporel, mais qui le dépasse, qui sait qu'il porte en soi le dépôt spirituel d'une présence et d'une mission" (CM,21).

Ce qui importe et constitue l'essence de l'humanisme nouveau, c'est la conception de la personne humaine, de sa dignité et de sa grandeur ; c'est l'affirmation centrale de la primauté de la personne, de sa valeur intangible. Il n'est d'humanisme véritable sans une conception intégrale de l'homme, croit Daniel-Rops. Ce dernier adjectif il l'emprunte à Jacques Maritain qui condamnant un humanisme "dégermé" propose de lui substituer un "humanisme intégral" (CM,81) qui respecte l'homme sans l'adorer, qui grandisse l'homme dans la communion humaine, un humanisme fraternel et héroïque. C'est aussi la conception de la personne humaine qui donne une si grande importance à la doctrine personnaliste de Mounier : "Je suis personne dès mon existence la plus élémentaire et loin de me dépersonnaliser, mon existence incarnée est un facteur essentiel de mon assiette personnelle" (11). Le vrai problème se ramène à une double question anthropo-théologique : Qu'est-ce que l'homme "concret", "total", "intégral" ? Quelle est sa destinée ?

L'homme est d'abord un être et dans l'<u>Ordre Nouveau</u>, Daniel-Rops constate que "cette notion d'être est antérieure à la notion

de personne" (12). La merveille de l'être, le sens qu'a le fait d'exister, remplissait d'admiration Daniel-Rops. "Etre, ce n'est pas seulement vivre ; ce n'est pas même savoir qu'on vit. C'est encore autre chose : savoir pourquoi l'on vit, et quel sens a la vie. C'est exister" (CM, 76). De ce don qui nous a été fait de l'être, de cette grandeur de l'être comme la source de toute perfection, il voulait non seulement en vivre lui-même mais aussi en rendre consciente toute l'humanité.

L'homme, une âme incarnée

La notion "humaniste" de l'homme que Daniel-Rops voudrait voir acceptée par tous, c'est que l'homme est "une âme incarnée" (CM, 80). L'âme n'est pas simplement logée dans ce corps, elle est plutôt l'âme du corps. Ces deux éléments étroitement liés ne peuvent jamais être séparés sans qu'il y ait destruction de l'homme total et de son unité profonde. Cette idée n'est ni nouvelle ni originale ; elle n'est pas une trouvaille de Daniel-Rops. La Bible ne connaît que des personnes. L'être humain, c'est non seulement celui qui "vit, mange, consomme, produit, mais aussi qui espère, qui croit, qui a une signification et le sait" (CM, 124). La philosophie fondamentale de Mounier prend aussi pour base le fait que la personne "immerge dans la nature

et transcende la nature" (13). C'est la grandeur et le miracle de l'homme qu'il est "un corps au même titre qu'il est esprit, tout entier, corps et tout entier esprit" (14). Par son corps, non seulement il est enraciné dans la terre, dans la matière, mais il est même formé jusqu'en ses idées par les éléments de la nature. Uni avec le corps et constituant l'unité de la personne, l'esprit "désigne à la fois la pensée, l'âme, le souffle de vie" (15). C'est cela qui constitue l'idée fondamentale de l'Incarnation.

Trop longtemps il est vrai, la spiritualité chrétienne a été dominée par l'idée manichéenne, qu'il y avait opposition foncière entre l'âme et le corps. C'est faux. Que la primauté soit donnée à l'une ou à l'autre et il n'y a plus de véritable humanisme ! Celui-ci consiste en un parfait équilibre entre ces deux grandes forces complémentaires. Dans la mesure où l'homme participe durant toute sa vie à toutes les actions humaines et aux relations sociales, et cela avec son corps et avec son âme, dans cette même mesure, il est totalement homme : l'homme total est celui qui se soumet au réel.

La dignité de l'homme provient du fait qu'il est à la fois individu et personne. Il est individu par ce qui en lui dérive de la matière ; il est personne par ce qui en lui dérive de l'esprit. L'homme est une personne, non parce qu'il possède un corps, pas davantage parce qu'il a une âme ; mais essentiellement, parce qu'il a

"son propre corps qui abrite une braise l'esprit" (CM,128). "Comme personne, il doit s'affirmer dans l'accomplissement de sa destinée qui crée par chaque note sa figure éternelle - il est cela, ou il n'est rien" (ED,70). Sans doute, l'esprit a une fonction privilégiée dans l'homme, mais tout en reconnaissant l'excellence de l'élément spirituel, on ne doit pas négliger pour autant l'élément matériel. L'une des grâces que le chrétien implore chaque jour, n'est-ce pas le pain quotidien ? La reconnaissance du spirituel n'implique pas le mépris du corps, organe de l'esprit, elle admet plutôt que l'homme est simultanément, un corps qui doit se nourrir ici-bas, et une âme par où s'opère la rencontre avec le Créateur. D'autre part, que l'humanisme véritable implique une hiérarchie des valeurs, cela ne fait pas question, puisqu'il reconnaît en l'homme un "élément supérieur spiritualiste".

> "L'esprit, c'est ce qui, dans l'homme, mesure l'écart entre l'idéal et la réalité ; c'est ce qui fixe en lui la conviction de n'être pas défini seulement par des appétits et des instincts, mais par un désir supérieur d'accomplissement et de perfection ; c'est ce qui donne à l'être son unité en lui proposant un sens" (CM,78).

Comme personne, l'homme a une valeur supérieure au monde matériel, à la machine et au travail, à l'Etat et à sa puissance, à la masse et à la collectivité. Cependant même si la personne humaine est supérieure à toute forme de vie matérielle, elle ne possède pas la valeur suprême. C'est

la grandeur de l'être humain de sentir au moins confusément, que "s'il participe au temporel, il n'est pas limité en lui ; quel que soit le nom qu'il lui donne, il veut participer à l'éternel"(CM, 79).

Ainsi l'humanisme postule une croyance en un absolu qui donne son sens à la vie. C'est une prise de conscience de la part de l'homme et par suite de la société de "ses raisons de vivre, un accord entre la vie et l'idée ou encore songeant aux destinées transcendantes de l'homme, la projection de l'éternel dans le temporel" (CM, 76). La philosophie de Daniel-Rops s'appuie sur une telle conception de l'homme - jugée par lui exacte - pour édifier "l'ordre nouveau". Pour construire un système valable, qu'il soit politique ou économique, il faut d'abord accepter la notion d'un humanisme intégral dans lequel s'opère une fusion de toutes les réalités qui concernent l'homme, des plus humbles aux plus élevées. Elle seule peut assurer " la paix temporelle des hommes autant que leur accomplissement spirituel" (CM, 131) et par là permettre la création d'un "ordre nouveau".

Culture et civilisation

Dans une conférence donnée à Genève pour les ren-

contres internationales de 1956, Daniel-Rops a bien résumé sa pensée au sujet de l'humanisme qui se joue, dit-il, sur un double plan : "celui de la civilisation et celui de la culture" (16). Ni l'une, ni l'autre ne doit tenir un rôle primordial, au contraire l'humanisme sera atteint quand il y aura une synthèse équilibrée "entre les valeurs fondamentales et permanentes de l'homme et les conditions transitoires dans lesquelles le place l'évolution historique" (17). Un tel humanisme permettra à l'homme de réaliser sa grandeur, au progrès technique d'avancer, et cela sans conflit. Car la vraie culture exige que l'homme intègre de nouvelles découvertes dans le royaume de la théologie et de la philosophie aussi bien que dans celui de la science. Sinon culture et civilisation, faute d'accorder leur rythme, n'aboutiront qu'à une rupture détruisant l'idéal même de l'humanisme. Par contre, si elles réussissent à opérer leur jonction, l'humanisme parviendra à son achèvement.

La volonté

A différentes reprises, Daniel-Rops constate que la perfection de l'humanisme se mesure au degré ou l'homme se réalise, ce qui amène logiquement la question suivante : Comment se réaliser ?

Vouloir, réflexion sur la volonté, ouvrage riche en perspectives psychologiques intéressantes, va nous éclairer : "Le dessein de l'homme est de se réaliser soi-même, de s'accomplir par la volonté" (V, 24). Ainsi, l'éducation de la volonté n'est qu'un moyen : "Ce n'est rien de plus ni rien de moins que l'éducation totale de l'homme, la révélation de soi par soi" qui est exigée (V, 14). Est-ce tout ? Dans Chants pour les abîmes, collection d'essais et de principes de vie particulièrement chers à notre auteur, voire une synthèse de sa pensée, il écrit : "Etre homme, c'est d'abord être responsable" (CA, 117).

Or entre les deux notions de volonté et de responsabilité, il existe une parenté indéniable. Daniel-Rops attribue à la volonté, la faculté de rendre à l'homme sa grandeur. Cette puissance intangible de "ma" volonté, qui appartient à ma personne et pas à une autre, est unique au monde. Elle utilise tous les éléments spirituels et physiques de l'être. Maladie, paresse, fatigue, souffrance - tous agissent sur la volonté, la faisant originale en chacun. Ce qui explique la nécessité de varier et de personnaliser l'éducation.

"Je veux", ces deux mots, expression de la volonté, d'un homme déterminent son avenir, pour le bien ou pour le mal, entraînent tout son être, toutes ses facultés, qu'elles appartiennent à l'intelligence ou à la sensibilité. Cette volonté, difficile à définir,

obéit, pourtant, à un certain mécanisme dont Daniel-Rops a fixé les trois principales étapes : "délibération, décision, exécution" (V,31).

Dans l'acte de la délibération, l'homme pèse le pourquoi du vouloir ou du non-vouloir. Ce qui importe alors, c'est son jugement. Par conséquent, "éduquer la volonté, c'est d'abord éduquer le jugement" (V,36). Quand l'homme délibère sur la valeur d'un acte, il décide de "se mettre en face de sa responsabilité" (V,43). Ce même acte, quelque insignifiant qu'il paraisse, grandit l'homme.

> "Car la seule véritable responsabilité, la seule base de la morale, c'est-à-dire la seule vraie garantie de la grandeur de l'homme, c'est celle qui se dégage en chacun de nous lorsque, seul nous pesons nos propres décisions à la balance de notre conscience, et que, dans le silence de notre âme, confrontant nos actes aux principes édictés par une Autorité autrement puissante que celle d'un Etat, comparant notre pauvre vie à l'exemple du seul modèle, nous éprouvons en nous la certitude du Péché ou l'espérance de la Grâce. Car être homme, en définitive, qu'est-ce donc sinon être capable d'entendre en soi cette voix intérieure ? et cette chance, il n'est Etat au monde qui puisse nous la donner" (CA, 122).

La responsabilité

Selon Daniel-Rops, c'est dans ce sentiment de responsabilité que se trouve le remède à tant de problèmes dans le monde :

misère, scepticisme, amoralisme, indifférence. La misère, par exemple, entraîne la dégradation de l'être humain. En face de cette réalité qui est la "condition humaine" de beaucoup, est-ce possible qu'un homme responsable se tienne dans un état d'indifférence ? Notre auteur cite comme exemple de quelqu'un qui a conscience de sa responsabilité Bossuet qui dans une de ses prédications renommées avait le courage d'adjurer le roi et ses nobles courtisans, condamnant leur insouciance vis-à-vis des pauvres dont ils négligeaient "l'éminente dignité".

Ce même sens de la responsabilité il l'a admiré aussi chez François Mauriac. C'était en 1936 et la France souffrait du chômage : diminution des horaires de travail, difficulté à trouver un emploi pour les jeunes qui débutaient aussi bien que pour les adultes licenciés. En face de cet état de choses, François Mauriac prit nettement position : la charité ne suffit pas ; il faut une charité organisée, créer des centres pour l'aide aux chômeurs, suggérait-il. Là, des volontaires dévoués s'appliqueraient à les aider, à leur trouver du travail (18). "Dans le Nouvel Ordre, ce que veut le Français, dit Daniel-Rops, c'est de se sentir engagé personnellement, personnellement responsable" (19).

La délibération accomplie, la responsabilité pesée, le sujet entre dans "le temps fort du vouloir" ; c'est l'heure de la

décision où tout le risque et toute la grandeur se manifestent" (V,54). La décision "franche" (V,51) exige un caractère courageux, voire intrépide. Aucune noble entreprise ne s'opère sans risque. Prenons un exemple que Daniel-Rops cite dans le domaine du progrès technique. Une machine automatique pourrait suppléer à la besogne accomplie par les poinçonneuses des tickets de métro. Oui, mais des milliers d'entre elles seraient réduites au chômage. Des faits de ce genre ne peuvent cependant entraîner la suppression de la machine - il y a un risque à courir et ce risque dans la pensée de Daniel-Rops deviendrait un défi pour le travailleur à découvrir d'autres travaux d'un bénéfice plus sûr. C'est avouer que ce passage du travail quantitatif au travail qualitatif ne serait pas sans risque. Mais "sans décision, l'homme n'est rien" (V,51).

Quand le moment de l'exécution arrive, l'homme doit s'appuyer sur "la patience, la constance, et l'application à l'effort" (V,59) pour mettre en pratique sa décision. Entouré de circonstances imprévues, d'une infinité de conditions inattendues, c'est l'homme tout entier qui doit agir et faire face avec énergie et persévérance.

Le but de toute éducation n'est pas seulement d'apprendre à l'homme à connaître sa nature mais également de former son jugement et sa volonté. Les éducateurs lui ont transmis des principes,

c'est à l'homme responsable à les appliquer, seul, face à sa conscience et de s'adapter loyalement aux conditions du dedans et du dehors. Il est trop clair que le rôle de la volonté est capital dans la formation de la personne et Daniel-Rops l'exprime dans une phrase où la concision le dispute à la vigueur : "Plus je veux, plus je suis moi" (V,131). C'est la liberté de la volonté qui distingue la personne du robot.

Les valeurs éternelles

Pour développer l'homme concret et total, le Nouvel Ordre veut prendre appui sur un système qui protège ces valeurs permanentes que sont : le métier, la propriété, la famille, la patrie (20). Si la paix et l'ordre doivent être rétablis, c'est dans l'homme responsable, enraciné dans un coin de l'univers qu'ils se réaliseront tout d'abord. Le monde est une réalité dont l'homme ne peut s'abstraire sans se ruiner. Pour Daniel-Rops, l'homme s'accomplit d'abord dans le lieu où la destinée l'a fait vivre, c'est-à-dire dans sa patrie et même dans une certaine région de sa patrie. Notre théoricien n'accepte ni un patriotisme étroit "trop refermé sur lui-même" ni "un nationalisme qui se refuse à reconnaître à un autre peuple un droit identique au

sien, à réaliser de son côté, son destin" (ED,131). La patrie relie la personne humaine non seulement à ses compatriotes dans un esprit de charité, mais aussi aux autres réalités de sa vie : famille, métier, propriété. C'est dans la mesure où l'homme s'enracine dans le sol de sa région qu'il pourra aux yeux de Daniel-Rops assumer dans la liberté, la responsabilité qui en lui permettant de devenir créateur, assurera son épanouissement humain.

La famille

Essentielle au développement de la personne : la famille et sans elle, l'homme ne peut s'accomplir. D'autre part, si la famille se désagrège, le risque est grand qu'il ne lui survive que désordre et dégradation : "Rompu le lien familial, l'homme perd de son humanité profonde, se dessèche, laisse atrophier en lui quelques uns des sentiments supérieurs qui font sa grandeur et sa force et dont la camaraderie dans la masse, si respectable qu'elle puisse être, ne donnera jamais qu'un vain substitut" (ED,151). Le cadre familial revêt une telle importance pour notre auteur qu'il pense que la valeur créatrice de la personne humaine en dépend. La famille restera toujours pour lui une force

indispensable à l'accomplissement de l'homme intégral.

Cette thèse, Daniel-Rops la développe surtout par la négative dans ses romans et nouvelles. En existe-t-il qui nous présente une famille idéale ou simplement exemplaire ? Il ne semble pas : notre romancier s'attache plutôt à peindre des familles disloquées, désunies, tantôt victimes du divorce, tantôt mutilées par le décès prématuré - quand ce n'est pas le suicide ou une mort criminelle - du père ou de la mère. Prenons, à titre d'exemple, les membres de la famille Deaucourt dans L'Epée de Feu. Ils sont tous comme traqués par une sorte d'ennui, d'insatisfaction insurmontables. Ni le plaisir, ni l'argent, ni l'idéologie marxiste ne sauraient combler le vide de leurs vies. Personne dans cette famille bourgeoise n'est heureux et l'histoire de chacun compose la tragédie d'une famille où il n'existait ni l'amour ni la paix.

La propriété

Le "Nouvel Ordre" ne permettra ni un Etat, ni une politique ou économie qui nient à l'homme le droit à la propriété privée parce que : "prétendre abolir la propriété, c'est du même coup, réduire la réalité de l'homme" (ED, 161). L'instinct de la propriété

chez l'homme, n'est pas seulement une valeur spirituelle, elle est aussi "un besoin primaire" (ED,161). Quand l'homme possède une propriété à lui, il ressent mieux et, à bon droit, son indépendance, sa responsabilité, ce qui est le meilleur stimulant de sa créativité. La propriété peut être une maison, une terre, de l'argent, peu importe ! L'essentiel c'est de la faire prospérer au bénéfice du plus grand nombre. Il faut que la notion de propriété soit "polarisée par la vertu de charité" (ED,163).

Le travail

Fortement liée à la notion de propriété privée, est l'idée de travail, ce "moyen par lequel l'homme doit atteindre à son complet développement" (21). Le travail n'est pas du tout un but en soi, il est un moyen de faire avancer le progrès de l'humanité et, en même temps, de permettre à l'homme d'établir une liaison entre lui-même et l'éternité. L'Ordre Nouveau, cependant, a reconnu que la civilisation moderne, a une tendance à juger le travail dégradant et en conséquence, il a précisé son but essentiel qui est : "supprimer la condition prolétarienne(...)requalifier le travail et lui donner son sens

créateur" (22). Daniel-Rops distingue entre la "tâche" et le "métier" : dans la mesure où le travail cesse d'être une tâche pour devenir un métier, la satisfaction intérieure et l'honneur de l'homme y trouvent leur compte. L'homme en présence de son métier est un créateur, il manifeste et exerce ainsi l'une de ses plus nobles facultés humaines, son action créatrice, et ce faisant, il accomplit son destin spirituel. Le problème du travail est essentiel si l'on parle d'un ordre nouveau à instaurer :

> "philosophiquement, dans la façon dont une civilisation conçoit le travail, se dévoile sa conception même de l'homme, et, matériellement, de la façon dont elle réglemente le travail, dépend le bonheur ou le malheur matériels des hommes" (23).

Que le métier d'un homme soit fortement lié à la conception de l'humanisme envisagé par Daniel-Rops, celui-ci nous en persuade dans un article de Temps présent, l'hebdomadaire qui a remplacé Sept. Daniel-Rops qui continue à lutter pour les droits de l'homme y salue avec respect et amitié le mécanicien d'une locomotive : "C'est à la taille de ses exigences intérieures qu'on mesure l'homme" (24), dit-il. En exerçant son métier, le mécanicien pratique la soumission à une discipline exigeante, la maîtrise de la volonté, l'abnégation dans son dur travail de tous les jours qui comporte des risques et

exige un sens aigu de la responsabilité : "D'avoir fait de l'obligation du pain gagné à la sueur du front, la charte d'une authentique noblesse, voilà la grandeur de l'homme" (25).

Il est impossible de toucher ce sujet du travail sans tenir compte de l'aspect positif de la machine qui occupe une place prépondérante dans l'oeuvre entière de notre auteur. En effet, il n'est pas un seul recueil d'essais où il n'aborde ce sujet. Daniel-Rops ne rejette pas la machine mais à l'instar de son contemporain Saint-Exupéry, il l'accepte comme un moyen de libération : "La machine n'est pas un but. L'avion n'est pas un but, c'est un outil" (26). Dans ce cas, il faut reconsidérer le travail de l'homme, non dans un esprit de révolte contre la révolution machiniste, mais en cherchant le moyen "en elle, à travers elle", de "retrouver la réalité humaine" (CA, 91). Alors que la machine allège tant le fardeau de l'homme, il est impensable de ne pas l'utiliser, et d'ailleurs, serait-il possible - et souhaitable - d'arrêter le progrès technique ?

Si elle décharge l'homme de besognes trop lourdes, la machine ne résoud pas pour autant, les problèmes du travail ; parfois, au contraire, là où la technique se perfectionne, les conditions de travail deviennent "insalubres ou même dangereuses". Pour y pallier,

Daniel-Rops préconise les mesures suivantes qui pourraient à ses yeux humaniser le travail et le rendre plus équitable pour tous. Il suggère :

> "que ces labeurs pénibles soient répartis et non assumés uniquement par quelques uns ; que tous les efforts soient faits, sans souci de rendement ni d'économie, pour diminuer le danger et la peine ; que là où une machine totalement automatique peut se substituer à l'être humain, on l'adopte sans retard" (PD, 185).

Maintenant notre auteur se soucie au sujet du temps gagné par la technique. Arrivé à ce point de son raisonnement, Daniel-Rops reconsidère le problème de l'homme et propose une solution qui lui assure l'usage normal de tous les biens de ce monde nécessaires à sa santé, à son équilibre et à sa culture. Il fait - vue d'avenir - la part large aux heures de détente et de liberté :

> "Les loisirs doivent servir d'élément d'équilibre à ce qui, dans le monde moderne, menace le plus gravement la personne humaine(...) Il s'agit d'utiliser le temps libre à développer l'homme ; c'est là l'intérêt supérieur de la collectivité humaine dont les chances grandissent à mesure que les êtres individuels se perfectionnent" (PD, 195).

Parmi les loisirs qui développent l'homme concret, Daniel-Rops mentionne le sport qui donne au corps un meilleur équilibre, sans négliger pour autant la culture intellectuelle : bibliothèques, musées, cours de professeurs qualifiés, doivent tendre au même but, développer

les virtualités de chacun (ED, 181). C'est à chaque individu de savoir profiter de toute occasion pour se cultiver, de façon à devenir un homme accompli.

Des humanistes représentatifs

Métier, famille, patrie, ces éléments indispensables de "l'Ordre Nouveau", Daniel-Rops les trouve incarnés en l'un de ses maîtres les plus chers, Charles Péguy, connu pour sa fidélité profonde à leurs exigences. Fierté de "l'ouvrage bien faite", fraternité amicale avec l'âme paysanne, avec les couches les plus humbles du peuple français, pèlerinage à Chartres pour la guérison de son fils, présentation de patriotes français calqués sur le modèle de Jeanne d'Arc ! Oui, Péguy, représente sans doute l'idéal de la cité nouvelle que veut édifier Daniel-Rops.

Mais d'autres humanistes contemporains ont recueilli ses suffrages. Parmi eux il convient de réserver une place à part à Charles Du Bos, "cet homme véritablement universel" (TT, 31). Ecrivant en 1946, notre essayiste constate que ce critique littéraire

insuffisamment connu en France, est à l'étranger, aimé et considéré, surtout en Angleterre et aux Etats-Unis où l'Université Notre Dame d'Indiana lui avait accordé une chaire. Prophétique fut la parole de Daniel-Rops qui disait que Du Bos serait le plus grand critique de notre temps, et ce qui nous intéresse ici, c'est l'explication qu'il donne de ce jugement. Du Bos sut comprendre, apprécier, juger en un mot une oeuvre sans démonétiser la personne humaine, l'auteur lui-même. La loi de l'amour de l'humanité, Charles Du Bos l'a vécue et ses Approximations en sont le témoin. "Il n'y a pas pour moi, dit-il, de vie sans réflexion sur la vie" (TT, 35). Voilà la phrase-clé qui explique pourquoi il peut si profondément pénétrer l'oeuvre des hommes de lettres. En accomplissant son travail, il se réalisait. "Un critique qui aime les âmes" (TT, 39), tel fut Charles Du Bos qui personnifie l'humaniste moderne dans le monde littéraire.

La négation de l'humanisme

Pour résumer, le "nouvel ordre" en vue de créer des temps nouveaux consiste non en une négation mais plutôt en une affirmation, l'affirmation de la personne humaine (1). Déjà dans une lettre

lucide et courageuse publiée en novembre 1933 et adressée à Adolph Hitler, le groupe de jeunes théoriciens de l'Ordre Nouveau dont on reconnaît maintenant la sagesse, afin de prévenir la tuerie qu'ils avaient prévue proposèrent en substance au chancelier du III e Reich cet humanisme dont la notion même lui faisait défaut. Ecoutons ces profondes réflexions :

> "Erreur essentielle d'Hitler : Vous n'avez pas su reprendre toutes les questions en fonction de l'homme, à travers l'homme, pour l'homme. Tous vos échecs ont leur source en cette essentielle erreur. Il vous manque cet élément primordial : la conception de l'homme intégral, de la personne" (27).

Ils définissent pour lui l'homme dans le sens où l'Ordre Nouveau l'entrevoit.

> "Car c'est l'homme qui nous importe, l'homme intégral qui vit au-delà des oppositions stériles et décevantes, l'homme en qui la chair et l'âme, le réel, l'idéal, la matière et l'esprit trouvent leur achèvement et leur unite vivante" (28).

Ils l'accusent sans détour d'avoir fait du travail un esclavage, et d'en avoir trahi le but.

> "Vous avez institué une nouvelle religion, celle du travail (...) Vous ne rêvez plus que production réglementée, camps de concentration, travaux forcés à perpétuité pour tout un peuple. Faire

> du travail un absolu(...) c'est l'amputer de tout ce qui en lui est créateur, spirituel" (29).

Ils dénoncent son nationalisme étroit, lui représentant ses graves responsabilités.

> "Vous êtes lié à un régime inhumain. Si cette tuerie de la guerre éclate, nous vous tiendrons pour responsable. (...) Vous voilà condamné à descendre la pente qui mène du nationalisme à l'étatisme, de l'étatisme à l'autarcie et l'autarcie à la guerre"(30).

Ces jeunes ne se sont pas contentés de critiquer le national-socialisme. Ils ne pensent pas le moins du monde que la France d'alors soit irresponsable dans l'antagonisme qui oppose les deux pays et ils préconisent un système qui tout en respectant "la réalité profonde de la patrie" et les valeurs spirituelles de chaque nation "ne donnera plus aux frontières la signification revêche et agressive qu'elles ont aujourd'hui" (31). L'Ordre Nouveau accuse le traité de Versailles d'avoir provoqué des revendications et engendré des haines. Il voudrait déraciner "les nationalisme exaspérés". Par delà les frontières, dit-il, il y aura assez de bien commun, de tâches communes pour que les rancoeurs disparaissent et s'apaisent" (32). Daniel-Rops lui-même nous dit que "beaucoup de gens se sont moqués de l'Ordre Nouveau" (33) mais l'avenir nous a montré de quel côté était la sagesse.

Tant que dans l'esprit de Daniel-Rops la France sera fidèle à cette exigence d'un nouvel ordre, elle échappera à tous les désordres qui peuvent la menacer. Si elle garde intact comme un dépôt sacré son respect de l'homme et de sa valeur suprême, il y aura peut-être moins de chômeurs sans secours, de mendiants lamentables dans les grandes villes ; si elle sauvegarde les principes impérissables, consciente de cette pensée fondamentale de Péguy que "le spirituel se traduit dans le charnel", elle ne cèdera ni au communisme, ni à n'importe quel autre totalitarisme. La mission de la France vue par notre essayiste philosophe et historien, c'est d'accepter la signification "d'un nouvel humanisme", d'un nouvel ordre qui est l'affirmation de la personne humaine !

Références - Chapitre VII

1. Daniel-Rops, "La Jeunesse attend un ordre nouveau", dans la Revue Bleue, politique et littéraire, 6 oct. 1934, p. 726.

2. Ibid.

3. Ibid., p. 726.

4. Daniel-Rops, "Les Idées et les lettres", dans le Correspondant, 25 juillet 1933, p. 295.

5. Ibid., p. 296.

6. Ibid.

7. Daniel-Rops Toi aussi Nathanael, p. 294.

8. Ibid., p. 295.

9. H. Bergson, cité par Daniel-Rops, (PD, 139).

10. Emmanuel Mounier, Le personnalisme, p. 26.

11. Ibid., 28.

12. Daniel-Rops, "Le Destin personnel et bien commun", dans l'Ordre Nouveau, mai 1934, p. 17.

13. Emmanuel Mounier, op. cit., p. 21.

14. Ibid., p. 19.

15. Ibid., p. 20.

16. Daniel-Rops, Rencontres internationales de Genève, p. 15. 5 sept. 1956. Conférence prononcée par Daniel-Rops.

17. Ibid.

18. Daniel-Rops, "Feuilleton", dans le Sept, 1 fév. 1936, p. 16.

19.	Daniel-Rops,	"Le personnalisme", dans l'Ordre Nouveau, jan. 1935, p. 17.
20.	Daniel-Rops,	"La Jeunesse française attend un ordre nouveau", dans la Revue Bleue, politique et littéraire, 6 oct. 1934, p. 726.
21.	Daniel-Rops,	"Le destin personnel et bien commun", dans l'Ordre Nouveau, 15 mai 1934, p. 17
22.	Daniel-Rops,	"Le travail et l'esprit" dans l'Ordre Nouveau, 15 jan. 1934, p. 17.
23.		Ibid.
24.	Daniel-Rops,	"L'homme à son poste", dans le Temps présent, 12 nov. 1937, p. 3.
25.		Ibid.
26.	A. de Saint Exupéry,	op. cit., p. 62.
27.	"Lettre à Hitler",	dans l'Ordre Nouveau, 15 nov. 1933, p. 16.
28.		Ibid.
29.		Ibid., p. 18.
30.		Ibid., p. 22
31.		Ibid., p. 28.
32.		Ibid..
33.	Daniel-Rops,	"Feuillets", dans le Temps présent, 6 jan. 1939, p. 10.

CHAPITRE VIII

LA POESIE ET LES ARTS

La poésie

Est-il possible d'imaginer le monde où nous vivons, si fortement marqué par le progrès scientifique, transformé grâce à l'influence de la poésie ? Oui, et de nos jours un grand nombre d'écrivains parmi lesquels Daniel-Rops a sa place, proclament que l'homme ne saurait sans dommage en être privé :

> "Contre les automatismes et les menaces de la vie, la meilleure protection est celle-là : celle de notre univers poétique" (CM, 229).

Ce n'est pas un truisme de notre époque, c'est une vérité constante. Il semble que la poésie ait toujours aidé l'individu à déchiffrer l'énigme de son siècle. Les Romains, peuple pourtant très positif, ont reconnu la puissance supra-naturelle du poète qu'ils ont appelé " vates ", le devin, lui attribuant ainsi un pouvoir surnaturel.

Qu'il s'agisse de Platon ou de Dostoïevski, de Dante ou de Claudel, "la poésie procède de la totalité de l'homme, sens, imagination, intellect, amour, désir, instinct, sang et esprit tout ensemble" (1). Cette juste remarque de Jacques Maritain explique qu'elle soit pour nous une nécessité foncière, un besoin inéluctable.

Certes, dans le monde actuel où règnent la science et la technique, l'homme peut être fasciné par les explorations spatiales ; il peut rêver de la conquête de la lune ou de Mars, de l'automation et des robots, des machines à calculer ou à enseigner. Pourtant Jacques Maritain a raison : "La poésie plus créatrice que la science" rappelle à l'homme des vertus plus profondes car "la poésie s'avance où la science ne tient guère à s'aventurer" (2).

Ecoutons un grand poète, Saint-John Perse, noble et cosmique, nous présenter les hommes de science, les "hommes de douceur" de ce siècle évolué et sans cesse en évolution :

> "Les ingénieurs en balistique, escamoteurs sous roches de basiliques à coupoles,
> Les manipulateurs de fiches et manettes aux belles tables de marbre blanc,
> les vérificateurs de poudres et d'artifices et correcteurs de chartes d'aviation...
> Tous hommes d'abîme et de grand large, et les aveugles des grandes orgues, et les pilotes de grand'erre, les grands Ascètes épineux dans leur bouge de lumière,
> Et le Contemplateur nocturne, bout de fil, comme

l'épeire fasciée" (3).

En parcourant cette liste impressionnante une question vient à l'esprit : ces savants et ces techniciens suffiront-ils à résoudre les problèmes ardus de nos contemporains ? Nos progrès matériels sauveront-ils l'homme ? Car :

"C'est de l'homme qu'il s'agit et de son renouement" (4).

Dans notre nouvelle culture, l'amour va-t-il changer de visage ? Les scientistes s'occupent de science, les technocrates de technique et les bureaucrates de bureaucratie, mais de l'homme qui s'en soucie ?

> "Quelqu'un au monde n'élèvera-t-il la voix ?
> Témoignage pour l'homme(...)Que le Poète se
> fasse entendre et qu'il dirige le jugement" (5).

Faisant écho à ce voeu, Daniel-Rops souhaite que "l'homme misérable lourdement ployé sous le fardeau des besognes et l'angoisse matérielle" (PA,6) soit initié à la poésie. Mais en quoi consiste le charme et la force de celle-ci pour qu'il l'offre comme solution à l'inquiétude ?

La poésie, c'est la beauté, la merveille de la lumière, l'ouverture de "la porte de l'infini" (6), le sommeil, le repos, après

le travail quotidien, ou le reflet du ciel bleu dans le lac vert ; c'est tout cela qui constitue le bel univers poétique du passé dont l'homme se souvient quand il est submergé par l'angoisse. Pour Daniel-Rops, la poésie n'est rien d'autre que "la vision des humbles réalités de la vie" (CM, 127), par exemple, le pain quotidien qui nourrit, les néons qui dansent le soir, ou le chuchotement des feuilles mortes à l'automne, le monde réel qui touche l'homme concret. La poésie, c'est la création de mots, de symboles, d'images pour communiquer un double message venant simultanément du dedans et du dehors, à la fois charnel et spirituel. "Toute la terre est poésie" (O, 11), voilà ce qu'écrit Daniel-Rops dans les "Orphiques", recueil des sept poèmes qu'il a composés.

La poésie, c'est la "Quête de la Présence" qui arrache l'homme à la routine de sa vie d'automate, qui le place devant le mystère insaisissable de la puissance de l'Esprit, afin que lui soient révélés "l'Etre, la Connaissance et l'Amour" (PA, 20), autrement dit la Trinité divine. Que le poète et la poésie aient toujours joué un rôle capital dans la marche de l'histoire humaine, la littérature en tout temps l'atteste. Pourtant il a fallu l'avènement de Baudelaire pour en avoir la nette révélation. C'est le "poète maudit" qui prenant une plus claire conscience de la poésie et de son but la transforma, lui donna de nouvelles dimensions. Avec lui s'inaugurait la poésie moderne, celle où le poète aborde la nature et l'existence par leur véritable biais, celle qui concerne l'homme

menacé par la masse et la machine. "L'homme peut se passer de pain trois jours, de poésie jamais "déclare Baudelaire, parce que les poètes sont "les messagers de la Parole qui est vie et les annonciateurs d'une Présence dont toutes les présences de la terre sont les reflets" (PA,24).

Si Daniel-Rops a trouvé aisément parmi les écrivains et les philosophes ses maîtres à penser, il a su également discerner les poètes qui symbolisent à ses yeux la présence de l'éternel. Que ces poètes aient eu pour lui simple "valeur de signe" (TT,65) ou qu'ils l'aient tiré de l'angoisse et orienté vers la lumière, il veut de toute manière les révéler à ceux qui vivent en "notre temps ivre d'absence" (PA,25), pour qu'ils puissent se tourner vers cette "totale Présence" où les conduira la Poésie.

Les Poètes de la Présence

Au milieu de la mer Egée, dans une île sauvage, repose un officier anglais mort à 28 ans, victime de la première guerre mondiale : nous avons nommé le poète Rupert Brooke, image de "la présence de la vie" pour Daniel-Rops. Bien qu'il ne possédât ni l'imagination d'un Milton, ni le génie d'un Claudel, son testament poétique contient cependant une quinzaine de poèmes célèbres. Si pour notre auteur, il fut le symbole de l'univers poétique ce n'est pas précisément à cause de ses

poèmes, mais plutôt parce qu'il a vécu et "est mort en poésie" (TT,56). Il goûtait la vie, il voulait en épuiser la substance ; la poésie fut pour Brooke "une façon de vivre la vie, d'en accomplir et d'en exprimer à la fois la plénitude " (TT,56) :

> "Je veux marcher 1.000 miles, écrire 1.000 pièces,
> et chanter 1.000 poèmes, et boire 1.000 pots de bière
> et embrasser 1.000 jeunes filles" (7).

On ne saurait mieux affirmer son enthousiasme pour toutes les formes de l'existence. Chose curieuse, cette poésie, si débordante de vie, fut marquée par la conscience de la mort qui fait renaître à une vie nouvelle, sans mal, sans souffrance. Les thèmes de Brooke : l'amour pur, la fraîcheur de la jeunesse, la beauté éternelle, la mort libératrice,exaltent l'homme, l'arrachent à sa misérable inquiétude pour l'élever jusqu'à la certitude du bonheur, lui assurant ainsi la "Présence" de la vie.

Pareillement, Somme de la Poésie de Patrice de La Tour du Pin rappelle à Daniel-Rops la présence de la joie. Cette oeuvre assez ample est une réponse à l'anxieté de ceux qui, au lendemain de la deuxième guerre mondiale, cherchaient encore une paix si longtemps attendue. Le rêve du jeune poète était de modeler et de présenter au public, étape par étape, sa vision de l'homme, du monde et de Dieu. Il réussit grâce à la maîtrise de la forme, du rythme, des mots symboliques, qui sont ses traits géniaux. Plus que ses dons poétiques ce qui attire vers lui Daniel-Rops, c'est plutôt "l'aventure intérieure" (PA,196) du poète aux prises

avec le péché et le désir de lui échapper par un retour à l'innoncence, à la "Présence de l'éternelle enfance" (PA,195). A l'homme souillé, au monde ravagé par la guerre, Patrice de La Tour du Pin propose la poésie, non comme un but en soi mais comme un moyen de répondre à l'amour venant de l'Amour qui seul peut transfigurer le monde. Une telle poésie peut rendre à toute vie quelle qu'elle soit, le sens d'une joie immortelle dont l'homme au fond "ne peut se passer".

La poésie de Rainer Maria Rilke a suscité des commentaires très divers provenant de philosophes comme Heidegger, de théologiens comme Guardini ou de critiques littéraires divers, parce qu'elle touche aux problèmes majeurs de notre siècle : ceux de l'être et de l'existence. Ce poète autrichien fut pour Daniel-Rops, dans le domaine de la poésie, ce qu'avait été Péguy dans celui de la pensée. La leçon sublime qu'il lui a léguée c'est que "la poésie est une manne indispensable à notre vie" (PA,45).

Un homme peut être touché par la poésie de multiples façons et qui varient selon les âges de sa vie. Différentes furent les réactions de Daniel-Rops à l'égard des oeuvres de Rilke dont il a commenté la poésie à plusieurs dates : 1926, 1936, 1946. Ainsi il en a mieux perçu les métamorphoses sans pour autant renier son influence. En 1926, alors qu'il semblait avoir atteint le sommet de l'inquiétude

négative, Daniel-Rops a reconnu en Malte Laurids Briggs un frère inquiet sur qui pesait "toute l'angoisse d'un peuple et d'une époque" (CE,207). Ce qui le frappa surtout c'est la Présence de la mort que Rilke a si fortement ressentie et qui l'introduisit au seuil de l'inquiétude métaphysique. La vie et la mort sont les thèmes familiers du poète allemand et revêtent toujours dans son cas un aspect assez inquiétant :

> "Voici la nostalgie : habiter sur la houle
> Et n'avoir pas de patrie dans le temps.
> Voici des voeux : dialogues à voix basse
> Des pauvres heures avec l'éternité
>
> Voici la vie : jusqu'à ce que, des hâvres d'hier,
> l'heure la plus solitaire se détache
> Et souriant autrement que ses soeurs,
> Se taise devant l'Eternel" (CE,218).

Ces vers significatifs, cités par Daniel-Rops, expriment à la fois l'incertitude et les aspirations de Rilke par rapport à l'éternité. Pour échapper à l'inquiétude, il s'est beaucoup intéressé aux hommes, voire aux choses avec lesquelles il se découvre des liens d'étroite parenté. Qu'il ait été pénétré de la soif de l'absolu, qu'il ait eu une conception de l'Absolu et qu'il y ait enfin trouvé la paix, telles sont les principales idées exposées par Daniel-Rops en 1926.

Pour le dixième anniversaire du poète en 1936, il lui exprime sa reconnaissance dans un chapitre de ce beau livre : <u>Où passent</u>

les anges. Reconnaissance pour l'avoir "conduit à la Présence" (PA,35) alors qu'il était en recherche de la foi ; or la poésie du monde créé, des créatures et de leurs amours rend témoignage à la Présence. Enfin, pour le vingtième anniversaire de Rilke en 1946, Daniel-Rops résumera ainsi les magnifiques leçons qu'il en a retenues :

> "Accepter pleinement la vie, telle qu'elle est, c'est-à-dire dans ses compromissions et ses souillures ; l'aimer non point malgré ses horreurs et ses tristesses, mais à cause de ces horreurs et ces tristesses mêmes ; ne pas en vouloir aux misérables compagnons de notre chemin sur terre d'être si laids, si absurdes, si souvent méprisables, mais tirer de la connaissance de l'universelle abjection la cause d'une déchirante pitié(...) oui, c'est cela la leçon morale de Rilke" (PA,46).

Rilke ne fut pas le seul parmi les poètes contemporains à intéresser Daniel-Rops qui en désigne plusieurs d'entr'eux comme ayant valeur de signe pour notre époque. Rimbaud, Hölderlin, Blake ont communiqué au monde le message d'une certaine présence et, paradoxalement, par ce qu'on pourrait dénommer la théologie de l'absence. L'homme du vingtième siècle se découvre en eux .Une sorte de chasse spirituelle paraît être leur marque commune. Blake, par exemple, en niant Dieu voulait se fuir lui-même et son impuissance fut à l'origine de son rêve reconnu prophétique. Il a prévu, cent ans auparavant, l'univers tourmenté de Freud, des marxistes et des existentia-

listes ; il avait comme pressenti notre planète concentrationnaire avec ses guerres froides ou chaudes. Mais plus que ses vues anticipées de l'avenir ce qui importe à Daniel-Rops, c'est que Blake en ait donné les raisons : notre monde est tel "parce qu'il est un monde de trahison et d'absence, un monde infidèle et souillé". Blake fournit ainsi la preuve qu'il existe "un lien entre la poésie et les dons les plus secrets de l'esprit" (CA,33).

Et Rimbaud ? Qui plus que lui aura témoigné pour la Présence par l'absence ? Comme Blake il avait ce don si rare de la prophétie. "L'existence enragée, la colère dans le sang" (CA,37) qu'il a annoncées, on les touche du doigt dans l'oeuvre d'un Camus, d'un Malraux et de bien d'autres. En méditant son oeuvre, l'homme se persuade de "la certitude de son insoluble misère" (CA,34) sans Dieu, et le message du poète l'assure que : "rien d'humain jamais ne comblerait cette absence" (CA,39). Ces témoins de la négation sont aussi importants pour Daniel-Rops que ceux de l'Absolu ; il y voit "les porte-parole de la Présence, les hérauts des colères de Dieu" (PA,278).

Pourquoi à un monde guetté par les automatismes de tous genres, hanté par des menaces redoutables, Daniel-Rops a-t-il proposé la poésie ? Parce que si "on lui est fidèle, elle restitue.. le contact

religieux avec l'esprit à travers les choses" (CM,231), elle restaure la règle de l'amour, de la joie, de la vie et de l'éternelle Présence. Elle aide l'homme à vivre sa vie intérieure, créant pour lui tout un univers spirituel à travers le réel, le plus ordinaire, par exemple sa maison, son métier, sa patrie.

La littérature

Moyen privilégié de ramener l'homme à la vie intérieure, la poésie en verra toujours plusieurs se dérober à son emprise. En ce cas il leur sera loisible de faire appel à d'autres formes littéraires. A notre époque "c'est par la littérature chrétienne qu'une grande partie d'un public déchristianisé retrouve, tant bien que mal, des éléments de théologie" (8). Les drames de Claudel, les romans de Dostoïevski résonnent d'une charité profonde. Combien de vies ont été radicalement transformées à leur contact ou par une rencontre avec d'autres chefs-d'oeuvre.

Dans L'Epée de feu alors que Hess est fasciné par le suicide, il a la bonne fortune de lire un ouvrage écrit par l'oncle Paulin, cet émule fictif de Léon Bloy, ouvrage qui va imprimer à sa vie une tout

autre orientation. La raison de ce changement ? Il a découvert que l'auteur n'était pas uniquement et d'abord un homme de lettres, mais un homme au sens total et concret du mot. Hess devient ainsi le symbole de ceux qui ont subi pour le meilleur ou pour le pire l'influence de la littérature, influence dont les effets se révéleront toujours efficaces si l'écrivain répond au voeu de Charles Du Bos qui dans un admirable article : Qu'est-ce que la littérature ? en définit le but : "établir une liaison en quelque sorte organique entre l'homme et les puissances supérieures de l'Esprit, cet Esprit avec lequel les grands génies entretiennent une familiarité sublime et qui n'est rien moins que l'Esprit-Saint" (CA, 266).

La Musique

Il est rare enfin que ceux que la littérature n'influence pas restent indifférents à la vertu de la musique. Il faut le souligner avec force, dans le domaine de l'art, la musique n'a pas moins d'importance que la littérature ; depuis toujours elle exprime en l'absence des mots, les sentiments et les aspirations du coeur humain. S'il est vrai que Georges Duhamel et Daniel-Rops se soient opposés au sujet

de la machine, lorsqu'il s'agit de la musique ils sont, c'est le cas de le dire, en parfaite harmonie. Si la musique ne donnait que du plaisir, son importance resterait limitée mais son rôle est de beaucoup plus étendu. Georges Duhamel le décrit avec enthousiasme par la bouche de Laurent Pasquier :

> "C'est par la musique, porte d'azur, que nous sommes sortis de la vraie pauvreté, celle de l'âme. C'est la musique souveraine qui nous a fait entrevoir les vraies dimensions de l'homme" (9).

Hess encore, le juif persécuté de L'Epée de feu, a beaucoup souffert et cependant sa vie n'était pas dépourvue de bonheur parce qu'elle était un chant d'amour "plein de cette musique où il avait mis toute son espérance" ; c'était "un message d'amour parti du coeur même de la misère et que les hommes entendraient" (EF, 85). Ainsi la musique est au service des hommes et leur sert de trait d'union. Grâce à elle, un lien profond s'est noué entre Hess et Abel Deaucourt, il flotte entr'eux "cette ombre indivisible, d'une pureté incomparable, peut-être l'âme même de la musique(...)" (EF, 79).

C'est encore la magie de la musique qui suscite chez les jeunes gens de "La Nuit du coeur flambant" le sens du mystère. Damien, Jean-Pierre, Claudinet et le narrateur, quatre individus bien

différents, mais également ensorcelés par l'accordéon d'un inconnu entré par hasard dans leur restaurant. Les mélodies "majestueuses" (DH,212) de cet instrument, le chant envoûtant de l'étranger ont formé "une incantation lente", tissé un lien mystérieux qui va devenir cette nuit-là, leur "sourcier du surnaturel" (DH,219).

Dans un des plus beaux passages de Mort, où est ta victoire ? Daniel-Rops nous montre les effets de la musique libératrice et consolatrice qui éclaire l'âme et soulage l'angoisse de Laure et de Thierry.

Comment s'étonner que les accents de Bach puissent les éveiller et les préparer à une mutuelle compréhension ? A propos du grand virtuose, Georges Duhamel n'a-t-il pas écrit : "Il n'est pas un état d'âme qui ne trouve dans la connaissance d'une telle musique, une chance de s'illuminer, de s'exalter, ou de s'assouvir délicieusement" (10).

Avant le concert, Laure aperçoit dans l'assistance un inconnu qui soudain ressuscite un passé détesté : il s'agit de Thierry, l'adolescent de jadis qui incarnait à ses yeux le mal sous sa forme la plus vile. Cependant "la plénitude et la force du Concerto brandebourgeois" l'a pénétrée "avec calme". Le "Dieu, fais de moi ce que tu veux"

de cette cantate religieuse possède une force "d'apaisement" qui transforme les "cauchemars" d'autrefois en une "nuit pure et douce" (MV,330). Toutefois, c'est "La Passion selon Saint-Jean" qui finalement délivre Laure de son misérable moi et suscite en elle "une pureté et une douceur" (MV,331) qu'elle n'a jamais connues jusqu'ici.

La musique peut être le moyen d'exalter l'homme et "d'instituer un ordre dans les choses, y compris et surtout un ordre entre l'homme et le temps" (11).

A la sublime musique de Bach, Laure ne pouvait guère résister. On ne résiste pas à la musique quand elle est de qualité. Jacques Maritain nous explique pourquoi, précisant le secret de cette puissance, de cette fécondité : "La poésie est entièrement intégrée à la production et à la substance de l'oeuvre dont l'âme n'est pas instrument mais reine et déesse toujours" (12).

Musique ! Solution à la misère du monde ? Oui, sans doute et il nous semble que Daniel-Rops a illustré par son oeuvre romanesque la vérité de cette assertion.

L'Art

Si par la musique l'homme peut se débarrasser de son inquiétude, c'est l'opinion de Daniel-Rops que ce qu'on est convenu d'appeler l'art n'est pas moins libérateur : "C'est par lui que l'homme dépasse les servitudes de la politique et de l'économie, qu'il se libère même des puissances ténébreuses qui sont en lui, qu'il se fait lui-même" (N, 220). Aussi pour pallier les angoisses du monde, il recommande aux hommes l'art parce que "l'art propose des valeurs éternelles" (CM, 88).

Un des bienfaits de l'art et non des moindres est qu'il sert d' "intermédiaire entre le moi et le monde" (CM, 88). Déjà l'homme préhistorique des grottes de Lascaux commentait pour tous les âges son action et sa vie. Plus tard, sur la colline de l'Acropole, le Parthénon devint l'éternel symbole de l'union de l'homme avec les forces supérieures. A la France, était réservée selon R.M. Rilke, un autre Parthénon, Chartres "l'oeuvre d'art unique, irremplaçable qui semble n'avoir franchi miraculeusement les siècles que pour proposer aux hommes de notre temps une permanente leçon de fidélité et de grandeur" (PH, 9). Exemple vivant du dialogue qui peut s'établir entre une oeuvre d'art et celui qui la contemple ! Huysmans a chanté

ses gloires : "La cathédrale, elle se spiritualisait, devenait toute âme, toute prière, lorsqu'elle s'élançait vers le Seigneur pour le rejoindre, légère et gracile, presque impondérable, elle était l'impression la plus magnifique de la beauté qui s'évade de sa gangue terrestre, de la beauté qui se séraphise" (13).

Au dire de Daniel-Rops, l'écrivain américain Henry Adams "voyait en Chartres l'antidote contre les poisons de notre monde. Aux excès de ce que nous nommons encore notre civilisation, il opposait la loi sereine que disent ces pierres consacrées ; aux règles de rendement qui, paraît-il, régissent les sociétés humaines, la leçon de l'oeuvre incontestable que nul économiste n'expliquera jamais" (IG,34).

Chartres est le trésor le plus parfait que le moyen âge nous a légué. Et le moindre de ses effets n'est pas l'immense esprit de fraternité qui se dégage de la condition humaine sculptée dans ses pierres.

L'art en général est pour Daniel-Rops "le plus efficace andidote aux excès de l'analyse, aux prisons de l'anarchie intellectuelle" (PA,64). A l'en croire, le grand mérite de Malraux est qu'il a arraché l'art à "un jeu désintéressé" (N,218), montrant "que l'art c'est l'homme,

rien de moins que l'homme et l'homme tout entier" (N,218). Daniel-Rops va plus loin encore quand il suggère que l'homme en s'absorbant dans l'art tourne, peu à peu, son regard vers l'intime de son être afin d'y retrouver la Présence de l'Eternel.

Références - Chapitre VIII

1. Jacques Maritain, *L'Intuition créatrice dans l'art et dans la poésie*.

2. *Ibid.*, p. 108.

3. Saint-John Perse, Oeuvre poétique, *Vents*, cité par J. Maritain, p. 261.

4. *Ibid.*,

5. *Ibid.*, p. 262.

6. J. Maritain, *op. cit.*, p. 190.

7. R. Brooke, cité par Daniel-Rops dans (TT,57).

8. Daniel-Rops, "L'Impossible humilité", dans *La Croix*, le 27 avril, 1947.

9. G. Duhamel, *La Musique consolatrice*, p. 9.

10. *Ibid.*, p. 26.

11. *Ibid.*, p. 24.

12. J. Maritain *op. cit.* p. 386.

13. J.K. Huysmans, cité dans *Celui qui revint de là-bas*, par Charles Aimery, p. 18

CHAPITRE IX

L'ENGAGEMENT CHRETIEN

Une doctrine révolutionnaire

L'humanisme nous propose comme idéal la dignité de la personne humaine, enracinée dans la terre mais participant à l'esprit. La poésie nous introduit à la Présence de l'Eternel. Or, plus cette présence agit en chaque homme pour le rendre plus homme, plus elle en fait une personne consciente de ses responsabilités vis-à-vis de ce monde et des devoirs qu'elle a à y remplir. Car il ne s'agit pas seulement de vivre ou plutôt de se laisser vivre. "On naît, on meurt", dit Abel Beaucourt dans l'Epée de feu, "et entre ces deux dates, qu'est-ce qu'il y a ? " (EF, 350). Il y a, répond Daniel-Rops, pour accomplir sa destinée d'homme, à réaliser une exigence divine, le "soyez transformés" de Saint Paul (PD, 141), qui s'opère par l'engagement total dans la vie chrétienne. Ainsi la solution aux crises qui ne cessent de surgir dans le monde a sa source dans l'Evangile.

S'il est vrai que la voix de l'Eglise s'est toujours élevée pour encourager la fraternité entre les hommes, s'il est vrai également que le monde ait vu défiler au long des siècles quantité de témoins fidèles à l'idéal des Béatitudes, comment expliquer d'autre part tant d'injustices sociales, tant de conditions dégradantes pour l'humanité dont les disciples du Christ paraissent s'accomoder aussi bien que les autres ? Daniel-Rops et beaucoup de penseurs avec lui, Chesterton, Péguy, Berdiaeff par exemple, ont jugé que ceci est dû au fait que le christianisme n'a jamais été vraiment reçu et vécu par de nombreux soi-disant bons chrétiens : "la chose que les chrétiens savent d'ordinaire le moins, c'est leur christianisme" (TF,215). Ce n'est que trop vrai, hélas, pour la masse d'entre eux.

Pourtant, et c'est la ferme conviction de Daniel-Rops, nulle doctrine ne peut être comparée au christianisme par son souci de l'humain en général et de l'homme en particulier. A l'époque où il écrivait, les grandes voix de Jean XXIII dans Mater et Magistra et de Paul VI dans Populorum Progressio n'avaient pas fait entendre leurs pressants appels, mais la courageuse audace de Léon XIII dans Rerum Novarum ne fut pas suffisamment comprise des chrétiens eux-mêmes, et ses déclarations restèrent longtemps lettre morte pour beaucoup de patrons inhumains qui avaient rayé de leurs chartes les plus élémentaires

"droits de l'homme". Avec netteté, le Pape rappelait aux intéressés leurs devoirs réciproques. Si l'ouvrier a celui "d'exécuter loyalement le contrat de travail, de respecter la personne et les biens du patron, de répudier la violence" (CD,231) le patron de son côté a celui "de ne pas le traiter en esclave, de ne pas lui imposer des besognes au-dessus de ses forces, de lui donner un salaire juste, de s'interdire toute déloyauté" (CD,231).

Le christianisme étudié en profondeur nous enseigne les droits de l'individu et le devoir de la justice, aussi bien que la loi de charité et l'égalité des hommes devant le Christ pour qui il n'y avait, selon Saint-Paul, "ni Grecs ni Juifs" ; transposée par Daniel-Rops dans le langage de notre temps, cette expression signifie que pour le Christ il n'y a "ni Français, ni Allemands, ni Jaunes, ni Noirs" (1). Notre essayiste est fortement convaincu que le chrétien, s'il vit son christianisme, peut assurer au monde la paix et il le dit sans ambages :

> "C'est par lui que les institutions doivent prendre leur place dans l'histoire. C'est par lui que les antagonismes et les haines doivent se résoudre en charité. C'est par lui que les forces hostiles du destin doivent être arrêtées, comme le barbare par Geneviève. C'est par lui que la conquête du monde sensible doit prendre un sens de prière et de fidélité. S'il n'est pas cela, il n'est rien" (TF,212).

Ce qui n'implique nullement que le monde adoptera d'emblée l'esprit évangélique et deviendra du soir au matin un paradis. Daniel-Rops avait pleinement conscience que l'inquiétude ne disparaîtrait pas de ce monde,et il ne le souhaitait même pas car une inquiétude positive n'est pas seulement acceptable, elle est essentielle au rétablissement de l'ordre dans le monde. La lutte entre le bien et le mal subsistera toujours, mais la force du Christ peut contenir et mettre en échec celle du Prince de ce monde. A cet égard, la position de Jacques Maritain est analogue :

> "Le travail du chrétien est de maintenir et d'augmenter dans le monde la tension interne et le mouvement de lente et douloureuse délivrance dus aux invisibles puissances de vérité et de justice, de bonté, d'amour en activité dans la masse qui leur va contre ; et ce travail-là ne peut être vain, il donne infailliblement son fruit" (2).

Une telle attitude est véritablement un défi qui nous oblige à examiner ce qu'est l'engagement chrétien en vue d'atteindre le bien envisagé. C'est l'opinion de Daniel-Rops que la France, protestante et catholique, semblait dans les années 30 souffrir d'une lente sclérose et qu'elle n'était plus chrétienne. Jadis le christianisme français avait trouvé son expression dans la foi d'un Curé d'Ars qui protesta contre le rationalisme du XIXe siècle ; dans l'espérance et le

courage d'une Jeanne d'Arc, aux prises avec une politique impure et infidèle ; dans la charité d'un Vincent de Paul, parfaite image de la charité du Christ en un temps de misères de toutes sortes ; dans la justice d'un Saint-Louis en des siècles de violence où la morale se cherchait encore. Voilà l'héritage de la France chrétienne que Daniel-Rops propose à notre méditation.

Le vrai chrétien est un homme qui s'engage librement et totalement, une sorte de révolutionnaire qui ne se livre pas "aux gestes uniformes de la société" ni à "un consentement résigné" (CM, 40). Le christianisme a été une révolution dans le vrai sens du mot ; pourtant cette révolution ne deviendra efficace que si chaque chrétien se conduit comme "un personnel révolutionnaire" (IG, 89). Et Daniel-Rops va jusqu'à nous proposer d'adopter la formule de Lénine : "Pas d'action révolutionnaire sans doctrine révolutionnaire" (IG, 92). Or la doctrine révolutionnaire dont il s'agit pour lui ne peut être que l'Evangile.

Jacques Maritain ne pense pas différemment quand il soutient que la ruine de notre monde vient du "dualisme, de la dissociation entre les choses de Dieu et les choses de la vie sociale, de la vie économique et politique, qui ont été abandonnées depuis des siècles à leur propre loi charnelle, soustraites aux exigences de l'Evangile" (3).

L'oncle Paulin, dans L'Epée de Feu, incarne ce type de chrétien non-conformiste qui témoigne en toute rencontre en faveur d'un christianisme intégral tel que l'envisagent Daniel-Rops et Jacques Maritain. Sa mission personnelle est d'amener à la foi la famille Deaucourt, de réveiller en ses membres enlisés dans la médiocrité le sens de la vraie vie, la vie donnée, de les réintroduire au mystère de la présence divine. Ce héros de roman, on le comparerait volontiers à Léon Bloy qui malgré ses bizarreries et ses outrances a joué un rôle de premier plan dans le renouveau chrétien du monde présent : "Notre monde est sans âme" constatait Daniel-Rops "mais il y a encore des saints"(CM,24). La foi intrépide de Bloy ne connut pas d'éclipse. Par son exemple et par son oeuvre-connue et appréciée d'une élite surtout- il montra ce que signifiait être chrétien au XXe siècle et comment vivre le christianisme parmi les hommes et avec eux.

Son témoignage insigne fut la lumière qui guida vers le catholicisme Jacques et Rafssa Maritain, Pierre Termier, Georges Rouault et combien d'autres ! Pour Bloy "être chrétien est synonyme d'être pleinement homme" (4). Il avait le grand mérite de faire partager ses convictions : "le Christianisme, c'est les autres" (5) ! Ce slogan, voilà le point de départ des théories de Daniel-Rops.

La loi de Charité

En effet, toute vie qui se replie sur soi mène à une impasse et n'engendre que la stérilité et l'insatisfaction. Il ne peut y avoir de vie vraiment humaine, à plus forte raison de vie spirituelle et de vie chrétienne "sans amour des êtres et du monde" (CM,225). La doctrine évangélique, bien que dépourvue de considérations politiques ou économiques est capable cependant, de transformer l'individu, la famille, la société, le monde enfin, parce qu'elle met à sa base "la révolution de la croix" et "la loi de la charité" (IG,94) dont l'action se confond. Car cette révolution ne provenant ni de la haine ni du mépris prêche l'Amour : aimer les ennemis, pardonner les offenses et voir "en chaque homme un frère, une image vivante de Dieu d'amour" (IG,93).

Mais la charité, en quoi consiste-t-elle ? Est-ce le fait d'ajouter un pourcentage de plus au salaire des miséreux ? Non, dans trop de gestes spectaculaires, il n'y a au fond que recherche de soi, orgueil, égoïsme déguisé ! "La charité, c'est souvent une façon de se tromper soi-même" (MV,245) écrit Daniel-Rops. L'action charitable ne constitue pas la charité. L'exemple de Laure dans

<u>Mort, où est ta victoire</u> ? le prouve excellement.

Pour s'arracher au vide de l'existence, à l'amertume de son coeur, à ses aventures sentimentales décevantes et dégradantes, elle s'inscrit à une oeuvre de bienfaisance, "La Fraternité des faubourgs". Trois ou quatre fois par semaine elle a couru aux taudis, apporté de la nourriture et de l'argent aux indigents. Action sociale et charitable ? Oui, en apparence ! Mais le but ? Elle l'avoue elle-même : obtenir "la preuve d'une souffrance autre que la sienne et qui la consolerait" (MV,245) ; et quand, domptant ses répugnances, elle visite les malades, par exemple cette femme enceinte de huit mois dont les enfants sont atteints de rougeole,et qu'elle leur prodigue ses soins, peut-on parler de charité ? Non encore ! "Elle avait fait cela comme elle faisait tout avec le sentiment d'un devoir à accomplir, d'une action qu'elle s'imposait mais qui ne trouvait pas en elle-même sa récompense, qui ne la transfigurait pas de charité" (MV,356). Les années ont passé et sous l'influence de Thierry, Laure a peu à peu retrouvé le chemin de rémission et réappris la leçon d'amour du Christ. Dès lors sa vie va prendre un autre aspect. Maintenant "le plus clair de son temps elle l'utilisait à faire la charité. Elle s'en allait partout où lui était signalé quelque cas de misère, porter de l'argent, des remèdes, du secours" (MV,394).

Si elle accomplissait les mêmes gestes qu'autrefois, c'était dans un tout autre esprit, en donnant le meilleur de sa personne suivant la maxime des deux Testaments : "Aime ton prochain comme toi-même". C'est dans cette identification de chacun avec son prochain que réside la charité, c'est-à-dire le don de soi à ceux qui sont dans la détresse physique ou morale ; voilà la règle suprême et qui est selon Daniel-Rops"une inéluctable obligation de conscience" (MN,96) pour tous. La charité, ce n'est pas une aumône donnée par pitié à un mendiant, pas plus qu'il n'y a charité de la part de l'Etat à organiser "les assurances sociales" (MN,93). "La charité véritable comporte d'abord l'oubli de soi" (MV,280), au profit de son prochain.

S'il fallait citer un témoin de cette charité positive et vivante dont le Christ nous a laissé le précepte et l'exemple, nous dirions volontiers que Daniel-Rops l'a trouvé en la personne de l'écrivain Charles Du Bos. Que ce dernier soit un critique littéraire éminent, nous l'avons déjà signalé ; mieux encore il symbolisait pour notre auteur l'amour chrétien qu'il ne cessa jamais de manifester à autrui. C'était "une authentique charité" (TT,47) qui lui inspirait d'accueillir avec la même bienveillance aussi bien les esprits distingués que tout homme venant lui demander conseil. Avec tous et avec chacun de ceux qui ont

pénétré dans sa demeure, il est entré en communion d'esprit pour chercher à les comprendre. Comme preuve de sa charité admirable, Daniel-Rops cite ce long voyage en plein hiver que Du Bos, malade lui-même, fit pour aller aider à mourir une jeune femme tuberculeuse qu'il connaissait à peine, simplement parce qu'on lui avait dit qu'il était le seul peut-être, à pouvoir la ramener à Dieu. Il déclarait qu'il "était joyeusement dévoré par les êtres" (TT,47) ! La charité réelle, c'est celà ! Celle qui fait écho à l'action du Christ qui s'immola pour tous. Le Christianisme, c'est l'amour, non un égoïsme déguisé, un fade sentimentalisme ; l'amour conforme à celui du Christ qui "nous aima jusqu'à la fin". Le christianisme exige non seulement l'amour de Dieu mais celui des autres qui en est la marque, car Dieu tend la main à ses créatures par l'intermédiaire de leurs frères. Paulin dans l'Epée de feu aurait pu garder rancune à Monsieur Deaucourt pour l'injustice dont avait été victime sa soeur, cependant il pardonnait et rayonnait de charité : "J'aime ton âme, (...) je veux t'aider, vous aider tous"(EF,376).

La Foi

Sans doute la base du christianisme c'est la charité, autrement dit l'amour de Dieu et du prochain, mais elle suppose la foi

et ne peut être séparée de l'espérance. La foi ! Avec Daniel-Rops, regardons-la d'abord dans un sens négatif. Sans la foi, il ne subsiste plus dans l'âme qu' "une cruelle absence qui n'a pas de nom, et dont l'angoisse humaine, le désordre, la frénésie de vivre, ne font que donner de douloureux témoignages" (CM,236). Sans la foi, Blaise Orlier errait dans les ténèbres de l'incertitude, tandis qu'avec la foi l'abbé Van Vriés, s'il éprouvait le poids du péché, se sentait plus encore "racheté par le sang répandu pour lui" (6).

La foi ! C'est ce qui permet à chacun de dire en regardant l'autre : c'est un enfant de Dieu comme moi ! "Combien savent vraiment, profondément", se demande Daniel-Rops "que dans le plus humble des parias de l'usine ou de la rue, il y a un frère dont chacun est comptable devant Dieu ?" (TF,219). La foi, c'est ce qui donne son sens à la vie, unique et différente, de chacun d'entre nous.

Les romans et nouvelles de Daniel-Rops nous présentent tour à tour les effets d'une foi ardente bien que non dénuée d'épreuves, comme celle de l'abbé Van Vries ; de la perte de la foi chez Monsieur Deaucourt, ou de la négligence à l'entretenir vivante, cas du père de Jean, dans Sévéra. Ce dernier après avoir vécu des années attaché au mal a contemplé dans la solitude monacale d'une retraite le

mystère de la Croix et la grâce divine l'a touché. Il s'est rendu compte que la faiblesse de cette foi qu'il n'avait jamais eue très vive étant au fond la cause initiale du désordre de sa vie, cette foi ravivée restait son ultime chance et le point de départ dans la voie du salut.

En fait, "la réalité suprême de l'homme est dans la foi. La vie intérieure prend son sens en fonction d'elle, se hiérarchise pour qu'elle devienne sa base et son but tout ensemble" (CM,236). Sans la foi en Jésus-Christ il ne peut y avoir de vie chrétienne.

L'Espérance

Mais si la foi garantit au chrétien la réalité de l'au-delà, c'est l'espérance qui le soutient durant son pèlerinage terrestre. Aussi le drame de l'espérance est toujours actuel. Dans l'Ancien Testament, Abraham incarne l'attente messianique du salut, alors que le Christ dans le Nouveau, se révèle à ses disciples comme l'espérance suprême du monde. Si, en tant que chrétien, Daniel-Rops place d'abord son espérance en Dieu, il ne laisse passer aucune occasion de manifester son espoir en l'homme, en son temps et en sa patrie. Auparavant,

il commence par nous décrire un monde où il n'y aurait plus d'espérance :

> "le corps social se décompose en conflits, en haines, en désordres ; la vie politique est comme un navire sans gouvernail et se révèle incohérente, contradictoire les plus hautes vertus auxquelles la race, pour quelque temps encore, demeure fidèle ne trouvent plus leur place dans l'équilibre de la nation, (...) il ne reste plus au terme de la course, que le suicide, la négation totale de l'homme" (CM,201).

L'espérance chrétienne prend sa racine "dans le spectacle du Fils de l'homme mourant nu, dépouillé, au bois de l'infamie" (CM,202). Grâce à cette révolution de la Croix, l'homme possède une espérance non seulement dans le Royaume de l'avenir mais aussi dans le royaume de la vie quotidienne, espérance qui s'exprime par sa foi en l'homme, malgré ses erreurs et ses infidélités. L'espérance est plus belle dans la mesure où elle n'est pas seulement individuelle mais plutôt collective, solidaire de celle des autres. A quoi sert le bonheur, le salut, si les "autres" ne le partagent pas ? L'espérance vient nécessairement de la révolution de la Croix opérée par le sacrifice de Jésus-Christ qui est mort pour nous, afin que réveillés ou endormis, nous soyons unis à lui. C'est pourquoi "il faut nous édifier et nous réconforter l'un l'autre" dira Saint-Paul (7).

L'homme a de bonnes raisons d'espérer en l'homme puisque sa destinée s'accomplit en compagnie des autres. Parmi nos contemporains, qui mieux que Saint- Exupéry a prôné cet espoir de l'homme en son semblable ? Ecoutons-le quand il interpelle le bédouin de Libye qui l'a sauvé : "Tu m'apparais baigné de noblesse et de bienveillance, grand seigneur qui a le pouvoir de donner à boire. Tous mes amis, tous mes ennemis en toi marchent vers moi, et je n'ai plus un seul ennemi au monde" (8).

Si "le chrétien ne manifeste pas son espoir en l'homme, (s'il) reporte tout son espoir dans on ne sait quelle vague Parousie, (il) trahit la plus profonde leçon de sa foi" (CM,201). Pour comprendre ce qu'est réellement l'espérance chrétienne qui rejoint une immense espérance totalement humaine, dans le Christ ou hors du Christ, mais toujours sous l'influence du Christ, relisons la conclusion du Milieu Divin de Teilhard de Chardin :

> "Il faut à tout prix renouveler en nous-mêmes le désir et l'espoir du grand Avènement. Mais où chercher la source de ce rajeunissement ? Avant tout c'est bien clair, dans un surcroît d'attrait exercé directement par le Christ sur ses membres. Mais encore ? Dans un surcroît d'intérêt découvert par notre pensée dans la préparation et la consommation de la Parousie. Et d'où faire jaillir cet intérêt lui-même ? De la

perception d'une connexion plus intime entre le triomphe du Christ et la réussite de l'oeuvre que cherche à édifier ici-bas l'effort humain" (9).

Daniel-Rops professe l'espérance en Dieu et en l'homme mais aussi en son temps et en son pays. Il n'a jamais sombré dans l' "à quoi bon" ? ou le "tant pis" de beaucoup, face au déterminisme, à l'individualisme ou au matérialisme envahisseurs. La valeur permanente de son inquiétude était toujours à l'oeuvre en lui. En tant qu'écrivain, il croyait avoir la responsabilité d'encourager l'homme à retrouver les valeurs spirituelles, à travailler à son propre accomplissement et avant tout à ne pas perdre l'espoir parce que, ce faisant, l'homme se trahit soi-même. "Quiconque a foi dans la mission de l'homme ne peut se désoler des formes éphémères qu'elle revêt" (10). Que la politique intérieure ou extérieure de la France ne plaise pas à beaucoup de Français de la droite ou de la gauche, pendant les années 30, de nombreux témoins l'attestent. Pour certains, tout est perdu ; pour d'autres, il s'agit d'une sorte de pari pascalien. Daniel-Rops qui n'ignore pas les erreurs commises par la France proclame malgré tout qu'il faut avoir confiance dans la "Communauté française", dans ses valeurs spirituelles, dans "le dessein providentiel qui a pris chair dans la nation française" (11).

La Pauvreté

La foi, l'espérance, la charité sont les vertus fondamentales du christianisme. L'engagement chrétien en suppose bien d'autres et pour pallier les crises Daniel-Rops mentionne particulièrement la justice et la pauvreté. Protester contre la misère et en même temps élever la voix pour glorifier la pauvreté, à l'imitation du Pauvre Spirituel par excellence que fut l'Artisan de Nazareth, c'est la mission du Christianisme d'après Daniel-Rops, qui dans toute son oeuvre, surtout dans La Misère et nous et Ce qui meurt et ce qui naît s'est grandement soucié du monde des pauvres : pauvres d'argent, de culture et d'amour. Comme solution à un problème dont la gravité donne à réfléchir il nous propose d'ouvrir nos oreilles aux graves avertissements de la Bible dont nous percevons l'écho à travers ces paroles du prophète Isaïe :

> "Le jeûne que je veux n'est-il pas celui-ci : détacher les chaînes injustes, délier les liens du joug, renvoyer libres les détenus pour dettes, briser toute espèce de joug ? Et ceci : rompre ton pain avec celui qui a faim, recueillir chez toi les malheureux sans asile ; si tu vois un homme nu, le couvrir, ne pas te dérober à ta propre chair ? Alors ta lumière poindra comme l'aurore et tes plaies se cicatriseront rapidement"(12).

La lumière que projette l'Evangile sur les pauvres et la pauvreté a suscité toute une lignée d'hommes et de femmes à la

recherche d'un idéal que Saint-Paul paraît avoir trouvé :

> "Je n'ai désiré ni l'argent, ni l'or, ni les vêtements de qui que ce soit(..) J'ai travaillé de mes propres mains pour subvenir à mes besoins ainsi qu'à ceux de mes compagnons. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous montrer que c'est en travaillant de cette manière qu'il faut s'occuper des pauvres(..)" (13).

Trop souvent et surtout de nos jours, on associe immédiatement l'idée de pauvreté à celle d'argent et cela se comprend parce que l'argent reste le symbole de "la totale matérialité, (..) le quantitatif, principe du monde moderne" (CM, 185). Mais pour Daniel-Rops "il ne s'agit ni de l'argent (rémunération et paye) ni du moyen d'échange, ce lien entre les hommes" (CM, 185). C'est la suprématie de l'argent qu'il condamne. C'est contre "le roi-argent" dénoncé par Péguy, contre l'argent devenu l'alpha et l'oméga de toute existence humaine, contre la sordide avarice que Daniel-Rops a toujours dirigé ses efforts. S'il mène une campagne en faveur de la pauvreté, c'est parce qu'il la tient pour une des valeurs essentielles de l'homme en tant qu'elle lui permet d'accéder au plan de la vérité, de l'esprit, et voilà bien le centre de sa pensée : c'est l'esprit qui gouverne l'homme. Cette "idée saine et salutaire", Daniel-Rops fut à son époque l'un des premiers à la proclamer, au dire de Pierre-Henri Simon(14).

Mais l'esprit de pauvreté n'implique pas le mépris de l'argent qui en soi n'est pas un mal. Ce qu'il implique et exige cependant, c'est un renoncement, non aux biens terrestres mais à l'idolâtrie de ces mêmes biens. Encore une fois, reportons-nous à l'exemple de Paulin dans L'Epée de feu pour examiner de près en quoi consiste la pauvreté évangélique. Il a passé des heures et des heures à copier à la main les manuscrits de Rimbaud. Pourquoi ? Pour gagner de l'argent ? Certes ! Mais à quoi servira cet argent ? A soulager les malheureux ! Et Paulin l'utilise en partie au profit d'une pauvre femme. Dans ce cas il n'est pas exagéré de dire que Paulin a donné plus que de l'argent, puisqu'il a donné son temps et sa fatigue. Il a usé son être pour les autres. Au bout du compte, il s'est donné lui-même.

Pratiquer la pauvreté - Daniel-Rops veut le mettre en relief - ce n'est pas seulement et principalement accorder une aide financière, c'est venir au secours de toutes les pauvretés, qu'elles soient d'ordre social, culturel ou moral. Hess confesse que sans Paulin, il "serait encore un petit juif... tout dolent des coups que reçoivent ses frères" (EF,358), alors que "grâce à lui (il est) fier de (sa) race, fier de (son) peuple misérable qui, en Allemagne et ailleurs est pourchassé comme un bétail" (EF, 358). Paulin vivait, volontairement, au bord

de la misère. De son propre choix, il avait opté pour la pauvreté. Du coup, il devenait capable de partager avec autrui les richesses d'une vie chrétienne vécue dans toute sa pureté, parce qu'il avait mis à sa base un dépouillement fraternel. Paulin incarne l'esprit de pauvreté qui a marqué Léon Bloy et impressionné ses disciples. Jetons un coup d'oeil sur la philosophie du "pèlerin de l'absolu".

> "La Pauvreté groupe les hommes, la Misère les isole, parce que la pauvreté est de Jésus, la misère du Saint-Esprit. La Pauvreté est le Relatif - privation du superflu - la Misère est l'Absolu - privation du nécessaire - .
>
> La Pauvreté est crucifiée, la Misère est la Croix elle-même. Jésus portant la Croix, c'est la Pauvreté portant la Misère. Jésus en croix, c'est la Pauvreté saignant sur la Misère " (15).

Nombreux sont les écrivains qui lui font écho et exaltent à leur tour la doctrine qui inaugura le Sermon sur la montagne : "Heureux les pauvres en esprit". L'oeuvre de Bernanos est imprégnée de ce leitmotiv. Notre monde l'indigne parce qu'il méprise la véritable pauvreté, tandis qu'il voit dans les pauvres le vrai peuple de Dieu selon l'Evangile.

La pauvreté est essentielle au chrétien qui veut édifier un nouvel ordre parce qu'elle "peut galvaniser des courages, développer

dans le coeur un sentiment de fraternité devant les menaces, de charité authentique qui est fréquent chez les gens du peuple et qui se raréfie à mesure qu'on gravit les barreaux de l'échelle bourgeoise" (CM, 137).

La Justice

Peut-on parler de la pauvreté sans y inclure la vertu de justice ? Où se trouve la justice quand la misère, comme un acide, corrode l'homme ? Où se trouvait la justice quand, dans les années 30, le chômeur n'avait pas de quoi manger ? Daniel-Rops rappelle à tous la nécessité d'établir une société qui "doit assurer à l'homme le minimum de vie sans lequel il n'est pas d'homme", sinon on trahit la justice (CM, 162). La justice exige le renoncement à soi, le sacrifice, une véritable révolution pour construire "une cité juste pour les corps afin que les âmes ne puissent pas y être étouffées" (MN, 135). Une telle cité - la cité terrestre - dirait saint Augustin, ne se trouve pas toute faite. Elle n'est pas donnée au départ. Il faut l'élever patiemment au fil des jours. C'est le devoir impérieux des chrétiens - que d'aucuns ne sont que trop enclins à négliger - d'y contribuer en travaillant à mettre sur pied un système politique et économique capable de garantir à chacun "le moyen

de satisfaire ses besoins vitaux" (PD,108), axiome élémentaire et majeur tout ensemble qu'il ne faudrait jamais perdre de vue.

Après avoir accusé les chrétiens de leur manque de clairvoyance face aux problèmes contemporains, Daniel-Rops les encourage à étudier les enseignements d'une encyclique telle que Quadragesimo Anno qui rappellent ceux de Rerum Novarum à l'occasion de son 40ème anniversaire, encyclique qui en son temps n'a pas fait, malheureusement, beaucoup de bruit. Il fait appel aussi à la presse catholique : "C'est la tâche des journalistes d'édifier chaque jour davantage la nouvelle chrétienté" (16). Quant à l'Eglise elle-même et à ses prêcheurs, est-ce que leurs sermons visent à "porter la lumière à tous les hommes sans exception" ? Est-ce qu'ils prêchent le christianisme comme "une religion d'amour "la religion de la fraternité humaine" (N,55) ?

Et des chrétiens eux-mêmes que faut-il penser ?

Combien de fois Daniel-Rops n'a-t-il pas exposé l'idée qu'il se fait du chrétien qui doit être "présent au monde" (TF,235) pour vivre en vérité son appartenance au christianisme ! Car il faut distinguer clairement entre celui qui est "du monde", qui en accepte plus ou moins les slogans, les doctrines paganisantes, et celui qui est "dans le monde" sans

lui appartenir, ce qui signifie qu'il reconnaît la primauté du Royaume de Dieu. Dans la mesure où il est présent au monde, le chrétien est "le sel de la terre" (TF,212). Nul ne peut être indifférent à l'action temporelle parce que son frère ressentira le poids de sa participation ou de sa négligence, qu'il s'agisse du bien ou du mal. Parfois, dans quelques groupes, on voit se manifester à cet égard une certaine tension et on se pose alors la question d'un choix à faire entre l'engagement dans le monde ou la séparation d'avec le monde ; question oiseuse puisque le baptême comporte à la fois rupture et insertion. Daniel-Rops l'avait bien compris quand il écrivait : "L'homme d'action n'est pleinement efficace que si chacun de ses gestes est comme le témoignage de sa vie intérieure" (17). Il faut d'abord savoir vivre avec Dieu pour être efficace auprès des hommes.

<u>L'appel à la sainteté</u>

"La grandeur la plus irrécusable du christianisme est que chacun des hommes est requis d'être lui-même un saint" (TF,220). Un chrétien peut répondre à cette vocation commune de diverses manières. Par exemple, par l'engagement politique, social ou éco-

nomique, selon la réponse qu'il donnera à un appel précis de Dieu. Jacques Maritain a décrit de façon magistrale dans Primauté du Spirituel ces saints du temporel qui puisent dans la vie intérieure lumière et force pour accomplir leur travail. Il y a un lien entre la cité temporelle et la communauté spirituelle et Paul Ricoeur dans Les chrétiens et la politique l'a bien défini :

> "Le lien entre la foi et la politique est un lien d'inspiration ou d'intention. Il me faut exprimer au niveau d'institutions, de formes du travail et de la propriété, l'identité de l'amour de Dieu et l'amour du prochain(...) il me faut symboliser par la recherche de la justice économique et sociale l'attente du Royaume de Dieu(...) (18).

L'appel à la sainteté, disions-nous ne vise pas qu'une élite. Il s'adresse à tout homme de bonne volonté ; c'est l'appel à se réaliser à travers la fidélité à la vie intérieure, à travers les travaux et les souffrances de chaque jour. C'est "l'effort qui est demandé à chacun, 'hic et nunc' et doit être accompli dans tous les ordres"(TF,220).

Que le christianisme ait un rôle irremplaçable à jouer pour rétablir l'ordre dans le monde, que le chrétien soit indispensable à cet ordre, Daniel-Rops n'en a jamais douté. Il abonde plutôt dans le sens de Gabriel Marcel qui prétend que "certaines abominations,

certains outrages, certaines tortures seraient impossibles", si le chrétien vivait son christianisme (19). Ecoutons-le déclarer à son tour :

"Dans la mesure où le christianisme sera authentique, vécu dans la plénitude de ses exigences, fidèle à son principe d'accueil et d'amour, il aura toutes ses chances ; il vaincra le monde selon la Promesse du Christ. Il faut méditer la petite phrase de Clémenceau : "La Révolution serait faite le jour où les chrétiens vivraient leur christianisme" (20).

Voilà certes un défi à relever et Daniel-Rops en fait la proposition à ses lecteurs à travers essais et romans. Il appartient aux chrétiens de se montrer fidèles à l'enseignement de leur Maître, de semer les graines de l'amour, de la justice et de l'espérance, seule manière d'affronter les haines et d'atténuer les menaces qui pèsent sur le monde contemporain. L'engagement chrétien est-ce autre chose ?

Références - Chapitre IX

1.	Daniel-Rops,	"Ni Ancien, ni moderne : Chrétien", conférence prononcée 5 sept, 1956 à UNESCO, Genève, p. 24.
2.	J. Maritain,	"Le Chrétien et le monde", dans la Vie intellectuelle, 10 avril, p. 1938.
3.		Ibid.
4.	L. Bloy,	cité dans Rencontres, par P. Van der Meer, p. 24.
5.		Ibid., p. 37.
6.	Daniel-Rops,	Toi Aussi Nathanel, p. 61.
7.	S. Paul,	
8.	A. de Saint Exupéry,	Terre des hommes, p. 208.
9.	P. Teilhard de Chardin,	Le Milieu Divin, p. 198 s.
10.	Daniel-Rops,	"Refaire La France", dans Temps présent, 12 fév. 1938, p. 1.
11.		Ibid.
12.	Isaïe 58, 6,8.	
13.	S. Paul,	Actes 20, 33-35.
14.	P. Henri-Simon,	le Temps Présent, 3 déc. 1937, p. 4.
15.	J. Petit,	Léon Bloy, p. 121.
16.	Daniel-Rops,	"Feuillet", dans le Temps présent, 13 jan. 1939, p. 2.
17.	Daniel-Rops,	"Au Service de l'histoire" dans le Temps présent, 3 nov. 1938, p. 3.
18.	P. Ricoeur,	Les Chrétiens de la politique, p. 89.
19.	Daniel-Rops,	UNESCO conférence, p. 27.
20.		Ibid., 33.

CHAPITRE X

LA COMMUNION DES SAINTS

La doctrine

L'humanisme intégral, l'art et la poésie, l'engagement chrétien, autant de solutions proposées par Daniel-Rops aux problèmes que l'inquiétude suscite à l'homme. Programme incomplet toutefois, si l'on oublie d'y intégrer une doctrine qui, dans l'oeuvre du romancier catholique, va occuper une place de plus en plus large, "la réversion des mérites et la communion des saints" (1). Le double aspect de ce dogme, Saint-Jean le signale quand il écrit à ses fidèles pour leur annoncer la Vie éternelle en Christ "afin, dit-il que vous soyez en communion avec nous ; quant à notre communion, ajoute-t-il, elle est avec le Père et avec son Fils, Jésus-Christ" (2). Nous avons vu dans le chapitre VII, intitulé "La Cause", que l'homme n'est pas seulement

pécheur, qu'il est encore solidaire des autres dans le péché. Il en est de même dans l'ordre de la grâce. Le Christ a opéré la Rédemption au profit de l'humanité entière. Inséparable du Père et de l'Esprit, il reste la source inépuisable du Salut, la tête du Corps Mystique qui doit rassembler tous les hommes dans la charité. Ceux-ci ne seront sauvés que par la médiation du Christ mort et ressuscité et seront introduits par lui dans l'intimité de la vie trinitaire :

"Je suis en mon Père et vous en moi et moi en vous".

A une condition, cependant : aimer Dieu et leurs frères, puisque Saint Jean dit encore :

> "Celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu demeure en lui" (3).

C'est donc en communiant au Saint par excellence que l'homme se sanctifie. Dès lors il va se tisser un réseau de liens aussi puissants qu'invisibles entre tous ceux qui, même au degré le plus infime, communient à la Sainteté de Dieu - qu'ils soient d'ailleurs ici-bas, ou déjà dans la vie éternelle -. Cette mystérieuse réalité, les théologiens l'appellent la Communion des Saints. Le dogme de la réversibilité des mérites en découle parce que la charité veut que ceux qui sont déjà en communion avec le Père, par le Fils, dans l'Esprit,

désirent ce même bonheur à ceux qui ne l'ont pas encore et puissent en quelque sorte, le leur procurer.

La réalité quotidienne - le travail

Source d'espérance et de joie, cette consolante doctrine le fut pour Daniel-Rops comme pour tout vrai chrétien qui doit porter à toute heure dans son coeur le souci de l'autre quel qu'il soit, et quelle que soit sa condition sociale, sa race ou sa religion. Car la doctrine en question n'a rien d'abstrait ; elle s'enracine dans l'existence quotidienne d'un disciple du Christ qui, parce qu'il est uni au Sauveur, peut venir en aide à ses frères par le travail, la joie, la souffrance tout autant que par la prière. Daniel-Rops qui s'est toujours beaucoup préoccupé de la classe ouvrière croit sincèrement que ce dogme peut être pour elle une source de réconfort et de grâces. Ecoutons cet émouvant appel qu'il adresse à l'ouvrier :

> " Ce sort qui est le tien, ce dur sort de la vie difficile, des fins de la semaine hasardeuse, des vieillesses sans joie, nous voulons qu'il cesse ! Depuis deux mille ans la voix du Christ a crié pour toi. Mais sache, ouvrier, que si nous voulons diminuer sur tes bras, sur tes mains, sur ta tête le fardeau de l'injustice, c'est en souvenir de ces mains qui jadis ont connu, comme les tiennes, le cal de l'outil, la fatigue de l'effort, ces mains humaines et divines que les clous devaient fixer au bois" (4).

C'est, nous l'avons souligné, uniquement par les mérites du Christ que notre salut est accompli. Sans doute l'homme peut se réaliser, humainement parlant, par sa profession ou son métier, et nous l'avons noté ailleurs dans le chapitre consacré à l'humanisme. Il reste vrai cependant que le salut éternel de l'homme ne peut s'opérer que dans la mesure où il unit son action à celle du Christ et demeure dans la Communion du Père. C'est à n'en pas douter pour cette raison que Daniel-Rops en 1937, a recommandé avec tant d'insistance le mouvement jociste. Pour lui un jociste est un apôtre qui s'efforce de ramener au Christ, la Masse des jeunes travailleurs et le jociste est avec le Christ, par le Christ, rédempteur de ses camarades. De cette façon, le travail prend toute sa dimension, il devient pour l'homme le moyen d'atteindre à la sainteté.

Pourquoi Michel Favreau s'est-il fait docker parmi les dockers dans la mission ouvrière de Bordeaux ? Pourquoi a-t-il assumé toutes les fatigues de ces rudes besogneux ? Pour montrer que c'est par la tâche quotidienne, à l'usine ou au bureau, que l'homme peut donner au monde ce dont il a besoin, c'est-à-dire, des saints, de nouveaux saints unis dans la communion au Père des cieux. Le monde ouvrier n'ignore pas la force d'un certain lien social, mais pour compléter cette communion humaine, il est indispensable d'amener la classe ouvrière à la participation au Corps Mystique. Ses membres seront d'autant plus unis

entr'eux qu'ils le seront au Christ, et leur union sera plus réelle et plus féconde, non seulement en paroles mais en oeuvres et en Vérité.

La souffrance

Ce n'est pas seulement par les travaux que l'homme est uni à ses frères. La souffrance reste un moyen privilégié de leur venir en aide, à l'imitation du Christ, mort sur la croix. La souffrance aux mille visages, toujours présente dans l'oeuvre romanesque de Daniel-Rops, y pose les mêmes questions insolubles que les épreuves ramènent périodiquement dans la vie de tout homme : Ceci est-il juste ou injuste ? Comment Dieu peut-il permettre cette souffrance ? D'ordinaire la réponse sera celle-ci : C'est absurde, inexplicable ! Oui, Camus a raison ! Or Daniel-Rops vient nous redire que ces questions et ces réponses pourront trouver un éclairage dans, et seulement, la doctrine de la Communion des Saints.

On peut se demander si une part de l'admiration que Daniel-Rops professait pour l'oeuvre de Claudel n'eut pas son origine dans la doctrine que nous rappelons. N'a-t-il pas écrit : "Le dramaturge a

fait acclamer dans ses drames rien de moins que les dogmes de la Réversibilité des mérites et de la Communion des Saints" (N,191). Claudel lui-même à propos du Soulier de Satin a reconnu dans la souffrance du Jésuite mourant, dans cette vie offerte d'abord pour Rodrigue et Prouhèze mais aussi pour l'humanité entière, le grand mérite de son oeuvre.

Notre temps a vu la persécution contre les Juifs atteindre un degré épouvantable de barbarie. Cette injustice suprême qui culmina dans les camps d'extermination, Hess dans L'Epée de feu semble, bien à l'avance, en avoir percé le mystère. Il croit " que leur sacrifice a un sens, que de tous ces cris désespérés, de toutes ces larmes, peut naître un chant d'amour. Notre peuple, dit-il, peut être le peuple martyr, celui dont le sang rachètera le péché du monde" (EF,358).

Qu'y a-t-il de plus révoltant et de plus irrationnel à la fois, de plus cruel pour tout dire, que la mort d'un enfant innocent ? Même les hommes enracinés dans la révolte reconnaissent la beauté et la pureté de l'enfance. Kaliayev, par exemple, dans les Justes de Camus, laisse évaporer ses rêves, ses espoirs d'une véritable révolution parce que deux petits visages d'enfants ont soudain immobilisé la bombe dans ses mains. Et cependant, dans la nouvelle de Daniel-Rops, "La fin de

son roman", le Dieu de toute miséricorde vole à ses parents la belle petite Françoise, leur seul lien et l'unique source de bonheur dans ce ménage mal assorti. "Cette petite vie qui allait s'éteindre, elle (leur) semblait à l'instant même si précieuse et nécessaire" (OD,26). Pourquoi cette mort ? Sinon peut-être parce que cette petite fille serait un jour l'ouvrière de Dieu pour rétablir l'union qui des années plus tard, "se renouerait entr'eux par delà les abîmes creusés" (OD,23).

Que la souffrance personnelle ait un sens, c'est difficile à admettre et depuis toujours, sa présence choque l'humanité. La réaction des apôtres devant l'aveugle-né est un réflexe bien naturel. Ils interrogent : "Maître, qui a péché, lui ou ses parents pour qu'il soit né aveugle ?" (5). Personne, dira le Christ, mais il en est ainsi pour qu'éclate la gloire de Dieu. De même, à la terrible souffrance de Rémy Pesaro dans L'Epée de feu y a-t-il un sens ? Il nous répond, faisant allusion à son mal : "S'il n'y en a aucun, c'est atroce, c'est monstrueux..." Mais, ajoute le romancier, "cette vie que Rémy savait perdue, cette souffrance qui le dévorait lentement, tout ce qui était en lui de richesse et de force" (EF,), tout cela il l'avait offert pour le bonheur et la paix de Sylvie Deaucourt qu'il avait aimée jadis et qui jusqu'ici n'avait connu, dans son foyer à elle, que la détresse et le désespoir.

C'est dans la dernière partie de <u>Mort, où est ta victoire</u> ? "la plus sûrement méditée" d'après Gabriel Marcel, que l'art du romancier brille de tout son éclat (6). Laure atteindra le sommet de sa lente et pénible ascension vers la lumière, grâce à l'immolation consentie de Xave, la fille de Pia, son ancienne amie. Non seulement la jeune fille acceptait d'être consumée toute jeune par la tuberculose mais elle y "consentait avec une fermeté d'âme sans défaillance" (MV, 433), elle appliquait toute sa force à faire du "Fiat voluntas tua" qu'elle murmurait la réalité profonde de son âme (MV, 435). Xave mourra à Barterand même, offrant pour Laure son rêve d'amour anéanti et sa pauvre vie brisée.

Un autre va contribuer à ce rachat, Thierry qui, pour réparer son ancienne injustice, prendra le chemin de La Trappe. Il a conscience de la lourde responsabilité contractée vis-à-vis de Laure que sa brutalité - et celle de son père - ont précipitée dans l'abîme du mal. S'il se consacre à une vie de sacrifice, c'est pour mieux s'unir à "l'immense prière de tous ceux qui dans la nuit des chartreuses, des carmels et des trappes supplient pour l'âme de ceux qui ont oublié leur âme, la miséricorde de Jésus crucifié" (MV, 342).

Le fruit de tels renoncements reste souvent caché ici-bas. Parfois il se manifeste ostensiblement, comme dans le cas de Laure qui

bénéficie des prières de Thierry et de l'immolation de Xave. Tout son passé - trente ans de son existence elle l'a oublié en retrouvant "rien d'autre que son enfance, cette pureté du coeur qu'elle avait perdue" (MV.497).

La prière

Les voies de Dieu sont imprévisibles. Il vient de nombreuses et diverses façons. Quelquefois par le truchement des amis ; Thierry n'a-t-il pas retrouvé la foi grâce à un camarade dont la réflexion l'a beaucoup frappé ? Pourtant il ne s'agissait que d'un conte où il était question du sacrifice d'un ermite travaillant à l'évangélisation des Sahariens. Sévéra obtiendra peut-être son salut par son beau-père qui ayant renoncé au mal prie "pour que cette âme violente, détournée de sa route retrouve enfin le sens des vérités qu'elle méconnaît (CC, 112). Car, en ce qui le concerne, l'instrument de la Grâce, c'est apparemment Dom Bède Arthe qui fut son guide et son appui. Mais c'est plus profondément peut-être l'infortunée qui causa sa chute, puisque devant l'horreur de sa faute, le père a retrouvé le sens de sa destinée. Ecoutons sa prière humblement suppliante :

"Je voudrais prendre sur moi tout le poids de la faute, me sentir écrasé par elle, comme ces pénitents de Furnes, qui sous la cagoule, portent la croix qui leur déchire l'épaule. (...) laissez-moi ne pas rejeter dans l'oubli et la condamnation celle qui par ses mains criminelles, opéra votre oeuvre dans ma vie, car vos voies sont impénétrables" (CC, 114).

Mais il n'y a pas que la prière individuelle. La prière collective est plus efficace encore au dire du Seigneur lui-même. Daniel-Rops l'avait parfaitement compris quand il analysait l'effet que la supplication des pèlerins de Lourdes avait produit sur lui. Qui peut savoir la puissance de cette prière du "grand rassemblement de foules à Lourdes où chacun consent à se déposséder de soi pour n'être qu'un membre d'une masse qui implore l'aide de Dieu" (N, 151).

Ces quelques exemples suffiront à rappeler la réalité et l'efficacité de ces dogmes que Daniel-Rops a souvent proposés à notre méditation. Si on lui avait demandé : Est-ce là une doctrine périmée ? il aurait certainement répondu : "que les saints apparaissent comme les juges de leur époque et de leur société" (7). Ils sont les guides de l'humanité. Chaque âge a les siens et le nôtre compte parmi eux les Ozanam, les Charles de Foucauld, les Thérèse de Lisieux. Ils sont des saints, non parce qu'ils ont accompli des oeuvres importantes, mais plutôt parce qu'ils ont uni leur action, si modeste soit-elle, à la folie de

la croix ! Et participé ainsi à la Communion des Saints.

.
. .

Dans cette quatrième partie, nous avons essayé de présenter les solutions aux crises telles que Daniel-Rops les entrevoit. D'abord il s'agit d'établir un nouvel ordre basé sur un humanisme qui reconnaît l'homme total : homo faber, homo sapiens, homo agens, homo spiritualis. Il réclame une société qui donne la primauté au spirituel, sans jamais négliger le charnel, qui protège l'homme de toutes les forces politiques, historiques ou économiques qui pourraient le dévaloriser. L'humanisme tel que l'envisage Daniel-Rops trouve son expression dans l'heureuse formule de Saint François de Sales qu'il aime à citer.

"Je suis tant homme que rien plus".(8).

C'est vers la poésie et l'art qu'il se tourne ensuite, A son avis, ce sont les poètes et les artistes qui par leur don de création peuvent répandre le bonheur et révéler à l'homme la Présence de

l'Eternel. Ils nous montrent la beauté inexprimable du monde à travers les humbles choses. Les poètes et les artistes aident l'homme à communier au monde, aux autres et à Dieu.

Ce contact ne suffit pas. Il faut vivre à fond l'engagement chrétien dont la première exigence est l'amour. Si nous avons de l'amour les uns pour les autres, les vertus essentielles à la pratique de la vie chrétienne en découleront, notamment la foi, l'espérance, la justice et la pauvreté.

En dernier lieu, Daniel-Rops fait appel à la belle doctrine de la Communion des Saints : pour sauver le monde, l'homme s'unit par l'action, la souffrance, et la prière au Christ - Rédempteur.

Voilà sur quelles valeurs Daniel-Rops fonde son espoir de rétablir en l'homme et dans le monde l'équilibre et la paix.

CONCLUSION

1926 - 1947 ! Ces années tournantes et mouvementés, nous avons essayé de les voir à travers la vie et l'oeuvre de Daniel-Rops, cet écrivain non moins humain que profondément spirituel. Formé par de grands précurseurs "existentialistes", souvent hommes d'action autant que de pensée, il a perçu en eux un écho à sa propre inquiétude par rapport au problème éternel "le sens de l'existence humaine et l'énigme que l'homme est à lui-même" (CA, 51).

Mais l'inquiétude, d'abord négative de Daniel-Rops, se transforme assez vite en une force agissante et constructive autour de laquelle gravite sa vie et son oeuvre. Après avoir pris conscience du désordre qui règne dans le monde, repoussant l'attitude du spectateur immobile, il se mêle au tumultueux courant avec ceux qui méprisent la passivité et le "laissez-faire". Il analyse avec une constante lucidité les symptômes du mal dont souffrent ses contemporains, en recherche les causes et propose les remèdes. Essais, articles de revues, romans et nouvelles nous livrent son message, nous présentent en même temps un tableau fidèle de son époque.

Avec lui, nous avons examiné attentivement le problème qui le préoccupait. Pour Daniel-Rops le monde est "sans âme", qui

engendre toutes sortes de crises qui se ramènent à une seule : la crise métaphysique qui ne cesse jamais d'éteindre l'homme. L'homme des années 30 éprouve plus que jamais l'angoisse de sa destinée. Il est hanté par le fantôme de la guerre. Celle qu'il vient de subir, conséquence de nationalisme exacerbé, avec ses faux traités de paix, a crée un état de tension permanente, sur lequel vont se greffer périodiquement le chomâge, la faim, la misère. Le machinisme et la surproduction qui les engendrent sont responsables de la démission de l'homme devant la machine et de la dévalorisation de la personne. Quant aux fausses idéologies qui fleurissent sous le signe de la grande industrie, qu'elles se réclament du capitalisme ou du marxisme, elles aboutissent au même résultat : nier la dignité de l'homme en le réduisant à un rôle purement mécanique.

Malgré leur importance dans la genèse du désarroi qu'il déplore, Daniel-Rops ne voit pourtant en ce que nous venons de mentionner que des causes épisodiques. La vraie cause, l'unique, pense-t-il, c'est l'homme lui-même aux prises avec son double péché, l'individualisme et le matérialisme. Dresser un bilan négatif de la situation, c'est facile mais insuffisant. La révolution spirituelle préconisée par Daniel-Rops vise à établir un ordre nouveau édifié sur quatre bases solides : "un nouvel humanisme", un renouveau d'intérêt pour l'art et la poésie,

l'engagement total dans la vie chrétienne et le recours à la communion des saints. Ces solutions, notons-le bien , sont fondées, non sur un changement de régime politique mais plutôt sur les principes immuables qui assurent la primauté et la dignité de la personne en son intégrité.

Après, il n'y a plus qu'à respirer le souffle de l'esprit à travers la poésie et l'art parce que la Puissance de l'Esprit s'est manifestée de mille manières dès le commencement des temps - de Platon à Aristote, de la Genèse à saint Jean, de saint Augustin à saint François de Sales, de Racine à Claudel (CA,18) -

Daniel-Rops suggère ensuite un engagement chrétien positif qui se manifeste dans le concret par la mise en pratique de l'amour universel. Il faut apprendre aux hommes à vivre la charité du Christ, à "harmoniser la vie intérieure et la vie extérieure, à louer Dieu dans la joie comme dans la douleur" (CM,214). Le moyen suprême de rendre efficace l'action, la souffrance, la prière, c'est de les joindre à celles du Christ en les faisant participer à la révolution de la Croix.

Au terme de cette recherche quel jugement peut-on porter ? Je crois que ces années trop ignorées dans la vie et l'oeuvre

de Daniel-Rops nous offrent matière à de riches considérations. Les lecteurs de Daniel-Rops saluent surtout en lui et, à juste titre, l'auteur de Jésus en son temps et Histoire Sainte et Histoire de l'Eglise. Cependant cette dernière oeuvre était pour lui, nous dit-il, "une certaine façon d'assurer à la fois (ses bases personnelles et celles qui lui paraissent fondamentales pour notre civilisation" (9). Mais ces bases fondamentales, répétons-le, elles se trouvent exposés dans les écrits qui s'échelonnent de 1926-1947.

Daniel-Rops fut un des premiers à son époque à mettre en lumière l'inquiétude qui la caractérise et à lui donner "son véritable sens" par son souci de mettre de l'ordre dans la vie ! (10). Il fut un des premiers à mettre le doigt sur les plaies de la société contemporaine en nous présentant le tableau d'une humanité où les égoïsmes individuels ou collectifs aboutissent à une lutte frénétique, où l'excès des biens matériels conduit à la misère, où le Dieu-machine glorifié se retourne contre l'homme. Même s'il n'avait fait que cela, il aurait déjà rendu un grand service à l'humanité, mais il a de plus et, nous tenons encore à le souligner, apporté à cette civilisation menacée de mort des solutions solides et justes, valables non seulement pour son époque mais pour toutes les époques.

Malheureusement l'humanité n'a pas toujours retenu ses leçons. Parce que l'homme se refuse à respecter la dignité de la personne, une horrible tragédie comme l'assassinat du docteur Martin Luther King a pu se produire ; parce que l'homme rejette la solution de l'amour fraternel, la guerre continue de par le monde ses ravages ; parce que l'homme se contente de vivre en surface nous sentons autour de nous le désespoir jusqu' "à la nausée".

Que l'homme aveugle les rejette, ou que sagement il les accepte, cela ne change rien au fait que Daniel-Rops à l'avance et avec une courageuse lucidité nous ait présenté les conditions à remplir pour assurer la paix en l'homme et dans le monde. C'est à Henri Massis, son ancien collègue de l'Académie, celui qui le reçut chez Plon durant ces vingt années, et sur lesquelles dans le cours de cette thèse nous espérons avoir jeté un peu de lumière, que nous demanderons la conclusion.

> "Etre présent à soi, être présent au monde, voilà la signification de cette oeuvre vaste et féconde, de cette existence toute dévouée aux vraies valeurs de l'esprit, soucieuse de sauvegarder en soi la flamme de la vie intérieure, et qui n'a cessé de lutter en même temps - les deux efforts ne sont pas inséparables - pour qu'une civilisation s'établisse sur la terre plus harmonieuse et plus humaine. C'est la grande leçon et le haut exemple que nous laisse Daniel-Rops" (11).

<u>Références</u>

1. Daniel-Rops, *Toi Aussi Nathanaël*, p. 138.

2. S. Jean 14, 20.

3. S. Jean 4, 11-16.

4. Daniel-Rops, "Pour l'ouvrier", dans le *Temps présent*, 5 sept. 1937.

5. S. Jean 9,2.

6. G. Marcel, "Le Courrier de Paris", dans l'*Europe nouvelle*, 3 nov. 1934, p. 1088.

7. Daniel-Rops, Préface de l'*Eglise agit par ses saints*, par Roland Cluny, p. 10.

8. S. François de Sales, cité par Daniel-Rops à l'UNESCO conférence, p. 22.

9. Henri Massis, "Daniel-Rops, témoin de sa génération", dans *Ecclésia*, sept. 1965, p. 23.

10. *Ibid.*

11. *Ibid.*, p. 24.

EPILOGUE

E P I L O G U E

Histoire Sainte

Les années 1945-1965 n'ont pas été pour Daniel-Rops, moins fructueuses que les vingt précédentes. Désormais le théoricien de l'Ordre Nouveau, devenu l'historien de l'Eglise, semble au premier abord se couper de son passé et s'orienter dans une voie nouvelle. Mais ce n'est là qu'une apparence trompeuse. En fait, son oeuvre biblique peut être considérée comme une extension de son oeuvre première et paraît animée des mêmes intentions. L'Histoire Sainte par exemple, commencée en 1941, a pour mobile une inquiétude : l'attention sur la mission et la grandeur de la race juive en un temps où elle est particulièrement persécutée et discréditée. La double parution en 1943 de l'Histoire Sainte et en 1945 de Jésus en son temps constitue un événement important dans le mouvement exégétique d'après la pensée du Père Daniélou, s.j.

> "C'était la première fois que les résultats des immenses travaux des exégètes, des historiens, des archéologues étaient mis à la portée du grand public avec ce mélange de science et de sagesse qui caractérisait l'auteur(...)il a familiarisé avec cette vie d'innombrables lecteurs qui en étaient ignorants" (1).

Daniel-Rops est le premier à reconnaître qu'il est un vulgarisateur, ce qui veut dire qu'il s'adresse à un large public plus ou moins cultivé. Il possède les qualités requises pour assumer cette fonction. A propos de Jésus en son temps, Auguste Viatte souligne qu'il s'agit là du travail d'un romancier qui sait faire revivre le temps du Christ, le rajeunir et l'animer. Mais le plus important et ce qui assure la valeur de l'ouvrage c'est, dit-il, qu'il est aussi l'oeuvre d'un historien qui a su profiter des découvertes de l'archéologie et de la philologie pour mettre en lumière le cadre historique d'Israël (2). Ces découvertes passionnèrent Daniel-Rops et contribuèrent à la solidité de ses recherches et à la validité de ses trouvailles.

Ce que l'auteur s'attache à montrer, c'est l'avènement de Dieu parmi son peuple et la réponse de ce même peuple. Il s'agit des merveilles de Dieu. Il utilise ses dons de psychologue pour brosser un tableau réaliste de la société et pour nous décrire, par exemple, les pharisiens rigoristes attachés à la lettre de la loi mais ignorants de leur esprit, aussi clairvoyants pour les fautes d'autrui qu'aveugles

sur leur propre péché. Cependant ce n'est pas là l'objectif principal et le grand mérite du livre : c'est d'évoquer, non le peuple juif, mais ce que Dieu a accompli dans le peuple juif ; non la sagesse du Christ, mais plutôt le Christ, le fils de Dieu (3). On sait que Jésus en son temps valut à Daniel-Rops les suffrages de ses lecteurs du monde entier. Quant à l'accueil fait à son Histoire Sainte, je m'en rapporterai au témoignage de Mauriac et de Claudel.

François Mauriac qui l'a lue avec passion en parle avec enthousiasme :

> "J'ai dévoré votre Histoire Sainte : elle correspond exactement à ce que j'en attendais ; c'est le livre le plus utile, le plus clair et le plus irremplaçable. Quel travail ! Que de lectures ! " (4).

Paul Claudel qui reproche à l'auteur "d'avoir humanisé les dictées de l'Esprit-Saint", ajoute cependant :

> "Vous avez donné aux générations actuelles un livre dont elles avaient besoin et qui leur apportera, je l'espère, une idée plus juste de nos ancêtres . Car nos vrais ancêtres sont ceux-là et non pas je ne sais quels barbares indistincts. Par droit de greffage, nous sommes les fils d'Abraham, les héritiers de l'antique Promesse. (...) L'Histoire Sainte, c'est nous, spécialement nous, Français, qui la continuons. La chronique du monde entier est venue s'y rattacher"(5).

<u>Histoire de l'Eglise</u>

A l'histoire d'Israël et à celle du Christ se rattache l'histoire de l'Eglise qui continue le lien entre Dieu et son peuple. De cet ouvrage comprenant dix volumes, Daniel-Rops a été "non seulement le maître qui a dessiné le plan, mais aussi l'artisan qui a tracé toutes les phrases de son style cursif et précis" (6). Il nous a fait part de ses appréhensions avant de se lancer dans cette entreprise gigantesque, "entreprise, dit-il, qui sans doute m'eût épouvanté, si, en l'abordant, j'en avais mesuré l'ampleur" (7). Mais il avoue avoir été "conduit" et nous explique comment : "Je venais d'achever <u>Jésus en son temps</u> et la question tout naturellement se posait à moi : cette entité créée par le Christ, l'Eglise, comment allait-elle porter le message dont il l'avait chargée ? Comment allait-elle l'inscrire dans les civilisations " ? (8). Quelles recherches n'a-t-il pas entreprises pour décrire ces vingt siècles du christianisme ! L'auteur nous a dit lui-même qu'il a passé environ 300 jours pendant deux ans, travaillant cinq heures par jour pour écrire un livre (9).

A travers cette oeuvre immense, il a essayé de présenter le message du christianisme au cours des siècles parmi les schis-

mes, la barbarie, les hérésies et la violence. Il s'est efforcé de rester objectif, de ne pas minimiser les fautes de l'Eglise, et de "peindre Erasme, Luther, Melanchton et Calvin avec une compréhension qui n'exclut pas la sympathie" (10). Dans ce travail, il éprouva de son propre aveu "une constante joie à découvrir l'Eglise au cours des siècles" (11).

De _l'Eglise des Apôtres_ à _Ces Chrétiens, nos frères_, il a montré comment l'Eglise s'est située par rapport aux événements politiques et à la culture de chaque époque. Son oeuvre manifeste, dit le Père Daniélou, cette continuité, cette unité du peuple de Dieu en marche vers Dieu. Selon Auguste Viatte, "l'oeuvre de Daniel-Rops avec ses aspects multiples classe l'auteur au premier rang des historiens français" (12). Pour Daniel-Rops "les plus grands encouragements qu' [il a] reçus pour continuer cette tâche sont venus de la bienveillance infinie de Pie XII qui si souvent [lui] a donné ses conseils et aussi de celle de S.S. Jean XXIII" (13).

En marge de son histoire, mais particulièrement cher à Daniel-Rops, citons le petit livre _Missa est_ publié en Amérique avec la collaboration de Fulton J. Sheen, évêque de New York et de l'éditeur américain de Hawthorn Book.

Ecclésia

En 1949, Daniel-Rops lança Ecclésia qui devait être le plus lu des périodiques mensuels catholiques, en France. Son but est toujours le même : mettre à la portée d'un vaste public une revue bien équilibrée où se mêlent histoire, récits et essais. Tous les mois en tant qu'éditeur il invitait des écrivains fort connus aussi bien que des inconnus à collaborer à sa publication. Ainsi on peut y lire, dès le commencement, des articles de Graham Greene, Evelyn Waugh, Julien Green, G.K. Chesterton, Henry Bordeaux, Gustave Thibon et combien d'autres. La liste des sujets est aussi variée que les noms des rédacteurs. Ecclésia avec son tirage de 20.000 abonnements continue à rendre hommage à son fondateur qui voulut en faire "une communauté vivante où les auteurs et les lecteurs travailleraient à une grande oeuvre catholique" (14).

Conférencier

Daniel-Rops devait exercer une grande influence non seulement en tant qu'écrivain mais aussi comme conférencier particu-

lièrement doué. Il participa aux sessions organisées par l'Alliance Française. De 1945 à 1965, il voyagea allant du Canada au Portugal, en passant par l'Espagne, la Suisse, faisant son pèlerinage annuel à Rome, et partout il parla des sujets les plus divers. Il aimait à parler de "ses héros préférés, les saints et avant tout les saints humains", et aussi de ce qu'il appelait "la base la plus décisive de notre civilisation occidentale, la Bible" qu'il considérait comme "le fondement de nos lettres et de nos arts" (15).

Encyclopédie catholique

En 1956, Daniel-Rops commença la publication de l'Encyclopédie catholique du vingtième siècle : Je sais, je crois, où il s'est "passionné à concevoir, à organiser, à lancer" (16). Pour accomplir cette édition de 150 volumes qui a connu un énorme succès, il groupa autour de lui avec son assistant Jean-Marie Paupert, des théologiens, des apôtres, des écrivains afin de répondre aux questions brûlantes et épineuses que pose la foi. Par cette oeuvre, Daniel-Rops a essayé "de répondre à tous les problèmes qui se posent à la conscience catholique soucieuse d'éclairer sa foi, d'avoir à sa portée une

documentation simple et suffisante" (17).

Hommages

Déjà Commandeur de la Légion d'Honneur, décoré de la Grand'Croix de Saint Grégoire, Daniel-Rops fut élu, en 1956 membre de l'Académie Française pour occuper le fauteuil qui avait été celui d'Edouard le Roy, de Bergson et de Lamartine. Son épée académique synthétise au mieux son oeuvre en mettant l'accent sur les deux principaux visages, le romancier et l'historien de l'Eglise. Au pommeau, le "coeur flambant", symbole de la foi, évoque une de ses nouvelles ; sur la garde en coquille, une scène rappelle L'Epée de feu : l'homme chassé du paradis se précipite au pied de la Croix ; sur la fusée deux paons, figure d'immortalité ! Et enfin la devise ; "Entre tes mains Seigneur", et les deux mains jointes sont pour nous, chargées de sens, car ce sont ces "mains qui implorent, ces mains de labeur qui ont écrit patiemment tant de livres que nous lisons tous pour nourrir notre esprit, soutenir notre méditation, réconforter notre coeur" (18).

Références - Epilogue

1	J. Danielou, s.j.	"Daniel-Rops et son oeuvre" dans *Ecclésia*, juillet 1967, p. 25
2	A. Viatte,	"Daniel-Rops, historien de l'Eglise", dans la *Revue de l'Université Laval*, fév. 1949, p. 496.
3	J. Daniélou,	*op. cit*.
4	F. Mauriac,	*Biblio*, 1956, p. 7
5	P. Claudel	*Ibid.*
6	P. Henri-Simon,	Conférence prononcée à sa réception à l'Académie Française et publiée dans le *Monde*, 10 nov. 1967, p. VI.
7	Daniel-Rops,	manuscrit, adressé à M. Toussaint au bureau d'*Ecclésia*.
8		*Ibid*.
9		*Ibid.*
10	P. Boisdeffre,	"Daniel-Rops et son oeuvre", dans la *Revue des deux mondes*, nov. 1965, p.56
11		manuscrit, adressé à M. Toussaint.
12	A. Viatte,	*op. cit*.
13	Daniel-Rops,	manuscrit d'autoportrait, bureau d'*Ecclésia*.
14	Daniel-Rops,	*Ecclésia*, juillet 1950, p. 4.

15 Daniel-Rops, manuscrit d'autoportrait.

16 Ibid.

17 Daniel-Rops, "Je sais, je crois". dans Carrefour, 25 avril 1956, p. 4.

18 Inscription sur la médaille de Daniel-Rops, Ecclesia, fév. 1959, p. 40

ANNEXE

RESUMES DE L'OEUVRE ROMANESQUE

de

DANIEL-ROPS

L'AME OBSCURE (1926-1929)

Daniel-Rops dans son premier roman a décrit l'âme tourmentée de Blaise Orlier adolescent, puis jeune homme, qui se complaît dans la solitude des marais de son pays natal, en révolte contre ceux qui l'aiment, mécontent de tous et surtout de lui-même. Ayant perdu depuis longtemps sa mère, il ne lui reste qu'un père malade, taciturne et indifférent. Au collège, Blaise se heurte à l'étroitesse et à l'incompréhension de ses professeurs. Cependant l'Abbé Van Vries fait exception et jusqu'au bout il tient à lui servir de garde. Mais le jeune homme refuse tous secours et toutes les chances de salut y compris l'amour et il reste froid et sec, sceptique et replié sur son âme obscure. De cette oeuvre Gabriel Marcel a pu dire que L'Ame obscure est un des témoignages les plus intéressants, les plus valables qui aient été portés sur le désarroi moral de la génération d'après-guerre.

DEUX HOMMES EN MOI (1925-1930)

Le thème qui unit ces quatre récits est le dédoublement de la personnalité.

"Le Vent dans la nuit"

Deux jeunes ingénieurs, Ralph et Jean, ont depuis deux ans la responsabilité d'une usine électrique dans un village alpin où travaillent trois contremaîtres et une centaine d'ouvriers annamites, italiens et français. Ils habitent ensemble un pavillon situé dans la haute montagne et isolé du monde. Une panne a nécessité leur sortie une nuit où le foehn soufflait fortement sur la région. En rentrant chez eux, Jean précipite son collègue Ralph dans l'abîme, sans raison et même sans l'avoir positivement voulu. Il le croit le jouet d'une impulsion subite à laquelle il n'est pas étranger, du "Vent dans la nuit" dont l'influence abolit en lui tout contrôle. Sans gêne ni remords, il dirige avec des ouvriers la recherche afin de retrouver "son meilleur ami".

"Le Prince menteur"

Pierre Seurault, étudiant à la Sorbonne, a fait par

hasard la connaissance de Dmitri Pavdovitch Starov qui s'est présenté à lui comme un prince russe émigré à Paris. Au cours de ses visites à Pierre, le mythomane par ses mensonges répétés a réussi à se créer un personnage auquel l'ex-prince Starov a du mal à s'identifier. Il a littéralement changé de personnalité. En fin de compte, il choisit le suicide dans la crainte d'être tôt ou tard démasqué. On ne saura jamais qui était Dmitri.

"Master Jones"

Ni l'habitude, ni la raison, ni l'ordre ne préservent "Master Jones" de cette hallucination qui provient de son passé trouble que le moindre remous suffit à faire revivre. Depuis huit ans maire respecté d'une petite ville de province, l'arrivée importune d'un criminel - peut-être le complice d'un crime de jeunesse - le dérange au point qu'il retourne pour une nuit à la débauche crapuleuse et à ses rêves de bohème. Une fois certain qu'il ne s'agit pas de son ancien camarade Fred, Master Jones reprend avec calme la vie de Mr. Beudard.

"La Nuit du coeur flambant"

Quatre jeunes gens fortement individualisés sont tous attirés par l'inconnu qui surgit un soir, à l'improviste dans le petit restaurant de la mère Verchy où ils prennent leur repas. La vie de ce groupe a pris un nouveau sens depuis l'arrivée de celui qui trouble leur imagination. Sa personnalité énigmatique les captive. Le charme de sa musique, sa connaissance des endroits les plus secrets les persuadent qu'ils ont laissé se perdre la meilleure partie de leur vie. Quelle déception n'éprouvent-ils pas le jour où leur idole, devenu symbole de leur espérance, ne reparaît pas pour les conduire à l'endroit mystérieux qu'ils ignoreront toujours.

MORT, OU EST TA VICTOIRE ?

C'est l'existence de Laure Malaussène que Daniel-Rops raconte ici. Le prologue situe la jeune fille au Château de Barterand, dans le Bugey, où orpheline très tôt, elle a été recueillie par des amis de son père, la famille Détrerieux, jusqu'au moment où elle subit à tort les fausses accusations de Thierry et les menaces de son père. Elle

s'enfuit, emportant le souvenir de cette injustice qui la marquera pour la vie.

La première partie du roman, "Les plaies intérieures", comprend ses années au pensionnat Sainte Mechtilde où Laure donne des leçons de musique et de belles-lettres. Un carnet noir, trouvé par hasard dans un wagon, lui révèle la possibilité d'une existence moins banale ; il contient des maximes brûlantes de Nietzsche qui exercent sur elle une irrésistible fascination. Ayant rencontré fortuitement le traducteur de ce message Jean Paleyzieux, elle est vite séduite et devient sa maîtresse et sa complice involontaire dans l'empoisonnement de sa femme. Laure paiera cher sa faute. Pour reprendre au médecin Epeautre l'aveu que Jean a dû faire de son crime, elle se donne à cet imposteur. Et à son retour il ne lui reste plus que Jean qu'elle méprise désormais, mais qu'elle consent à épouser.

La deuxième partie verra s'effectuer les premiers pas de Laure sur "le chemin de rémission". Ces dix années après le crime sont d'abord marquées par les rancoeurs, la solitude, la haine et des aventures sordides qui achèvent de dégoûter Laure de la vie. Sa chance ultime est de rencontrer à un concert Thierry Détrerieux, officier démissionnaire en partance pour la trappe, qui lui demande pardon et

lui réapprend le sens du péché et de la souffrance.

Dans la troisième partie du livre de nouveaux personnages entrent en scène qui vont amener le dénouement. La soeur de Thierry, Pia, l'amie d'enfance de Laure est morte mais sa fille Xave, que mine la tuberculose, va offrir sa vie en union avec les prières de son oncle pour le rachat de Laure. Celle-ci revient à Barterand pour y voir mourir Xave et recueillir les leçons et le fruit de son sacrifice.

L'épilogue nous présente une Laure enfin apaisée, venue au Carmel après la mort de son mari pour y finir ses jours et méditer la parole de l'Ecriture : "Igne me exaministe", "Vous m'avez purifiée par le feu".

LE COEUR COMPLICE (1933-1935)

Le thème qui unit ces quatre récits est suffisamment indiqué par le titre du recueil. Il s'agit de la complicité secrète du coeur qui marque les personnages.

" Sévéra "

La personnalité double et troublante de Sévéra domine ce premier récit. Corse d'origine, étrange et violente, mais sachant parfaitement dissimuler, elle mène une vie apparemment paisible entre son mari et son beau-père dans une petite ville de province. Lorsqu'elle n'accompagne pas Jean en de périlleuses courses à motocyclette, elle passe volontiers son temps dans le jardin abandonné qui l'attire ou en conversations avec son beau-père, intellectuel perdu dans ses livres, avec qui elle se découvre de singulières affinités. Peu à peu ils laissent se tisser entr'eux des liens dangereux dont ils refusent de prendre conscience de peur d'en rompre le charme. C'est ainsi qu'ayant découvert une liaison de Jean avec une jeune italienne, ils gardent d'un commun accord le silence comme pour mieux préserver le secret de leurs propres rapports. Cependant une tragique randonnée finit mal pour les deux amants, dont l'une est tuée tandis que l'autre reste paralysé. Pour Sévéra son mari qu'elle n'a jamais aimé n'est plus qu'un incurable dont elle souhaite la mort ... qui ne tarde pas à survenir, grâce aux manoeuvres criminelles de la jeune femme. Libres, désormais, le beau-père et la belle-fille s'abandonnent à leur passion. Il faudra la révélation cynique du crime par son auteur pour que le père de Jean sente s'éveiller sa conscience et mesure sa responsabilité vis-

à-vis d'un fils qu'il a toujours négligé. Ayant réussi à éloigner Sévéra, il s'emploie désormais à réparer sa faute.

" L'Eau malade "

L'eau stagnante qui entoure la villa "Stéphanie" dans cette région de Picardie où demeurent Renée, jeune fille de dix-huit ans, sa mère, Malvina Rovocq, et son beau-père, Jacques, est le symbole de la condition des habitants de ce foyer. Malvina, femme d'affaires, s'occupe pendant la journée d'un commerce d'antiquités, laissant chez elle son mari, à la santé délabrée, et sa fille "mauviette" dédaignée, née de père inconnu. Un soir où Malvina tarde à rentrer, Renée et Jacques réalisent l'équivoque de leurs sentiments réciproques, équivoque que l'arrivée de Malvina va provisoirement dissiper non sans laisser la jeune fille meurtrie. La rentrée retardée nous met en présence d'une telle rencontre entre beau-père et belle-fille et la réaction de Malvina au moment de son retour.

" Colin-Maillard "

Le docteur Entraune sous le prétexte de suivre des cours d'art s'installe loin de sa famille tandis que sa femme incapable de tenir un ménage passe ses jours dans la frivolité. La victime de ce mariage mal assorti, c'est Sabine, jeune-fille de dix-huit ans que son amour pour un divorcé et les circonstances de sa naissance, apprises par

hasard, ont passagèrement désaxée.

" Euménide endormie "

Jeanne Encausse-Greillon est une bourgeoise respectable. Son plus jeune fils, Robert, a épousé l'excentrique Laurence, frivole, dépensière et qui n'appartient pas à son monde. Madame Encausse-Greillon, qui déteste sa belle-fille dont elle est jalouse, reçoit un jour la facture d'un manteau de fourrure. Laurence a-t-elle dépensé l'argent à l'insu de son mari ? A-t-elle donné l'adresse de sa belle-mère ? Celle-ci se rend chez sa belle-fille pour avoir la clé du mystère et déjà savoure sa vengeance. Elle trouve la maison vide et s'étant assise pour écrire un mot au bureau de Laurence, elle découvre la photo d'un jeune homme qui l'intrigue et l'emporte. Lorsqu'elle retourne chez sa belle-fille, Laurence ne nie pas son ancienne liaison avec un jeune avocat, René, mais elle démontre à sa belle-mère que la pitié un peu méprisante qu'elle éprouve à l'égard de Robert est de même nature que celle que Jeanne ressent pour son propre mari auquel son fils ressemble beaucoup. Madame Encausse-Greillon se rend compte alors, combien le bonheur de son fils est étranger à sa démarche ! Heureusement le destin a tout arrangé, René s'est tué dans un accident, il y a plusieurs mois. Robert ignorera à la fois l'amant et le manteau, que sa mère se charge de payer. Ainsi, Madame Encausse-Greillon, dissimulant la pharisienne

qu'elle est en réalité, peut redevenir la "bonne Jeanne", révérée de tous.

LA MALADIE DES SENTIMENTS

La maladie des sentiments réunit quatre récits dont le thème est le même : la fragilité de la limite entre le bien et le mal.

" La main d'un juste "

"La main d'un juste" pose le problème suivant : le Juge Vincent Vesce-Teulié se voit dans l'alternative ou de laisser l'affaire de son subordonné et ancien condisciple accusé de détournement de fonds suivre son cours et conduire celui-ci en prison, ou bien d'obéir à la voix secrète de sa conscience qui réclame l'indulgence en faveur d'un égaré. Certes, les preuves sont accablantes pour l'infortuné Saint-Théau, ce fils d'une riche et honorable famille, qui au lycée se plaisait à humilier l'enfant pauvre et infirme aujourd'hui son supérieur hiérarchique. Mais s'il s'agissait d'un autre, le juge mettrait-il la même rigueur à faire peser sur le coupable sa main sévère, la main d'un juste ? C'est douteux. La clairvoyante Romée, son épouse, a discerné le mobile secret qui pousse son mari : joie d'une tardive revanche plutôt que fidélité au devoir professionnel. Elle essaie de le convaincre de la nécessité d'une

entrevue avec Saint-Théau parce que sa condamnation serait une catastrophe pour le foyer du coupable dont elle connait la détresse. Vesce-Teulié y consent mais vexé par l'attitude et les paroles de l'inculpé qui conserve à son égard son ancienne arrogance, il laisse aller les choses. Son retard à prendre une décision lui rend de plus en plus difficile un retour en arrière et quand il s'aperçoit qu'il a opté, il est trop tard pour reculer. Sa punition ? C'est de trouver son logis vide, même si Romée partie en guise de protestation lui laisse l'espoir de son prochain retour.

" Eucher le rebelle"

Une jeune femme divorcée minée par la tuberculose accapare peu à peu son activité. Volontiers Eucher verrait en elle, dont la conduite passée a été plutôt scandaleuse et qui paraît maintenant sérieuse, cette brebis pour laquelle on sacrifie le troupeau en recherche de la foi. Au vrai quels sont les sentiments qui l'animent ? Désire-t-il seulement voir clair en lui-même ? Pourquoi repousse-t-il alors les remarques judicieuses de sa femme ou des paternelles remontrances de Mr. Gauli son ancien maître et supérieur, venir en ami lui rendre visite ? Il faudra le suicide de celle qu'il espérait convertir pour lui ouvrir les yeux. Sous prétexte d'apostolat il avait cédé à une recherche de soi qui le détournait de son foyer et l'éloignait chaque jour davantage de la vraie charité, ce qu'Esther son épouse, grâce à son intuition fémi-

nine, avait dès longtemps pressenti.

" Le corps aux flammes "

Il s'agit encore ici d'une charité en porte à faux comme le suggère le titre emprunté à saint Paul. Une jeune fille, Dominique, décide soudain de quitter le foyer où elle exerce les fonctions de gouvernante des enfants. Motif ? L'attachement réciproque qu'elle sent grandir entre elle et le mari de son amie, Richard. Celui-ci animé de bonnes intentions mais faible s'est épris à son insu de Dominique qui lui paraît tellement supérieure à son épouse Jeanne - que la jeune fille méprise à cause de sa simplicité - et prend un singulier plaisir à leurs entretiens de haute spiritualité. Elle, plus lucide, a résolu de rompre avant qu'il ne soit trop tard. Décision noble et courageuse en apparence, mais une lettre d'adieux que Dominique a l'imprudence de laisser à Richard met en doute son mobile. Imprudence ou calcul subtil ? Ce que la jeune fille désire au fond sous couvert de sacrifice, n'est-ce pas de conserver l'admiration et par la suite la première place dans le coeur de Richard impuissant à se défendre de comparer son héroïsme truqué avec la médiocrité de sa femme. En tout cas, c'est ce qui arrive et l'orgueilleux sacrifice de Dominique se solde par un échec.

"Le courtinaire"

Le récit prend son nom d'un vieux château du Bugey où

vivent Arnaud, sa femme Lucienne originaire de la Martinique et leurs enfants. Arnaud prend tout au tragique à cause de sa nature ombrageuse. Il passe sa vie à soupçonner le mal chez les autres. Il essaie de convaincre sa femme qu'elle est coupable et éprouve une joie mauvaise quand le jeune homme qui lui fait discrètement la cour et qu'elle a toujours repoussé, se noie en essayant de rattraper le ballon de leur enfant ! Cet obsédé n'est pas capable de donner asile à un sentiment noble et pur.

L'OMBRE DE LA DOULEUR (1935-1940)

L'Ombre de la douleur est un recueil de six nouvelles : "La fin de son roman", "Vent du nord sur les îles", "Au pays qui te ressemble", "Diane blessée", et "La Pureté trahie". Le thème qui fait le lien entre les six récits c'est la douleur unique, particulière à chaque personnage et à laquelle il lui semble impossible d'échapper. La note dominante est que derrière les actions les plus banales de l'homme les luttes les plus secrètes et les plus tragiques peuvent se cacher.

" La fin de son roman "

Paris, le quartier de l'Etoile et les environs du Bois de Boulogne, voilà le théâtre de la première nouvelle " La fin de son roman". L'on peut se demander, en effet, quelle sera la fin du roman que Régis est en train d'écrire ? Thérèse sa femme, qui vit maintenant avec Robert, reviendra-t-elle avec son mari ? Extérieurement préoccupé de son métier Régis semble indifférent à la trahison de sa femme. Mais il a profondément ressenti la souffrance causée par la mort rapide de la petite Françoise, leur unique enfant, et par l'infidélité et le départ de Thérèse. Aussi les transpose-t-il dans son roman dont la lecture de quelques pages trouvées par hasard chez un dentiste suffira à raviver la flamme dans le coeur de Thérèse et à lui faire prendre conscience de la douleur poignante qui se cache sous l'apparente insensibilité de Régis. Elle reviendra frapper à sa porte, d'abord sous le prétexte d'un entretien, ensuite définitivement.

" Au pays qui te ressemble "

C'est l'histoire d'une jeune femme néerlandaise, Hedwige, qui a gardé, de retour au foyer, la nostalgie de son séjour dans un sana de Leysin ... et le souvenir du brésilien Ribeiro, exalté et romantique, trop visiblement épris de "sa Béatrice". Grâce à l'équilibre de son mari, Pieter, qu'elle a eu un instant la tentation de fuir, avec les brouillards de son pays, pour retrouver son ancien camarade et les paysages

ensoleillés, Hedwige reprendra doucement goût à la vie normale et y trouvera bonheur et sécurité.

" Terre fidèle "

La campagne bordelaise sert de cadre à ce récit. A cinquante ans, Laure Sagardeyre se remarie. Quelle sera la réaction de sa fille Cyprienne, vieille fille laide mais solide, héritière et fidèle gardienne de la terre ancestrale ? Sa mère, espagnole, à l'âme légère ne peut guère comprendre cet attachement paysan mais dans son égoïsme inconscient elle trouve bon que sa fille en fasse le but de sa vie. Cyprienne y consent, non sans hésitation et sans souffrance, mais finalement dans la paix.

" La Pureté trahie "

L'action de la "Pureté trahie" se déroule dans un milieu plutôt corrompu, à Grenoble, dans la famille Péranni. Rémy est un adolescent qui souffre intensément de ce qu'il voit, devine ou pressent dans son entourage. Il se révolte contre l'impureté qui s'impose à lui peu à peu et dont personne n'est indemne, pas même et surtout ses parents. Obsédé par le fait que sa soeur de douze ans sera aussi, un jour, victime de cette conspiration universelle du mal, et voulant la préserver à tout prix, au prix même d'un crime, il la noie dans un torrent.

" Vent du Nord sur les îles "

"Vent du Nord sur les îles" évoque le souvenir de la Grèce des croisières, mais cette sombre histoire n'a rien d'idyllique. Le diplomate anglais, Sir George, a tout souffert de l'italienne Menga et leur ancienne liaison a dégénéré en une haine implacable. En l'absence du père, Menga séduit son fils Ralph. Et quand Sir George revient et lui fait des reproches, elle se venge en entraînant Ralph dans la mort au cours d'une promenade sur la mer démontée. Après "l'accident du canot" George et Menga se retrouveront encore unis dans la même passion violente qui ressemble plus à de la haine qu'à de l'amour.

" Diane blessée "

Diane quitte son mari Lucien pour vivre avec Brice, mais une chose l'inquiète. Pourquoi son employeur, M. Revolneys, lui remet-il une enveloppe supplémentaire ? Un coup de téléphone qui ne lui était pas destiné accroît ses doutes. Lucien alors ? Pour en avoir le coeur net, elle va trouver son amie M. Louise et apprend toute la vérité. C'est son mari qui avec autant de discrétion que d'habileté lui a fait trouver son travail et lui fait passer le supplément. Blessée dans son amour-propre, touchée aussi par la générosité de Lucien, elle prend le parti de retourner avec lui.

" Contes pour le cristal "

Cette oeuvre posthume fut écrite dans les années antérieures à la période de vie chrétienne profonde de Daniel-Rops. Elle contient une série de nouvelles où l'inconscient, la superstition, les sciences occultes ont joué un grand rôle. Les plus significatifs de ces nouvelles nous paraissent "Visages à vendre", "Le voyageur du train d'Irun" et "Le Ballet des automates". A propos de cet ouvrage Lucien Guissard de la Croix a écrit :

> "Ce livre resterait un jeu de l'imagination ou bien le témoignage de cette hantise superstitieuse qui a souvent gagné les poètes et les esprits sans religion, si nous ne savions que l'auteur était en quête d'une signification cachée" (Ecclésia, juillet 1966, p. 142).

L'EPEE DE FEU (1939)

L'Epée de feu est une tragédie au sens propre du mot. L'action se déroule en vingt quatre heures dans une famille bourgeoise parisienne. Le titre, il faut le reconnaître, Daniel-Rops avait le don des titres explosifs - implique une comparaison entre Adam et Eve chassés du paradis et la société des années trente en voie de décomposition. C'est le cas de la famille Deaucourt dont chaque membre est inquiet. Le plus jeune fils Abel autour duquel se noue le drame, va voir

son frère, qui n'est pas sans ses soucis ; sa soeur mariée à un homme riche qui ne s'occupe que de ses affaires, elle aussi a ses problèmes. Il va voir Hedwige, sa fiancée et personne ne peut l'aider parce que chacun est aux prises avec son inquiétude personnelle. Le drame individuel rejoint le drame de la société athée où rien n'est estimé que l'argent.

Tout n'est pas noir, cependant. Il y a la lumière, joie et paix de Hess, la bonté de Bernard qui veut répandre la Somme de Saint Thomas mais l'heure n'est pas encore arrivée et sans doute Paulin, l'incarnation de l'amour et de la charité. Présent par son absence est Dieu car chaque personnage est touché par une inquiétude métaphysique, chacun cherche le sens de la vie.

B I B L I O G R A P H I E

A. OUVRAGES PAR DANIEL-ROPS UTILISES DANS CE TRAVAIL

I. LIVRES

1926

Notre inquiétude, essais, précédés de "Ce quart de siècle",
Paris, Perrin, 1953, 298 p.

Sur le théâtre de H.R. Lenormand.
Paris, Editions des Cahiers libres, 1926 , p. 153. .

1928

Carte d'Europe, Strindberg, Conrad, Tchékhov, Unamuno, Pirandello, Duhamel, Rilke.
Paris, Perrin, 275 p.

1929

L'Ame obscure, roman.
Nouvelle édition avec préface. Paris, Plon, 1965, 365 p.

L'Ame obscure, roman.
Paris, Plon, 1962, 435 p.

1930

Deux Hommes en moi, "Le Vent dans la nuit", "Le Prince menteur", "Master Jones", "La Nuit du coeur flambant".
Paris, Plon, 1948, 245 p.

1931

Edouard Estaunie, critique.
Paris, Librairie Félix Alcan, 1931, 107 p.

1932

Les Années Tournantes, essai.
Paris, Editions du siècle, 1932, 260 p.

Le Monde sans âme, essai.
Paris, Plon, 254 p.

1933

Péguy, critique. Nouvelle édition avec préface, Paris, éditions Pascal, 1935, 221 p.

1934

Eléments de notre destin, essai.
Paris, Spes, 1934, 253 p.

Mort, où est ta victoire ?, roman.
Coll. Le livre de poche, Paris, 1965, 503 p.

1935

Le Coeur complice, "Sévéra", "Eumenide endormie", "L'eau malade", "Colin-Maillard", nouvelles.
Paris, Plon, 1935, 255 p.

La Misère et nous, essai.
Paris, Grasset, 1950, 153 p.

1936

Rimbaud, le drame spirituel, critique.
Paris, Plon, 1936, 254 p.

<u>1937</u>

<u>Ce qui meurt et ce qui naît</u>, essai. Collection "Présences", Paris, Plon, 1937, 247 p.

<u>Tournant de la France</u>, essai. Paris, Spes, 1937, 251 p.

<u>La Maladie des sentiments</u>, nouvelles, "La main d'un juste", "Eucher le rebelle", "Le corps aux flammes", "Le Courtinaire". Paris, Plon, 1948, 243 p.

<u>1939</u>

<u>L'Epée de feu</u>, roman. Coll. Le livre de poche, Paris, 1965, 503 p.

<u>1941</u>

<u>L'ombre de la douleur</u>, nouvelles. "La fin de son roman", "Vent du nord dans les îles", "Au pays qui te ressemble", "Diane blessée", "Terre fidèle", "La Pureté trahie". Nouvelle édition, Paris, Plon, 1956, 267 p.

<u>Vouloir</u>, essai. Nouvelle édition, Paris, Plon, 1948, 165 p.

<u>1942</u>

<u>Où passent les anges</u>, critique. Paris, Plon, 1957, 278 p.

<u>Psichari</u>, critique. Paris, Plon, 1953, 231 p.

<u>1943</u>

<u>Par delà notre nuit</u>, essai. Paris, Laffont, 215 p.

<u>1944</u>

<u>Trois Tombes, Trois Visages.</u> Ruperte Brooke, Katherine Mansfield
Charles du Bos, critique.
Paris, La Colombe, 1946, 73 p.

<u>1947</u>

<u>Pascal et notre coeur</u>, critique.
Strasbourg, Le Roux, 1948, 78 p.

<u>Marges de la prière</u>, essai.
Paris, La Colombe, 1947, 83 p.

<u>Des Images de Grandeur</u>, essai.
Paris, Spes, 1950, 189 p.

<u>Chants pour les abîmes</u>, essai.
Paris, guilde de l'amitié, 1949, 265 p.

<u>1953</u>

<u>Le Porche du Dieu fait homme,</u> Paris, Plon, 1953, 238 p.

<u>1956</u>

<u>Saints témoins de leur temps,</u> Paris, Blanchard, 1956, 409 p.

<u>1963</u>

<u>Combat pour Dieu</u>, histoire. Paris, Fayard, 1963, 982 p.

A. II : <u>ARTICLES PAR DANIEL-ROPS</u>

DANS LES PERIODIQUES ET REVUES UTILISES DANS CE TRAVAIL

Nous avons consulté les articles dans les périodiques suivants mais dans l'impossibilité où nous sommes de dresser une liste complète de ces articles, nous ne donnons ici que ceux auxquels nous nous sommes référés particulièrement au cours de notre travail.

<u>Le Correspondant</u> : Bimensuelle, cette revue à laquelle Daniel-Rops a collaboré fut un des organes de la presse française qui prédirent l'avènement de l'hitlerisme. Daniel-Rops lui-même y exposa ce problème.

"Les Idées et les Lettres : Jeune Allemagne, Jeune France", 25 juillet 1933, p. 266-296.

"Sur l'Allemagne", 25 septembre 1933, p. 932-935.

<u>La Croix</u> : Quotidien catholique d'information, fondé et dirigé par les Augustins de l'Assomption. Daniel-Rops y collabora de 1939 à sa mort. Une fois par mois environ il y publia des articles sur les sujets les plus divers, notamment des extraits de son oeuvre biblique ou de son histoire de l'Eglise et des passages de ses essais concernant son itinéraire spirituel.

"Un prophète maudit pour notre temps", 17 - 18 nov. 1946.
"Ecclésia Mater", 27 février 1947.
"L'Impossible humilité, 27-28 avril 1947.

"La Messe de l'Aube à la grotte", 2 juillet 1947.
"Kafka", 22-23 février 1948.
"La fin de l'homme", 16 mai 1961.

<u>Ecclésia</u> : La dernière des revues à laquelle collabora Daniel-Rops et dont il a été le fondateur.

"Dom Alexis, Père Abbé de Boquen", mars 1966, p. 15-22.

<u>Journal des débats</u> : Revue bimensuelle, politique et littéraire. Daniel-Rops y collabora et ses articles conçus dans une optique littéraire se situent entre le 10 février 1928 et la fin de 1934. Il nous livre ses réflexions sur ses maîtres littéraires et spirituels, sur la poésie et les romans, sans exclure de temps en temps une étude sur les problèmes de l'Europe et de la France en particulier.

"L'attelage et la machine", 30 octobre 1933, p. 622.
"Le club de Février", 30 mars 1934, p. 511.
"La Dispute du roman", 14 juillet 1933, p. 70.
"Notes sur M. Edouard Estaunié", 20 janvier 1933, p. 117.
"Rilke au musée Rodin", 17 juin 1932, p. 967.
"Le souvenir d'Ernest Psichari", 7 avril 1933, p. 589-591.

<u>L'Ordre nouveau</u> : Revue mensuelle fondée en 1933 pour être l'organe de la pensée des jeunes du "Club de Moulin Vert". Ce club fut l'embryon de l'<u>Ordre nouveau</u>, formé en 1930 par Robert Aron et Arnaud Dandieu auxquels Daniel-Rops se joignit en 1931. La revue contient des articles de Daniel-Rops dont plusieurs ont reparu plus tard dans <u>Eléments de notre destin</u>.

"Etat contre l'homme", 1 mai 1933, p. 5 - 9.
"Spirituel d'abord", 1 juillet 1933, p. 13 - 17.
"La révolution de l'attelage", 1 octobre 1933, P. 28 - 32.
"Lettre à Hitler", 15 novembre 1933, p. 32.
"Le Paysan et sa terre", 15 décembre 1933, p. 1 - 7.
"Le travail et l'esprit", 15 janvier 1934, p. 11 - 20.
"Ce qui meurt et ce qui naît", 15 février 1934, p. 25 - 28.
"Destin personnel et bien commun", 15 mai 1934, P. 17 - 22.
"Les forces intactes de la France", 15 octobre 1934, p. 7 - 13.

Présences : cahiers mensuels publiés sous la direction de Daniel-Rops et qui parurent de 1937 à 1947. De nombreux écrivains y collaborèrent et lui-même rédigeait d'ordinaire les préfaces.

"Le Sel de la terre", cahier 2, 1937.
"La Communion des saints", cahier 5, 1937.
"L'Ame du médecin", cahier 7, 1938.
"La France attend sa jeunesse", cahier 8, 1938.
"Le Corps et l'âme", cahier 9, 1938.
"L'Homme et le péché", cahier 10, 1938.
"La Machine et ses problèmes", cahier 14, 1939.
"L'Homme de couleur", cahier 20, 1939.
"Le Mal et la souffrance", cahier 23, 1940.
"La Femme et sa mission", cahier 25, 1941.
"Pour un avenir humain", cahier 27, 1941.
"Rilke et la France", cahier 31, 1944.

La Revue des deux mondes : En 1928 René Doumic, rédacteur en chef a demandé la collaboration de Daniel-Rops. Son premier article pour cette revue, "La jeunesse et l'ère de machinisme" a paru le 1er janvier 1928, suivi plus tard par des articles tels qu' "Un bilan de 10 ans" qui devinrent plus tard une partie du livre, Le Monde sans âme. Pour cette

revue il publia le 15 novembre 1929 "La Nuit du coeur flambant".

"Ernest Psichari", 3 juin 1940, p. 498 - 510.
"De l'inquiétude à l'ordre", 1 sept. 1932, p. 178 - 203.

Sept : Hebdomadaire fondé et dirigé par les Pères Dominicains des Editions du Cerf de mars 1934 à août 1937. Cette revue a exercé une profonde influence sur les jeunes et les intellectuels surtout. Daniel-Rops y publia toutes les semaines un article, intitulé Feuilleton, commentaire des actualités, ou compte-rendu d'un livre. A cet article se rattachait "le courrier de la misère". Des extraits de La Misère et nous ont paru dans Sept.

Feuilleton :

10 janvier 1936	1 février 1936	3 avril 1936
10 avril 1936	1 mai 1936	20 mai 1936
12 juin 1936	1 novembre 1936	29 janvier 1937
5 mars 1937		

Le Temps présent : Hebdomadaire qui prit la relève de Sept et dont Stanislas Fumet devint le rédacteur en chef. Daniel-Rops écrivit des articles du genre de ceux qu'il publiait dans Sept, chacun intitulé ici Feuillets. De plus il écrivit toutes les semaines "Chroniques de la guerre", qui commentait la marche en avant de l'Allemagne Nazi. Ce périodique a cessé de paraître sous ce titre en 1938. La Vie catholique lui a succédé.

Feuillet : 3 décembre 1937, 13 juin 1937, 5 septembre 1937, 6 janvier 1939.

Pour l'ouvrier, 5 septembre 1937.

L'Homme à son poste, 12 novembre 1937.

Au Service de l'histoire, 3 novembre 1938.

La Vie intellectuelle : Revue mensuelle, puis bimensuelle, fondée et dirigée par le père Bernadot, o.p. qui a réuni autour de lui de jeunes collaborateurs parmi lesquels Etienne Borne, Pierre-Henri Simon, Jacques Maritain, Daniel-Rops. Cette revue a joué un rôle important dans la diffusion des idées avant 1940. Daniel-Rops fut chargé à plusieurs reprises des "Notes et Réflexions", où il exprimait ses jugements sur la jeunesse, l'influence de la littérature étrangère, etc.

"Lettres étrangères", 10 avril 1932, p. 143 - 161.
"Jeunesse déchaînée", 10 mai 1933, p. 291 - 294.
"Lettres étrangères", 10 juillet 1933, p. 128 - 139.

Daniel-Rops a collaboré aux périodiques suivants :

Cahiers du Sud

La Grande Revue — La Revue Bleue

La Chronique des Lettres françaises

La Nouvelle revue française — La Revue de Genève

L'Europe Nouvelle — La Revue des jeunes

"Le Roman", dans la Revue de Genève, août 1928, p. 932 - 945.

"La Mission de la jeune génération', dans l'Europe nouvelle, 18 mai 1933, p. 254 - 255.

"Arnaud Dandieu", dans l'Europe nouvelle, 16 septembre 1933, p. 886.

"Présentation d'une enquête", dans la Revue de Paris, 1 sept. 1939, p. 32 - 41.

"Jeunesse féminine en zone occupée", dans la Revue des jeunes, 15 sept. 1941, p. 8 - 15.

"Enquête sur le rajeunissement de la France", dans la Grande Revue, fév. 1934, p. 534.

A. III. PREFACES ECRITES par DANIEL-ROPS UTILISEES DANS CE TRAVAIL

1. Connolly, Myles. — Mr. Blue, Paris, Fayard, 1960, 145 p.

2. Dawson, Christopher. — Progrès et Religion, Paris, Plon, 1935, 249 p.

3. Du Bos, Charles. — La Comtesse de Noailles et le climat du génie, Paris, La Table Ronde, 1949, 240 p.

4. Estaunié, Edouard. — Roman et province, Marseille, Laffont, 1943, 227 p.

5. Frank, Anne. — Journal de Anne Frank, Calmann-Lévy, 1958, 288 p.

6. Lignac, Xavier de. — La France attend sa jeunesse, Paris Plon, 1938, 257 p.

7. Lobet, Marcel. — Chercheurs de Dieu, Bruxelles, Les écrits, 1942, 143 p.

8. Luce, Clare Boothe. — Les Saints que nous aimons, Paris, Amiot-Dumont, 1954, 275 p.

9. Ochsé, Madeleine. — La nouvelle querelle des images, Paris, Centurion, 1953, 144 p.

10. Rochefont, Robert. — Kafka ou l'irréductible espoir, Paris Julliard, 1949, 255 p.

11. Roussel, Jean. — Charles Péguy, Paris Editions Universitaires, 1953, 122 p.

12. Sigean, Romain. — France, fille aînée de l'Eglise, Paris, Editions Franciscaines, 1941,

13. Tchkhov, Anton. — Le Moine noir, Editions de Flore, Paris, 1946, 297 p.

B. I. OUVRAGES CONSACRES à DANIEL-ROPS

Arrou, Pierre. Daniel-Rops, Etapes d'un itinéraire spirituel, Bruxelles, Foyer, Notre-Dame, 1953, 16 p.

---------- Toi aussi Nathanael, Pages catholiques, anthologie de l'oeuvre de Daniel-Rops avec introduction par Arrou, Paris, Plon, 1950, 344 p.

Dournes, Pierre. Daniel-Rops ou le réalisme de l'esprit, Paris, Fayard, 1949, 256 p.

Prévost, Jean. Le Roman catholique a cent ans, Paris, Bibliothèque Ecclésia, 1958, 216 p.
"Un romancier de l'inquiétude, Daniel-Rops", p. 125-133.

B. II. REVUES et ARTICLES CONSACRES à DANIEL-ROPS

Nous avons consulté tous les articles au sujet de Daniel-Rops dans les bibliographies suivantes :

Talvart, (Hector) et Joseph Place. — Bibliographie des auteurs modernes des lettres françaises, Horizons de France.

Cette bibliographie contient une liste de plus de 200 articles et comptes rendus sur l'oeuvre de Daniel-Rops entre 1927-1932.

Dreher, (Silpelit) et Madeleine Rolli. — Bibliographie de la littérature française (1930-1939). Genève, Droz, 1948.

Cette bibliographie contient une liste assez complète des oeuvres de Daniel-Rops. La liste des articles consacrées à son oeuvre est très limitée.

Drevet, Marguerite L. — Bibliographie de la littérature française (1940-1949), Genève, Droz, 1954, 644 p.

Cette bibliographie contient une liste des quelques articles parus pendant la période des quarante.

Alden, Douglas W., et Robert P. Waterman. — French Bibliography, Critical and biographical references for the study of contemporary French litterature. New-York, Stecbert Hafner,

Brissard, André. — Essai de bibliographie dans Biblio XXIV, n° 1 "Daniel-Rops", liste complète des oeuvres de Daniel-Rops de 1926 à 1955. Cette liste n'inclut pas les articles dans les journaux.

Il est impossible de donner une liste complète de tous les articles lus. Cette liste suivante contient les articles plus ou moins importants.

Archambault, Paul. "L'inquiétude d'hier, d'aujourd'hui et de toujours", dans le Petit Démocrate, 1 mai 1927.

Aron, Robert. "Les idées politiques de Daniel-Rops", dans Ecclesia, juillet 1966, p. 20-23.

" "Hommage à Daniel-Rops", dans la Vie catholique, août 1965.

Barjac, Claude. "Sous le signe de l'inquiétude", dans Avenir, 13 mars 1927.

Bazy, Maurice. "Deux Hommes en moi", dans les Nouvelles littéraires", 29 novembre 1930, p. 3.

Bellesort, André. "Daniel-Rops", dans le Journal des débats, 27 novembre 1929.

" "Deux Hommes en moi", dans le Journal des débats, 18 février 1931.

Berge, André. "Daniel-Rops et la critique de notre époque", dans les Nouvelles littéraires, 22 janvier 1927, p. 2.

Bethléem, Abbé. "Notre inquiétude", dans Revue des Lectures, 15 mars 1927.

" "Carte d'Europe", dans Revue des Lectures, avril 1928.

Blanchot, Maurice. "Les années tournantes", dans le Journal des Débats 31 mars 1933, p. 549-550.

Blanchot, Maurice. "Les années tournantes", dans Revue Politique et Littéraire, 6 mai 1933, p. 279.

Bofa, Gus. "Notre inquiétude", dans le Crapouillot, février 1927.

Boisdeffre, Pierre de. "L'oeuvre de Daniel-Rops", dans la Revue des deux mondes, novembre 1965, p. 41-59.

Bonnet, Melchior. "Une interview avec Daniel-Rops", dans Sept, 5 mars 1937, p. 16.

Borne, Etienne. "Les catholiques, le communisme et les crises du moment présent", dans la Vie intellectuelle, 25 février 1937, p. 9-30.

Bourdon, Charles. "L'Ame obscure", dans Revue des Lectures, 15 janvier 1930.

Buenzod, Emmanuel. "L'Ame obscure", dans la Revue de Genève, octobre 1929.

Cesbron, Gilbert. "Mort, où est ta victoire ?", dans Ecclésia, juillet 1966, p. 17.

Champomier, Jean. "Vouloir", dans les Nouvelles littéraires, 4 novembre 1948, p. 3.

Chassériau, Hélène. "Terre fidèle", dans les Nouvelles littéraires, 1 janvier 1948, p. 4.

Cognet, Raymond. "Carte d'Europe", dans Chanteclerc, 4 février 1928.

Crémieux, Benjamin. "Carte d'Europe", dans Les Annales, 1 mars 1928.

Crouzet, Guy. "Daniel-Rops, romancier", dans la Grande Revue, novembre 1927.

" "Le Monde sans âme", dans la Grande Revue, avril 1932, p. 334.

Daniélou, Jean. "Daniel-Rops et son oeuvre", dans Ecclésia, juillet 1967, p. 25-30.

" "Un artisan de paix", dans Ecclésia, juillet 1966, p. 18-19.

Daubarède, Gabriel. "Rencontre avec Daniel-Rops", dans les Nouvelles littéraires, 20 novembre 1952.

Dédéyan, Christian. "Toi aussi, Nathanaël, par Daniel-Rops", dans les Nouvelles littéraires, 13 avril 1950, p.3.

Delacour, André. "Les Perspectives de l'inquiétude", dans l'*Européen*, 3 décembre 1929, p. 5.

Delmas, Claude. "Devant le destin du Monde avec Daniel-Rops", dans la *Revue de l'Université Laval*, juin 1951, p. 904-928.

Deman, Thomas. o.p. "Notes et réflexions sur l'inquiétude", dans la *Vie intellectuelle*, 10 octobre 1931, p. 59-63.

Desnues, R.M. "Daniel-Rops" dans *Livres et lectures*, avril 1959, p. 389-395.

Dunoyer , J.M. "La mort de Daniel-Rops, un romancier et un historien catholique", dans le *Monde*, 29 juillet, p. 9.

Dupuis, René. dans l'*Ordre nouveau*, novembre 1934, p. 31;

Fleuret, Maurice. "Une interview avec Daniel-Rops", dans *Paru*, juillet 1960, p. 49-52.

Florisoone, Michel. "Un témoin de nos crises, Notre inquiétude", dans la *Revue politique et littéraire*, 20 août 1932, p. 504-507.

Fougère, Jean. "L'Ombre de la douleur", dans la *Nouvelle Revue*, 1 janvier 1942, p. 117-118.

Fournier, Christiane. "Daniel-Rops déjeune avec moi", dans *Hommes et monde*, décembre 1955, p. 310-315.

Gilson, Etienne. "Adieu à Daniel-Rops", dans *Ecclésia*, juillet 1965 p. 15.

Gouet, Monseigneur. "Serviteur de l'Eglise", dans *Ecclésia*, juillet 1965, p. 17-18.

Huyghe, René. "Daniel-Rops, l'histoire de l'Homme-Dieu", dans les *Nouvelles littéraires*, 15 février 1962, p. 4.

Jaloux, Edmond. "Notre inquiétude", dans les *Nouvelles littéraires*, 19 novembre 1927, p. 3.

Jaloux, Edmond. "Les romans", dans les Nouvelles littéraires, 8 août 1928, p. 3.

" "Le Prince Menteur", dans les Nouvelles littéraires, 11 août 1928, p. 3.

" "L'Ame obscure", dans les Nouvelles littéraires, 4 janvier 1930, p. 4.

" "André Gide", dans les Nouvelles littéraires, 31 mai 1930, p. 3.

" "Le Coeur complice", dans les Nouvelles littéraires, 9 mai 1936, p. 5.

Lamandée, A. "Les années tournantes", dans la Revue politique et littéraire, 6 mars 1933, p. 156.

Lignac, Xavier de. "Les idées + Eléments de notre destin", dans la Revue politique et littéraire, 9 avril 1934, p. 270-272.

" "Enquête sur le problème du romancier catholique", dans la Vie intellectuelle, 25 mars 1934, p. 474-509.

Lobet, Marcel. "Adieu à Daniel-Rops", dans la Revue générale belge, septembre 1965, p. 1-8.

Madaule, Jacques. "Les années tournantes", dans la Vie intellectuelle, 10 mars 1933, p. 295-298.

Manuel-Lelis, Y. "Deux Hommes en moi", dans la Revue Nouvelle, septembre 1930.

Marc, André. "Péguy", dans Europe nouvelle, 14 octobre 1933, p. 983-984.

Marcel, Gabriel. "L'Ame obscure", dans Europe nouvelle, 9 novembre 1929, p. 358.

" "Le Monde sans âme", dans Europe nouvelle, 7 mai 1932, p. 590-591.

" "Mort, où est ta victoire ?", dans Europe nouvelle, 3 novembre 1934, p. 1088-9.

Massis, Henri. "Daniel-Rops, témoin de sa génération", dans Ecclésia, septembre 1965, p. 21-24.

Néel, Ph. "Carte d'Europe", dans les Nouvelles littéraires, 21 janvier 1928.

Parvillez, Alphonse de "Quatre enfants du Siècle", dans Etudes, 20 septembre 1928, p. 459.

" "L'Ame obscure", dans Etudes, 20 février 1929, p. 211-232.

" "M. Daniel-Rops et l'inquiétude", dans Etudes, 20 octobre 1931, p. 219-232-209.

" "Edouard Estaunié", dans Etudes, 5 mai 1932, p. 369.

" "Les années tournantes", dans Etudes, 20 mars 1933, p. 737.

" "Mort, où est ta victoire ?", dans Etudes, 20 novembre 1934, p. 528.

" "La misère et nous", dans Etudes, 5 février 1936, p. 410 - 425.

" "Rimbaud", dans Etudes, 20 août 1936, p. 570;

" "L'Epée de feu", dans Etudes, 20 décembre 1939, p. 64-69.

Paupert, J.M. "Un homme et trois vertus", dans Ecclésia, sept. 1965.

Pobé, Marcel. "Daniel-Rops et la responsabilité du romancier chrétien", dans la Vie intellectuelle, 10 décembre 1938, p. 316 - 317.

Rabeau, G. "La loi de l'inquiétude humaine : agitation ou paix ? Peter Wust", dans la Vie intellectuelle, 10 février 1931, p. 243-248.

Robinne, Joseph. "La révolution constructive des Jeunes", dans Etudes, 20 avril 1934, p. 162-181.

Roz, Firmin. "A la recherche du sens de la vie", dans Revue Politique et littéraire bleue, 1 décembre 1935, p. 908-909.

Saint Phalle, T. de "Lettre à Daniel-Rops", dans la Revue de Paris, septembre 1965, p. 136.

Schutz, Roger "Daniel-Rops, ouvrier d'oecuménisme", dans Ecclésia, septembre 1965, p. 19.

Simon, Pierre-Henri "Psychologie de l'Adolescence", dans la Vie intellectuelle", 25 novembre 1937, p. 93-105.

" "Daniel-Rops, un aumonier et un historien", dans le Monde, 29 juillet 1965, p. 9.

" "Discours à l'académie", dans le Monde, 10 novembre 1967, p. V.

Viatte, Auguste. "M. DAniel-Rops, Histoire de l'Eglise", dans la Revue de l'Université Laval, février 1949, p. 495-498.

Ydewalle, Charles d' "Daniel-Rops ou le scribe inspiré", dans Revue générale belge, 1951, p. 750-760.

C. OUVRAGES CONSULTES DANS CE TRAVAIL

I. LITTERATURE

a) HISTOIRE LITTERAIRE

Albérès, R.M. — Portrait de notre héros, Paris, Le Portulan, 1945, 211 p.

Albérès, R.M. — Bilan littéraire du XXème siècle, Editions Montaigne, 1962, 245 p.

Albérès, R.M. — Histoire du roman moderne, Paris, Albin Michel, 1967, 460 p.

Albérès, R.M. — L'Aventure intellectuelle du XXème siècle, Paris, Editions Albin Michel, 1963, 475 p.

Arland, Marcel. — Essais et nouveaux essais critiques, Paris, Gallimard, 1952, 325 p.

Baldensperger, Fernand. — La littérature française entre les deux guerres, Los Angeles, Lymon House, 1941, 213 p.

Berge, André. — L'esprit de la littérature moderne, Paris, Librairie Académique Perrin et Cie, 1930, 232 p.

Boisdeffre, Pierre de. — Où va le roman ?, Paris, Editions Mondiales, 1962, 309 p.

Boisdeffre, Pierre de. — Une histoire vivante de la littérature d'aujourd'hui, Paris, Perrin, 1964, 864 p.

Brodin, Pierre. — Présences contemporaines - Littérature Tome III - Courants et Thèmes principaux de la littérature française contemporaine. Paris, Nouvelles éditions Debresse, 1957, 316 p.

Clouard, Henri. *Histoire de la Littérature Française du Symbolisme à nos jours,* Paris, Albin Michel, 1962, 678 p.

Lalou, René. *Histoire de la littérature française contemporaine,* Paris, Presses Universitaires de France, 1941, 342 p.

Magny, Claude-Edmonde. *Histoire du roman français depuis 1918* Paris, Edition du Seuil, 1950, 355 p.

Maugendre, L.A. *La Renaissance catholique au début du XXè siècle,* Paris, Ed. Beauchesne, 3 tomes, 1964, 1966, 416 p.

Mauriac, Claude. *Hommes et idées d'aujourd'hui,* Paris, Albin Michel - 1953, 360 p.

Moeller, Charles. *L'Homme moderne devant le Salut* (Points d'appui), les Editions Ouvrières, 1965, 211 p.

Nathan, Jacques. *Histoire de la littérature contemporaine,* Paris, Nathan, 1954, 324 p.

Peyre, Henri. *The Contemporary French Novel,* New-York Oxford University Press, 1956, 363 p.

Picon Gaëtan. *Panorama de la nouvelle littérature française* Paris, Gallimard, 1949, 793 p.

Rousseau, André. *Littérature du XXème siècle,* Paris, Albin Michel, 1939, 1956,

Sénéchal, Christian. *Les grands courants de la littérature française contemporaine,* Malfère - 1934

Simon, Pierre-Henri. *La Littérature du Péché et de la Grâce* (1880-1950), Paris, Fayard- 1957 - 120 p.

Simon, Henri. *Histoire de la littérature française* (1900-1950) au XXème siècle, T. 1 et 2 Paris, Armand Colin - 1967, 188 p , 222 p.

Thibaudet, Albert. — Réflexions sur le roman, Paris, Gallimard, 1938,

Thohard, Jean. E. — Le Roman français depuis Marcel Proust, Paris, Editions de la Nouvelle Revue Critique, 253 p.

Truc,Gonzague. — Histoire de la Littérature catholique contemporaine, Paris, Edition Casterman, 1961, 357 p.

Ulmann, André. — L'Humanisme du XXème siècle, Paris, A l'Enfant Poète, 1946, 199 p.

Van Thieghem, Philippe. — Les Grandes Doctrines Littéraires en France, Paris, Presses Universitaires de France, 1963, 302 p.

b) <u>OUVRAGES LITTERAIRES, DIVERS</u>

Béguin, Albert. *Pascal par lui-même*, Paris, Le Seuil, 1953,

Chaix-Ruy, Jules. *Nietzsche*, Paris, Editions Universitaires, 1963, 127 p.

Chaix-Ruy, Jules. *Le Surhomme, de Nietzsche à Teilhard de Chardin*, Paris, Le Centurion, 1965, 248 p.

Delaporte, Jean. *Connaissance de Péguy*, 2 vol. Paris, Plon, 1944, 333 p. et 441 p.

Delaporte, Jean. *Péguy dans son temps et dans le nôtre*, Paris, Union des Editions, 1967, 512 p.

Duhamel, Georges. *La Musique consolatrice*, Monaco, Editions du Rocher, 1944, 184 p.

Gide, André. *Les Faux-Monnayeurs*, Paris, Gallimard, 1951, 503 p.

Gide, André. *Morceaux choisis*, Paris, Gallimard, 1921, 467 p.

Gide, André. *Les Nourritures terrestres*, Paris, Gallimard, 1942, 303 p.

Goichon, A. *Ernest Psichari*, Paris, Conard, 1925, 485 p.

Guyon, Bernard. *Peguy*, Paris, Hatier (Connaissance des Lettres) 276 p.

Lobet, Marcel. *La Science du bien et du mal*, Paris, La Nef de Paris, 1954,

Lobet, Marcel. *Ecrivains en aveu*, Paris-Bruxelles, Brepols Garnier, 1962, 204 p.

Martin du Gard, Roger. <u>Les Thibault</u> (1922, 1939), Paris, Gallimard, 1953, Vol. I, 278 p.

Moreau, Abel. <u>Charles Péguy</u>, Bruxelles, Foyers Notre-Dame (Convertis du XXème siècle) Juillet 1953, 16 p.

Pascal, Blaise. <u>Pensées</u>, Paris, Editions Garnier Frères, Editions Brunschvicg, 1955, 343 p.

Peguy, Charles. <u>Oeuvres en prose</u>, Editions de la Pléiade, 1898, 1908 (1959) 1534 P ; tome II 1909, 1914 (1961), 1646 p.

Perche, Louis. <u>Essai sur Charles Péguy</u>, Paris, Pierre Seghers éditeur (Poètes d'aujourd'hui), 1965

Petit, Jacques. <u>Léon Bloy</u>, Desclée de Brouwer, 1966 142 p.

Psichari, Ernest. <u>L'appel des Armes</u>, Paris, G. Oudin et Cie, 324 p.

Ronnet, Gilberte. <u>Pascal et l'homme moderne</u>, Paris, A.G. Nizet, 1963, 126 p.

Saint-Exupéry, Antoine de <u>Terre des Hommes</u>, Paris, Gallimard, 1939, 243 p.

Van der Meersch, Maxence. <u>Le Coeur pur</u>, Paris, Au Moulin de Pen - Mur 227 p.

Van der Meer, Pierre. Rencontres, Paris, Desclée de Brouwer, 1961, 180 p.

c) **OUVRAGES , PHILOSOPHIE, HISTOIRE, SPIRITUELLE**

LA SAINTE BIBLE

Traduction française sous la Direction de l'Ecole Biblique de Jérusalem, Paris les Editions du Cerf, 1956.

St Augustin. Confessions, présentées par M. Charpentier, Paris , Garnier Frères 602 p.

Archambault, Paul. Plaidoyer pour l'inquiétude, Paris, Spès, 1931, 255 p.

Aron, Robert et Dandieu, A. Décadence de la Nation française , Rieder, 1931, 245 p.

Barbarin, Georges. Je et moi ou le dédoublement spirituel, Paris, Librairie Astra - 1947, 160 p.

Benoit, Jean Paul. Face à son destin, l'homme est-il seul ? Strasbourg, Editions Oberlin

Cottier, Georges M. M. Chrétiens et Marxistes, dialogue avec Roger Garaudy, Tours, Mame, 1967, 197 p.

Coutrot, Aline. Dreyfus, François. Les zones religieuses dans la Société française, Librairie Armand Colin, 1965.

Coutrot, Aline. Un courant de la pensée française, Sept, Paris, le Cerf, 1961

Crémieux, Benjamin. Inquiétude et Reconstruction - Essai sur la littératude d'après-guerre, Paris, Correa, 1931, 65 p.

Crouzet, Maurice. Histoire Générale des Civilisations -

l'époque contemporaine, Paris, Presses Universitaires de France 1961, 859 p.

Dandieu, Arnaud et Aron, Robert. — La Révolution nécessaire, Paris, Grasset, 1933

Danjat, Jean. — Le Christianisme et l'homme contemporain, Tours, Mame, 1962, 396 p.

Delpierre, Guy. — L'affrontement de l'inquiétude, Paris, le Centurion, 1968, 302 p.

Duc, Daniel. — Les enfants de ce siècle, entre l'espoir et l'angoisse, Dammarie-les-Lys. Ed. S.D.T. 1960.

Earle, Edward Mead. — Modern France, Princeton, Princeton university Press, 1951 522 p.

Fohlen, Claude. — La France de l'entre-deux-guerres (1917-1939), Paris, Casterman, 1966, 226 p.

Guérard, Albert. — France, A modern History, Michigan, University of Michigan Press, 1959 563 p.

Guitton, Jean. — Perspective sur l'inquiétude religieuse Aix en Provence 1947, 151 p.

Lavigne, Jacques. — L'inquiétude humaine, Paris, Editions Montaigne 1953, 251 p.

Liégé, P.A. — Vivre en Chrétien, Paris, Fayard 1960 126 p.

Madaule, Jacques. — Reconnaissance, Paris, Desclée de Brouwer, 1943, 200 p.

Madaule, Jacques. — Les Chrétiens dans la Cité, Paris, Editions du Sagittaire, 1946, 215 p.

Madaule, Jacques. *Histoire de France, de la IIIe à la Ve république*, Paris, Gallimard, 1966 377 p.

Marcel, Gabriel. *L'homme problématique*, Paris, Ed. Montaigne, 1955, 181 p.

Maritain, Jacques *Humanisme intégral*, Paris, Aubier-Montaigne, 1936, 317 p.

Marrou, Henri. *Saint Augustin et l'Augustinisme*, Paris, Le Seuil, 1955, 191 p.

Maxence J.P. *Histoire de dix ans (1927-1937)*, Paris, Gallimard 1939, 380 p.

Mounier, Emmanuel. *Le Personnalisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1965 136 p.

Oraison, Marc. *Amour, Péché, Souffrance*, Paris, Fayard, 1961, 126 p.

Paupert, Jean-Marie. *Pour une politique évangélique*, Paris Prévot 1965, 133 p.

Paupert, Jean-Marie. *Peut-on être chrétien aujourd'hui ?* Paris, Grasset 1966, 274 p.

Rémond, René. *Les Catholiques, le communisme et les crises (1929-1939)*, Paris, Armand Colin 1960, 287 p.

Rougement, Denis de. Politique de la personne, Paris Edition 264 p.

Schoonenberg, Piet S.J. *L'homme et le péché*, Malmerg-Hertogenbosch, Mame 1962, 271 p.

Simon, Pierre-Henri. *La France à la recherche d'une conscience*, Paris, Plon 1944, 243 p.

Steinmann, Jean. *Une foi chrétienne pour aujourd'hui*, Paris, Grasset, 1967, 249 p.

Touchard, J. *Histoire des idées politiques*, Paris, Presse universitaire de France, 1965, 382 p.

Toulemonde, Jean. *Les Inquiets*. Paris, Payot 1953, 295 p.

Vernet, Marie. *Hérédité*, Préface par D.R., Plon 1940, 293 p.

INDEX des NOMS CITES

AARON : 216.

ABRAHAM : 27, 287, 323.

ADAM : 199.

ADAM, Henry : 273.

ALBERES, R.M. : 38, 90, 92, 15, 49, 129,

ALEXIS, o.s.b.

ARCHAMBAULT, Paul : 11.

ARISTOTE : 316.

ARLAND, Marcel : 52, 84.

ARON, Robert : 109.

ARROU, Louis : 116.

ARTUS , Louis : 98.

BACH : 270, 271.

BACON, Francis : 58.

BAUDELAIRE : 81, 140, 260, 261.

BAUDRILLART, Mgr. : 99, 129.

BELLESORT, André : 92.

BERIAEFF, Nicholas : 185, 277.

BERGE, André : 99, 129.

BERGSON, Henry : 234, 256 a, 328.

BERNADOT, R.P. : 112.

BERNANOS, Georges : 39, 81, 113, 124, 194, 294.

BLAKE, William : 19, 82, 265, 266.

BLANCHARD, Raoul : 96.

BLOY, Léon : 81, 97, 267, 281, 294, 300.

BOISDEFFRE, Pierre de : 93, 129, 131.

BORDEAUX, Henri : 326.

BORNE, Etienne : 113, 184, 195.

BOSSUET : 243.

BONNET, Melchior : 105, 122, 130,

BOURDALOUE : 97.

BREMOND, Abbé : 100.

BROOKE, Rupert : 261, 262, 275.

CALVIN : 325.

CAMUS, Albert : 89, 266, 306.

CENDRARS, Blaise : 138.

CHAIX-RUY, J. : 49.

CHENU, Le R.P. : 113.

CHESTERTON, G.K. : 39, 277, 326..

CLAUDEL, Paul : 39, 81, 97, 124, 258, 261, 267, 305, 316, 323.

CLEMENCEAU, Georges : 299.

CLOUARD, Henri : 84.

CONGAR, Le R.P. : 113.

CONRAD, Joseph : 75, 76, 77.

CORNEILLE : 69.

COUTROT, Aline : 113, 131.

CREMIEUX, Benjamin : 6, 7, 15, 86, 137, 161,

CROUZET, Guy : 107, 130.

DANDIEU, A. : 109, 111.

DANIELOU, Jean : 4, 15, 321, 325.

DANTE : 258.

DELAPORTE, Jean : 85, 86.

DELAPORTE, Théophile : 98.

DELMAS, Claude : 132.

DESCARTES : 134, 231.

DOSTOÏEVSKI : 19, 90, 139, 258, 267.

DOUMIC, René : 100.

DOURNES, Pierre : 49, 85, 93, 129, 132.

DREYFUS : 73.

DUBOIS-DUMEE ; J.P. : 4, 15, 161.

DU BOS, Charles : 54, 124, 252, 253, 268, 284, 285.

DUC, Daniel : 15.

DUHAMEL, Georges : 75, 80, 100, 268, 269, 270, 275.

DUPUIS, R : 194.

ERASME : 325.

ERHARD, J.E. : 84.

ESTAUNIE, E. : 19, 92, 93.

FAVREAU, Michel : 304.

FAYARD : 125.

FEUERBACH : 182.

FLEURET, Maurice : 127, 132.

FOCILLON, Henri : 96.

FOUCAULD, Charles de : 310.

FREUD : 11, 139, 265.

GARNIER, Christine : 129.

GIDE, André : 6, 19, 50, 51-55, 82, 84, 89, 97, 100, 140, 154.

GILSON, Etienne : 113.

GOUET, Mgr. : 4, 15.

GOICHON, A.N. : 85.

GREENE, Graham : 326.

GREENE, Julien : 98, 326.

GUARDINI, Romano : 263.

GUISSARD, Lucien.

HEGEL : 182.

HEIDEGGER : 263.

HITLER : 254, 256 b.

HOLDERLIN : 82, 265.

HOMO, Leon : 96.

HUGO, : 69.

HUYSMANS, J.K. : 97, 272, 275.

IBSEN : 76.

ISAAC : 27.

ISAÏE : 100, 291.

JACOB : 27.

JALOUX, Edmond : 52, 84, 90, 100, 129, 130.

JAMES, William : 138.

JESUS-CHRIST : 4, 26, 27, 28, 29, 33, 34, 35, 37, 59, 60, 98, 121, 126, 127, 128, 192, 193, 233, 277, 278, 279, 280, 284, 285, 287, 288, 289, 291, 294, 299, 301, 302, 303, 304, 307, 308, 316, 317, 321, 322, 323, 324.

KAFKA : 19, 82, 119, 120, 124.

KEATS, J. : 24.

KIERKEGAARD : 76.

KING, Martin : 318.

LACRETELLE, J. : 90.

LAMARTINE : 328.

LA TOUR DU PIN, Patrice : 262, 263.

LAVAL : 177.

LAZARE : 121.

LENINE : 186, 280.

LENORMAND : 11.

LEON XIII : 277.

LE ROY : 328.

LEWINSKIA, P. : 226.

LUBAC, Henri de : 332.

LUTHER : 325.

MAULNIER : 195.

MADAULE, J. : 108, 109, 113, 130, 131, 195.

MALEGUE, J. : 91.

MALRAUX, A. : 89, 124, 266, 273.

MANSFIELD, K. : 82.

MARC, A. : 109, 113.

MARCEL, G. : 7, 104, 105, 107, 130, 298, 308, 319.

MARITAIN, J. : 7, 91, 113, 124, 234, 235, 258, 271, 279, 280, 281, 298, 300.

MARITAIN, R. : 281.

MARTIN du GARD, R. : 51, 84.

MARX, K. : 182, 183, 186.

MASSIS, Henry : 15, 129, 132, 318, 319.

MAURIAC, François : 101, 113, 124, 243, 323.

MAXENCE : 195.

MELANCHTON : 325.

MERLEAU-PONTY, L. : 134, 161.

MILTON : 261.

MOELLER : 86.

MOISE : 216.

MONTAIGNE : 231.

MONTHERLANT : 89.

MORAND : 138.

MOUNIER, E. : 90, 110, 234, 235, 236, 256 a.

MUSSET, A. : 99.

NIETZSCHE, F. : 6, 19, 21, 37-47, 49, 76, 82, 90, 155, 178.

OBEY, André : 90.

ORAISON, Marc : 10, 13, 226.

OZANAM, F. : 310.

PASCAL, B. : 19, 21, 22-31, 62, 64, 65, 81, 120, 128, 141.

PARVILLEZ, Alphonse de : 194.

PAUL VI : 5, 277, 15.

PAUPERT, Jean-M. : 4, 93, 94, 327, 15, 129,

PEGUY, Charles : 19, 39, 50, 57, 64-74, 81, 85, 86, 97, 118, 119, 134, 252, 256, 277, 292.

PETIT, Jean : 300.

PIE XI : 174, 186, 194.

PIE XII : 323.

PIRANDELLO, Luigi : 19, 75, 79, 80.

PLATON : 32, 69, 258, 316.

PLOTIN : 32.

PROUST, Marcel : 97, 203.

PSICHARI, Ernest : 19, 50, 56-63, 84, 85, 97, 119.

RACINE, Jean : 19, 316.

RENAN : 61.

RENOUVIER : 110.

RICOEUR, Paul : 298, 300.

RILKE, Ranier : 75, 81, 263
264, 272.

RIMBAUD, A. : 81, 119, 120,
265, 266, 293.

RIVIERE, J.

ROUAULT, G. : 281.

SAINT AMBOISE : 32, 33.

SAINT AUGUSTIN : 18, 19, 21, 30,
31-37, 50, 81,
127, 140, 154, 295
316, 161.

SAINT BERNARD : 82, 233.

SAINT JEAN MARIE VIANNEY : 279.

SAINT EXUPERY, Antoine de : 174,
194, 250, 256 b,
289, 100.

SAINT FRANCOIS de SALES : 311,
316, 319.

SAINT JEAN : 217, 226, 301, 302,
316, 319.

SAINT JEAN d'ARC : 70, 72, 180,
252, 280.

SAINT JOHN PERSE : 258.

SAINT LOUIS : 180, 280.

SAINTE MONIQUE : 31.

SAINT PAUL : 12, 13, 30, 33, 140,
161, 198, 226, 276,
278, 292, 300.

SAINT PHALLE, Thérèse de : 97.

SAINTE THERESE d'AVILA :
19, 129.

SAINTE THERESE de LISIEUX :
310.

SAINT THOMAS d'AQUIN : 35.

SAINT VINCENT de PAUL : 280.

SALMON, André : 138.

SANSON, le R.P. : 98.

SARTRE, J.P. : 39, 127, 128.

SCHOONENBERG, P., s.j. :
199, 207, 226.

SCHUTZ, Roger : 5, 15.

SHAKESPEARE, W. : 19.

SHEEN, Fulton, J. : 325.

SIMON, P.H. : 107, 292, 300.

STRINDBERG : 75, 76.

TCHEKOV : 19, 75, 77, 78.

TEILHARD de CHARDIN :
289, 300.

TERMIER, Pierre : 281.

THIBON, Gustave : 326.

TOUISSAINT.

UNAMUNO, Miguel de : 19, 76,
78, 79.

VAN der MEERSCH, M. : 91,
170, 194.

VIATTE, Auguste : 322, 325.

WAUGH, Evelun : 326.

TABLE des MATIERES

ABREVIATIONS 2

INTRODUCTION 3
références, 15, 16.

PREMIERE PARTIE : LES MAITRES à PENSER 17

CHAPITRE I : LES PREDECESSEURS, SOUVENIR de l'INQUIETUDE 21

Pascal, l'écho de notre inquiétude, 22 ;
Saint-Augustin, le coeur inquiet, 31 ;
Nietzsche, prophète de l'inquiétude, 37 ;
références, 48, 49.

CHAPITRE II : LES CONTEMPORAINS, PRESENCE de l'INQUIETUDE 50

André Gide, inquiéter, tel est mon rôle, 51 ;
Ernest Psichari, un message de l'inquiétude la plus pure, 56 ;
Charles Péguy, un témoin du vingtième siècle, 64 ;
d'autres maîtres, 75 ;
références, 84, 85, 86.

DEUXIEME PARTIE : LE MONDE de l'INQUIETUDE 87

CHAPITRE III : DANIEL-ROPS EN PROIE A L'INQUIETUDE 92

son inquiétude, 92 ; le refus de l'inquiétude, 101 ;
une inquiétude positive, 104 ; une inquiétude spirituelle, 116 ;
le retour aux sources, 116 ;
références, 129, 130, 131, 132.

CHAPITRE IV : L'HOMME en CRISE 133

l'inquiétude chez les adolescents, 134 ;
chez les jeunes gens, 139 ; dans la famille, 147 ;
chez la femme, 151 ; dans la société, 155 ;
références, 161.

TROISIEME PARTIE : LES CAUSES ou LA CAUSE ? 162

CHAPITRE V : LES CAUSES 166

la misère, 166 ; le machinisme, 170 ; le nationalisme, 175 ;
la guerre, 179 ; le marxisme, 180 ; le communisme, 184 ;
le capitalisme, 187 ; l'étatisme, 189 ; le christianisme, 192.
références, 194, 195.

CHAPITRE VI : LA CAUSE 196

crise de l'homme, 197 ; les forces obscures, 199 ;
le hasard, 200 ; l'hérédité, 201 ; l'ambiance, 204 ;
le péché, 207 ; le péché collectif, individualisme, 216 ;
matérialisme, 221 ;
références, 226.

QUATRIEME PARTIE : LES SOLUTIONS 227

CHAPITRE VII : L' ORDRE NOUVEAU 230

l'humanisme historique, 230 ; l'humanisme idéal, 232 ;
l'humanisme intégral, 233 ; l'homme, une âme incarnée, 236 ;
culture et civilisation, 239 ; la volonté, 240 ; la responsabilité, 242 ;
les valeurs éternelles, 245 ; la famille, 246 ; la propriété, 247 ; le travail, 248 ; des humanistes représentatifs, 252 ; la négation de l'humanisme, 253 ;
références, 256 a, 256 b.

CHAPITRE VIII : LA POESIE ET LES ARTS 257

la poésie, 257 ; les poètes de la présence, 261 ;
la littérature, 267 ; la musique, 268 ; l'art, 272 ;
références, 275.

CHAPITRE IX : L'ENGAGEMENT CHRETIEN 276

une doctrine révolutionnaire, 276 ; la loi de charité, 282 ;
la foi, 285 ; l'espérance , 287 ; la pauvreté, 291 ;
la justice, 295 ; l'appel à la sainteté, 297 ;
références, 300, 301.

CHAPITRE X : LA COMMUNION des SAINTS 301

la doctrine, 301 ; la réalité quotidienne : le travail, 303 ;
la souffrance, 305 ; la prière , 309.

CONCLUSION 314

références, 319.

EPILOGUE 321

Histoire Sainte, 321 ; Histoire de l'Eglise, 324 ;
conférencier, 326 ; Ecclésia, 326 ;
encyclopédie, 329 ; hommages, 328.

ANNEXE - RESUMES de l'OEUVRE ROMANESQUE de DANIEL-ROPS 331

BIBLIOGRAPHIE 351

INDEX des NOMS CITES 379

TABLE des MATIERES. 384

*

** **